

6h30, le 7 octobre 2023

SOPHIE CHEMLA

6H30,
LE 7 OCTOBRE 2023

Jour après jour, le récit du massacre

3

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

© 2024 Sophie Chemla

ISBN : 9798335268400

4

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

*Ils avaient été éduqués à la violence : la violence coulait
dans leurs veines, elle était normale, naturelle.
Elle se trahissait dans leurs visages, leurs gestes,
leur langage. Humilier, faire souffrir l'ennemi",
telle était leur mission quotidienne ;
ils n'en discutaient pas,
ils n'avaient pas de secondes fins :
c'était la seule et unique fin.*

Les naufragés et les rescapés
Primo Levi

AVANT-PROPOS

Quelques mots sur moi

Qu'est-ce que j'aurais fait ?

Qu'est-ce que j'aurais fait si j'étais née dans les années 1920, si j'étais en âge de décider de mes actions à l'époque des purges antisémites du XXe siècle, au temps où des millions de juifs étaient menés vers les camps de la mort ?

Est-ce que j'aurais suivi, pétrie de peur ? Est-ce que je me serais cachée ? Est-ce que j'aurais fui dans un autre pays quand cela était encore possible ? Ou bien aurais-je rejoint les mouvements de résistance, pour m'opposer à la fatalité et sauver ce qui était encore sauvable ?

C'est probablement la question que tout juif né après 1945 s'est posé à un moment de sa vie. C'est en tout cas celle que je me suis posée pendant longtemps, et depuis mon plus jeune âge. Terrifiée de ne pas connaître la réponse. Avec

cette honte de ne pas pouvoir affirmer haut et fort que oui, je me serais rebellée si j'avais vécu à cette époque.

J'ai 18 ans lorsque je m'engage dans la protection de la communauté juive. Depuis quelques années, j'observais ces jeunes gens de loin sans jamais imaginer que je pourrais un jour rejoindre leurs rangs. Et puis un dimanche matin, au détour d'un quiproquo, j'ai été mise dans la confidence : je savais qui ils étaient et comment les contacter. J'avais les garants nécessaires et un numéro de téléphone en poche. Il n'en fallait pas plus pour que j'aie toqué à leur porte, déterminée et convaincue, leur faisant comprendre que dorénavant il faudrait compter avec moi.

Je devenais enfin audacieuse. Et heureusement, parce qu'une jeune fille, qui plus est timide et peu sociable, c'était loin d'être gagné dans cet univers constitué d'hommes peu portés sur la délicatesse, et auprès desquels il fallait sans cesse prouver sa force et son efficacité.

A partir de cette époque, je passais mes journées à la fac alors que mes soirées - mes week-ends - mes vacances, seraient désormais dédiés à mon

implication communautaire. Je pense pouvoir affirmer que cet environnement, mélange de certitude, d'abnégation et de grandes responsabilités, a fait de moi la femme que je suis aujourd'hui.

Septembre 2000, alors que la seconde Intifada explose en Israël, la France connaît sa plus grande crise antisémite depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Les menaces se font de plus en plus courantes, mais surtout, de plus en plus violentes. Les passages à l'acte sont quotidiens. Des synagogues brûlent. Les enfants juifs se font agresser dans leurs écoles, faisant exploser leurs transferts dans les établissements communautaires, qui eux-mêmes sont confrontés à des menaces avérées.

La communauté juive est sous le choc. Mes amis et moi sommes toutefois préparés, puisque cela fait des années que nous mettons en place les protocoles d'urgence.

En 2000 cela fait 2 ans que j'ai quitté la fac, et je travaille maintenant dans une entreprise. Mes collègues, qui pour la plupart sont des amis proches, ne comprennent pas pourquoi je suis en

permanence avec un bipper à la taille, ni pourquoi je peine à les rejoindre le soir pour boire un verre. Ils ne savent pas non plus que je passe souvent mes nuits à notre permanence et qu'il n'est pas rare que je me douche dans la guérite du vigile avant de me rendre au bureau.

Le rythme est infernal.

Un an avant le 11 septembre 2001, un cap est passé en France et dans la plupart des pays occidentaux. L'antisémitisme ne retombera plus jamais à son niveau d'avant, affichant chaque année des chiffres de plus en plus préoccupants.

Lorsque Arthur Schnitzler écrit Vienne au crépuscule en 1908, il fait dire à son personnage juif - non, nous ne sommes pas paranoïaques. Nous savons dans nos os, dans notre chair lorsque nous avons affaire à un antisémite. On sait aujourd'hui qu'il avait raison, et que non,

les juifs du début du XXe siècle n'étaient pas paranoïaques.

A partir de septembre 2000, de nombreuses associations luttent pour faire reconnaître l'antisionisme comme une forme d'antisémitisme. Ils s'entendent répliquer "arrêtez d'être paranoïaques, ça n'a rien à voir". On sait aujourd'hui que ces associations avaient raison, et que non, les juifs au début du XXIe siècle n'étaient pas paranoïaques.

Les années suivantes, comme beaucoup de mes amis qui travaillent activement à la protection de la communauté juive, j'ai probablement délaissé tout le reste.

Aussi, mon domaine d'action ne se limite plus aux portes de Paris, et il n'est pas rare que je me rende dans d'autres villes. A cette époque se forge en moi l'idée que tout juif à travers le monde doit non seulement connaître son histoire, mais a aussi le devoir de s'activer à sa propre protection. Ce n'est plus un luxe ni une option,

c'est dorénavant une obligation (et les événements actuels ne m'ont jamais autant donné raison).

2005, ce qui devait arriver arriva, je suis épuisée. Grand trou noir. Je décide de partir à New York pour y passer une année loin de tout.

2006, je reviens en France. Je me laisse convaincre et je retrouve mes compagnons de route. Mais j'ai changé. Je ne crois plus que je dois être la dernière à quitter le navire. La dernière sentinelle qui éteindra les lumières une fois que tous les juifs de France seront en sécurité, ailleurs. Surtout, j'accepte l'idée, après tant d'années, de passer le flambeau. J'accepte l'idée de retourner à une forme d'anonymat et de quitter les forces de protection.

Janvier 2009 je décide, enfin, de partir en Israël
Mai 2009, je débarque avec mes valises.

Depuis mon alyah, je me fais à l'idée d'être "inutile" à la sécurité de mon pays, et de me

consacrer à ma propre vie. C'est loin d'être simple. Mais il est temps.

Les années passent - je trouve mon équilibre.

Et puis un matin je regarde mon réveil.

Il est 6h30, nous sommes le 7 octobre 2023...

PROLOGUE

Je me réveille tous les matins avec la radio. J'ai toujours trouvé que c'était un bon moyen de reprendre ses esprits et de s'acclimater au jour nouveau.

Mais ces derniers mois, s'acclimater au jour nouveau c'est se souvenir à nouveau...

Comme la plupart des radios, celle que j'écoute fait un point info à chaque heure. Aujourd'hui :
"Lior Sivan, 32 ans, de Beit Shemesh, capitaine de réserve, officier du 363e bataillon de la brigade "Harel" est tombé au combat. Paix à son âme !"

Tous les matins, de nouveaux noms. Tous les matins l'horreur absolue. Tous les matins une immense tristesse. Comment expliquer au reste du monde que chaque militaire tombé au combat, chaque victime de cette guerre sans fin est un

coup de poignard dans notre cœur à tous. Nous connaissons le visage de chacun, leur nom, leur âge, leur ville d'origine, leur fonction s'il s'agit d'un militaire. Et si nous ne sommes pas directement liés avec chacun d'entre eux, nous partageons tous la peine et le déchirement de leurs proches.

Après les infos, c'est au tour des animateurs radio, qui font un peu partie de la famille, en tout cas de nos réveils. Ils commentent, échangent, et nous donnent la température.

- 75e jour. La route est longue les chéris. C'est une épreuve, mais nous n'avons pas d'autre choix que d'avancer
- Je lisais un article hier qui expliquait que 60% de la population, sans rapport avec les militaires tombés, ou les otages retenus à Gaza, vivaient une forme de traumatisme. 60%... tu te rends compte ?
...
- On dort tous mal Benny, on a tous du mal à reprendre pied. A vous tous, levez-

vous, sortez du lit ! Je vous en supplie, levez-vous. Levez-vous pour vous-mêmes, levez-vous pour vos enfants, levez-vous pour votre mari, votre femme, pour vous-même, mais je vous en prie, levez-vous. C'est une épreuve, on le sait. La route est longue. Mais nous allons y arriver... tous ensemble.

Cela fait 15 ans que j'habite en Israël, et que je suis branchée sur Galgalatz. C'est une façon comme une autre de me sentir les pieds ancrés dans le pays, de partager le quotidien des gens qui vivent ici, qui sont nés ici. Historiquement, c'est la radio de l'armée, qui est tout simplement devenue la radio de tous les israéliens.

Depuis le début de la guerre, dès le lever, c'est ma première source d'information. C'est aussi un miroir rassurant. En les écoutant tous les matins, au son de leur voix et à leurs commentaires, je comprends qu'on vit tous les mêmes choses, qu'on passe par les mêmes émotions. On rencontre les mêmes difficultés, on a eu les

mêmes craintes. Ça donne un semblant de normalité dans toute cette anomalie.

La culture israélienne est riche de textes et de chansons liés à l'histoire du pays, aux craintes, aux espoirs, aux attentes du retour sain et sauf des militaires, à leur vie loin des leurs.

Souvent, Adar Marx, l'animatrice vedette des matinales sur Galgalatz, reprend les paroles d'une chanson, qui à chaque fois résonnent fortement avec ce que nous traversons. Ce matin, il s'avère que je connais parfaitement ces paroles... J'aime tellement cette chanson, qu'elle est devenue la sonnerie de téléphone lorsque mon père m'appelle. J'en avais trouvé une version plus funky, et je trouvais qu'elle lui allait bien.

הלוואי...

הלוואי ומעגן תרד עלינו קשת
...הלוואי שלעולם הזה יש תקנה

הלוואי ויום יצמח מתוך סופה גועשת
הלוואי ולא תאבד לעד המתנה
הלוואי שהמדבר יצמיח עשב דשא
הלוואי ועוד נשב בצל התאנה

הלוואי שלא נכאב ואיש אחיו יאהב
הלוואי ויפתחו שוב שערי גן עדן
הלוואי ויתמזגו מזרח ומערב
הלוואי הלוואי ונחדש ימינו כאן כקדם

הלוואי ולא ישא עוד גוי אל גוי הרב
הלוואי ולא ננטוש את דרך התקווה
הלוואי והאדם יהיה רחום עד ערב
הלוואי שיש סיכוי אחד לאהבה

... הלוואי שלא נכאב**

**Halévaï, qu'on pourrait traduire par 'si
seulement' ou par 'j'aimerais'*

***J'aimerais que de l'au-delà vienne à nous un
arc-en-ciel
J'aimerais que ce monde soit en ordre...*

*J'aimerais que le jour naisse d'une tempête qui
fait rage
J'aimerais que tu ne t'égares jamais dans l'attente
J'aimerais que dans le désert l'herbe pousse
J'aimerais que nous nous asseyions à l'ombre du
figuier.*

*J'aimerais que nous ne soyons pas blessés et
qu'un homme et son frère s'aimeront
J'aimerais que s'ouvrent à nouveau les portes du
paradis
J'aimerais que fusionnent l'Est et l'Ouest
J'aimerais tant que nous renouvelions ici nos
jours tout comme avant*

*J'aimerais qu'aucune nation ne porte jamais
l'épée l'une contre l'autre
J'aimerais que nous n'abandonnions pas le
chemin de l'espoir
J'aimerais que l'homme soit miséricordieux
jusqu'au soir
J'aimerais qu'il y ait une chance pour l'amour.*

J'aimerais que nous ne soyons pas blessés...

(Ehud Menor - 1986)

DÉFRAGMENTATION

21

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Samedi 7 octobre 2023

LE REVEIL

Il me faut quelques instants pour réaliser que mon téléphone sonne. D'autant plus que c'est la sonnerie associée au numéro de mon père. Depuis qu'il a eu ses problèmes de santé, il fait partie de mes numéros d'urgence, et quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, je réagis au quart de tour dès que j'entends cette mélodie.

Je jette un œil au réveil... 6h30 !

Fuck ! J'avais mis des boules quiès et je m'apprêtais, comme une grosse feignasse, à gratter encore quelques heures de dodo ce samedi matin. Mais apparemment ce ne sera pas pour aujourd'hui.

- Allo Papa. Tout va bien ?
- T'as pas entendu les sirènes ?

Toute personne normalement constituée pourrait se formaliser de ce manque de forme et de l'absence d'un "bonjour ma chérie, tu as bien dormi ?". Mais bon... les formes et mon père n'ont jamais été très copains.

– Y'a des sirènes ?!

J'enlève mon second bouchon pour tendre l'oreille, et effectivement, je perçois la sirène au loin, et le mouvement de mes voisins dans la cage d'escaliers qui partent s'abriter au sous-sol de notre immeuble.

– Relouuuu, il est 6h30 du mat !

(En d'autres circonstances, j'aurais juré comme un camionneur. Mais c'est mon père au bout du fil et l'éducation juive sépharade a la peau dure.

“Relou” c’est déjà très bien pour signifier mon mécontentement).

Je me lève en emportant mon téléphone pour continuer à bavarder avec mon père et je pars trouver refuge dans mes toilettes. Étant en petite culotte, de toutes les façons je n’ai pas le temps de m’habiller pour rejoindre mes voisins dans l’abri. Et ces derniers temps, au rythme des dernières sirènes, j’avais repéré le coin idéal au centre de mon appartement, loin de toutes fenêtres et des murs de façade. J’avais élu mes toilettes : 2 mètres carrés, quatre murs, c’est parfait. En me tapissant par terre, j’ai le sentiment d’être protégée des roquettes et du regard réprobateur de mes voisins religieux devant ma petite tenue.

Après quelques booms retentissants qui confirment la réception des roquettes par le dôme de fer, je fais un bisou sonore à mon père et raccroche en me dirigeant vers la cuisine. Foutu pour foutu, autant me préparer un café.

C'était sans compter les nouvelles alertes, à répétition...

A chaque fois, j'entends mes voisins débouler dans les escaliers, et de nouveau je pars m'accroupir dans mon coin secret.

L'isolation sonore étant tellement mauvaise dans ces vieux immeubles, j'entends mes voisins pester, et faire des oh et des ah à chaque boom. Qui sont d'ailleurs de plus en plus nombreux, et de plus en plus proches dans le temps, et dans l'espace.

Très rapidement, au vu de la quantité d'alertes et de leur cadence, nous commençons à sentir que l'atmosphère s'alourdit. A travers la porte je les entends parler d'un "nouveau Kippour". Cette semaine, avec la commémoration des 50 ans de cette guerre catastrophe, l'événement est très présent dans la tête de tous les israéliens. La guerre de Kippour qui avait surpris le pays et causé tant de morts et de rapports sur la mauvaise gestion des informations à l'époque, nous revient comme un boomerang. D'autant que nous savons que nos voisins ne manqueraient jamais une bonne occasion de marquer ce type d'anniversaire.

Il doit être 8h00 quand je me décide à allumer la télé pour suivre les informations en live. De toute évidence, le rythme des tirs de roquettes s'accélère dans tout le pays, ce qui généralement est signe d'un conflit plus intense qui risque de dégénérer. Ce que je ne sais pas à cet instant, c'est que je n'arriverai pas à me décoller de l'écran avant tard dans la nuit, tellement les événements vont s'enchaîner, s'accumuler, montant à chaque fois sur l'échelle de l'horreur, laissant le monde entier hébété devant le raz de marée meurtrier auquel on assiste presque en direct.

Très rapidement, on voit ces images de tracteurs enfonçant des barbelés, et un flot d'hommes armés qui dégoulinent de ce qui semble être notre frontière avec la bande de gaza. C'est flippant. A ce moment-là, je ne sais pas encore que cette barrière a coûté un milliard de dollars, et je trouve quand même bizarre qu'on y ait juste installé des grillages... mais notre armée est compétente, comme nos renseignements. Ils savent

parfaitement ce qu'ils font. Nous sommes en sécurité.

Entre deux tracteurs, je perçois des images de jeunes gens auxquels je ne porte pas trop d'attention. Garçons et filles courent à travers champs pour se mettre à l'abri des roquettes. Ils ont dans la vingtaine et semblent avoir fait la fête une bonne partie de la nuit. Je ne suis pas très étonnée, parce que c'est la saison pour ce genre d'événements. Chaque année pendant les fêtes de Souccot, qui se terminent aujourd'hui, on trouve des festivals organisés dans le désert. J'ai souvent été tentée d'en rejoindre un, mais coincée entre les réunions familiales et mon incompetence à planifier ce genre de festivités, je butte à chaque fois sur des guichets fermés.

Je les vois courir au son des alertes. J'ai bien compris qu'ils sont à découvert, mais je suis quand même étonnée que ces images passent et repassent, même dans les journaux écrits, alors que nous devinons une grave crise sécuritaire à la frontière avec Gaza.

Et puis très rapidement, on voit les images de ce pick-up blanc dans les rues de Sderot. Au début, je pense que ce sont des israéliens à bord. Dans les rues d'une ville israélienne, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Mais ces hommes sont lourdement armés et courent d'un immeuble à l'autre. Je porte attention aux légendes et aux commentaires des journalistes, et j'apprends qu'il s'agit des hommes du Hamas. J'ai dû mal comprendre alors. Il ne s'agit donc pas des rues de Sderot, mais de la bande de Gaza. Les hommes du Hamas doivent certainement défiler dans les rues, en liesse après les tirs nombreux de roquettes sur Israël. Ils le font à chaque fois.

Pourtant... ces rues ressemblent clairement aux rues des villes israéliennes ! Ces immeubles reconnaissables entre mille, les marquages au sol, les parcs et les jardins d'enfants...

... Oh la vache !!!

Ils sont entrés en Israël avec leur voiture ;
puisque'il s'agit bien d'UNE seule voiture n'est-ce
pas ?!!

Le passage entre l'incompréhension sincère, le déni, la minimisation et la réalisation d'une incursion en masse du Hamas sur le territoire israélien est une déflagration. En quelques instants, c'est l'anéantissement d'une croyance bien ancrée et d'une confiance absolue en nos forces de sécurité, notre armée, et la défense de nos frontières.

Nous sommes tous devant nos écrans de télévision, sous le choc. Nous constatons que de nombreux véhicules chargés de terroristes sont entrés sur le territoire israélien. Je répète... de nombreux véhicules chargés de terroristes sont entrés sur le territoire israélien !

Le pire scénario auquel nous pourrions être confrontés est en train de se dérouler devant nos yeux. Les séries télé les plus audacieuses n'ont jamais été jusque-là. Le Hamas... si !

Des hommes du Hamas sont en Israël. Combien ?
Nous ne le savons pas encore.

La population du sud est terrée chez elle, et filme les dizaines de terroristes qui passent de maison en maison pour les terrifier et tenter de les tuer. Les vidéos et les témoignages défilent, de ces gens cloîtrés chez eux et qui assistent en direct à l'invasion. Ils chuchotent, ou ils crient leur panique.

C'est l'incompréhension générale, un samedi de fête, à 9h00 du matin.

Et puis les images de deltaplanes motorisés...

Et puis les images de bateaux...

Et puis les échanges de tirs en plein milieu de la ville, des hommes qui courent pour échapper aux tirs, et leur corps sur le bitume...

Et puis les images du commissariat de Sderot...

Le rapprochement avec la guerre de Kippour prend une autre dimension. Il ne s'agit plus uniquement du traumatisme national et du nombre de morts qui, il y a cinquante ans ont marqué le pays au fer rouge. On pense dorénavant à un emballement possible de la situation. On se dit qu'avec l'ampleur de l'attaque, que l'on a encore du mal à comprendre et à nommer, les autres voisins vont attaquer. La Jordanie, avec qui le traité de paix semble (à mes yeux) fragile et susceptible d'exploser à la moindre occasion de pouvoir supprimer Israël de la surface de la terre. La Syrie, qui a montré ce dont elle était capable toutes ces années. Le Liban, et son Hezbollah télécommandé depuis l'Iran. Et l'Égypte... qui pourrait se laisser prendre au jeu si on la poussait un peu. Bref, pour la première fois de ma vie, en assistant aux images qui défilent sur mon écran, j'envisage qu'il puisse s'agir de la fin d'Israël.

Pour la première fois de ma vie, la sécurité absolue du foyer juif semble sérieusement remise en question.

De nombreuses pensées fusent, très certainement les mêmes pensées que des générations de juifs se sont posées : qu'est-ce qu'on va devenir si Israël disparaît ? Que vont devenir les juifs à travers le monde si Israël disparaît ? L'onde de choc que l'on subit en direct est d'une telle violence que ces questions sont loin d'être absurdes. Pendant un moment, et les jours qui vont suivre, nous nous sommes tous posé la même question ! Nous avons tous tremblé pour la survie de notre pays.

Jusqu'à maintenant, nous avons une foi inébranlable en notre armée et nos capacités sécuritaires, qui sont pourtant en train de s'avérer totalement défailtantes. Il est à la fois incompréhensible qu'une attaque d'une telle ampleur ait pu se dérouler sans que nous le sachions, et il est incompréhensible que Tsahal ne l'ait pas empêchée.

Avec autant d'incompréhensions en tête, la question de l'anéantissement d'Israël n'est plus une utopie mais une possibilité bien réelle. Pour

la plupart des binationaux, nous avons encore cette possibilité de retourner dans l'autre pays. Mais les israéliens natifs n'ont pas ce luxe. Et puis on le sait bien, les juifs en diaspora sont souvent à peine tolérés, parce qu'il y a l'ombre d'Israël en arrière-plan. Nous sommes bien conscients que sans ce bras armé et nationaliste, la diaspora serait elle aussi en grande difficulté. D'ailleurs, la vague d'antisémitisme qui s'abat sur les pays occidentaux en cet après-midi du 7 octobre 2023 en est la parfaite illustration.

Entre l'incursion sur le territoire israélien au sud, la violence du massacre, la menace du Hezbollah qui tâte les limites au nord, et le risque d'inflammation du conflit avec l'ensemble de nos voisins, tout cela nous fait prendre chacune des nouvelles menaces très au sérieux.

Nous apprenons en milieu de journée que des terroristes sont arrivés jusqu'aux portes de Beer Sheva, à quelques 30 kilomètres de la frontière avec Gaza. Quand on sait que la distance avec le centre du pays où se situent Tel Aviv et ses banlieues est d'environ 70 kilomètres, on comprend la terreur ambiante. Alors, lorsque les autorités nous demandent de rester chez nous afin

de faciliter le travail des forces de sécurité, on reste chez nous, et on ferme les fenêtres et la porte à clef. Personne ne sort. Un silence pesant à l'extérieur. Pas âme qui vive. On a l'impression d'être seul chez soi, cloîtrés entre quatre murs. Le seul bruit est celui des infos qui tournent en boucle. On reçoit des appels de la famille et des amis depuis la France qui, comme nous, regardent les informations et ont du mal à y croire. Ils veulent savoir si nous allons bien, si nous sommes en sécurité. On a presque l'impression qu'ils voudraient qu'on démente ce qu'ils voient à la télé, comme on a souvent l'habitude de le faire en minimisant les crises successives auxquelles nous sommes régulièrement confrontés, mais cette fois-ci ce ne sera pas le cas. Et puis il y a les amis qui sont actuellement à l'étranger pendant ces vacances de Souccot et qui cherchent par tous les moyens de rentrer à la maison. Les premiers avions sont pris d'assaut par les réservistes qui n'ont pas attendu l'appel pour venir rejoindre leurs unités, alors que les vols sont annulés les uns après les autres. Certains mettront des jours à trouver un vol, et à des prix satellitaires. L'aéroport fonctionne par intermittence, au

rythme des roquettes envoyées dans sa direction, afin de totalement isoler le pays du reste du monde.

On passe d'une chaîne à l'autre, avides de nouvelles. Contrairement à d'habitude, ce ne sont pas des intervenants et leurs discussions sans fin qui comblent les heures de direct, ce sont les images des faits en train de se dérouler. En flot continu. Des images qui se renouvellent en permanence, toutes plus terribles les unes que les autres.

On commence à avoir une vision précise de ce qu'il s'est passé.

Des terroristes du Hamas sont entrés sur le territoire israélien, vers 6h30 du matin, en enfonçant la frontière avec des tracteurs sur plusieurs fronts. On parle de plusieurs dizaines, voire des centaines de terroristes. On apprendra finalement qu'ils étaient probablement 3 000, plus les civils gazaouis qui sont entrés à leur suite pour voler, piller, tuer... bref, pour calquer leur comportement sur celui des terroristes du Hamas.

Complicé de faire le distinguo entre les vrais et les faux terroristes.

Le Hamas est entré dans les kibboutzim proches de la frontière. Des combats armés d'une violence inouïe sont encore en cours avec l'armée qui est enfin arrivée dans le sud. Si les soldats ont mis tant de temps à intervenir, c'est parce que les bases militaires proches de Gaza ont été mises hors de contrôle par le Hamas aux premières heures du conflit (encore un événement proche de la science-fiction dans notre imaginaire collectif !), exigeant que des forces armées supplémentaires se rendent sur les lieux. On parle de conflits sanglants, de maisons détruites, de nombreux morts civils et militaires... et de prises d'otages ! Le Hamas diffuse des vidéos prises sur des GoPro, qu'ils envoient aux familles via les portables des victimes, ou tout simplement qu'ils postent sur Telegram. L'état-major demande aux israéliens de ne pas les diffuser, le Hamas joue sur la terreur engendrée par les images choquantes pour terroriser la population israélienne, et marquer l'imaginaire international.

Ils sont rentrés dans les mamads - les chambres sécurisées, ont tué, massacré hommes, femmes,

enfants, bébés et vieillards. Très rapidement, on verra des images de chambres d'enfants maculées de sang, du sol au plafond, des matelas gisant au sol laissant présumer d'une boucherie épouvantable. Parfois, on n'aura pas d'images, parce qu'ils auront lancé des RPG pour y mettre le feu. Il ne reste plus rien.

A Sderot, et dans toute la région à une distance de 30 kilomètres de la bande de Gaza, l'armée mettra plusieurs jours à passer de maisons en maisons pour nettoyer la zone de tout terroriste. Comme dans les kibboutzim, ils ont tenté de rentrer dans toutes les maisons pour y faire un carnage.

Le commissariat de Sderot est encore sous le feu des tirs entre le Hamas et les israéliens. Les terroristes sont entrés dans le bâtiment et retiennent prisonniers les policiers et les civils qui étaient présents. On ne sait pas encore si les israéliens sont encore vivants. On pense que les terroristes ont probablement caché des explosifs à l'intérieur. A la fin du combat, le commissariat sera tellement endommagé, et le risque trop grand, qu'il faudra purement et simplement détruire le bâtiment.

A Re'im, là où se déroulait la rave party, l'histoire est bien plus terrible que ce que j'avais d'abord envisagé. Les jeunes que l'on voyait courir aux premières heures du jour tentaient en fait d'échapper aux tirs des terroristes qui les poursuivaient à travers champ. Ils n'avaient nulle part où s'abriter, personne pour les défendre. Leur seule solution était de courir et d'espérer ne pas se retrouver dans le viseur des poursuivants.

On sait que le Hamas a conjugué une attaque combinée. Par les airs, avec les roquettes, mais aussi avec des hommes armés à bord de deltaplanes. Par la terre, sur des pickups et des motos. Par mer, avec des hors-bord qui sont vite mis hors d'état de nuire par la sécurité marine. Plus tard, on apprendra qu'ils ont aussi déployé une cyberattaque de grande envergure pour neutraliser les bases militaires à la frontière, et que c'est ainsi qu'ils ont réussi à paralyser les forces en place pour les empêcher de prendre la mesure de l'attaque et d'intervenir.

C'est un déferlement de haine et de terreur. Ces gens nous détestent à ce point, pour mettre autant d'énergie, d'années, d'hommes et de moyens,

pour venir nous terroriser sur notre sol ?! Ça donne le vertige une telle haine. Et cette barbarie... n'en parlons pas ! On est subjugué par toute cette violence. On sait que nous sommes en conflit depuis des années, depuis la création de l'Etat d'Israël. Et même avant. Mais ça !! Cette barbarie !! On n'aurait jamais pu l'envisager. On n'aurait jamais pu seulement imaginer qu'un tel déploiement de violence puisse être possible dans notre "dictionnaire" humain.

Et pourtant, ce n'est que le premier jour de l'horreur. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines et de nos découvertes du prisme de l'effroi.

J'essaie de ne pas regarder les vidéos qui tournent sur les réseaux sociaux. Aucune envie de m'infliger ces images. J'ai eu mes neveux et nièces qui eux, ont passé leur journée à les visionner. Ils sont dans un état épouvantable. Je n'ai jamais entendu une telle détresse dans leurs voix. Une telle incrédulité. Ils sont profondément perturbés, et je m'inquiète sincèrement pour eux. Je ne sais pas comment ils vont pouvoir vivre correctement leur vie d'adulte avec ce qu'ils viennent de voir. Là encore je suis loin du compte.

Parce que ces images nous allons tous finir par les voir. Nous allons tous finir par vivre ou survivre avec. Mais le pire... c'est que ce n'est pas le plus terrible de tout ce qui nous attend.

Nous sommes de la génération du plus jamais ça. Même si depuis le début des années deux-milles nous avons assisté à la montée de l'antisémitisme en Europe, nous avons toujours pensé que le berceau sioniste serait notre bouclier contre le reste du monde, que nous ne connaîtrions jamais les pogroms et les massacres. C'est un double choc. Toute notre échelle de valeurs et de pensées vient de s'écrouler en quelques heures. Plus jamais ça... c'était du vent. C'était pour de faux. Nous, comme toutes les générations de nos ancêtres, nous connaissons dorénavant la violence spécialement dirigée contre les nôtres. Nous prenons la mesure de ce que les juifs ont vécu lors de la Shoah. Qui aurait cru ?!

En fin de journée, on parle de 200 morts et de près de 100 otages. C'est le KO. On n'a jamais eu autant de victimes israéliennes en une seule journée. Et 100 otages ! Seront-ils seulement

vivants dans les prochaines heures ? Et les femmes... que va-t-il leur arriver. On sait ce que DAESH réservait aux femmes yézidiées. Le Hamas ne vaut pas mieux que l'Etat Islamique, et nos jeunes filles sont entre leurs mains ! Des enfants ! Des bébés !* Des hommes et des femmes de tous les âges, dont des personnes âgées, parfois rescapées de la Shoah. C'est sans fin...

Comment va-t-on les retrouver dans ce borborygme qu'est Gaza. Là encore, les gazaouis ne sont pas en reste. La promesse de 10 000 dollars et d'un appartement en contrepartie d'un otage israélien est trop alléchante pour la laisser passer. C'est peut-être ce qui explique la prise d'otage de travailleurs étrangers ? Nous savons que des thaïlandais et des népalais sont au nombre des victimes, et des otages. On ne comprend pas ce qu'ils viennent faire dans ce conflit. Pourquoi eux aussi ont dû essuyer la haine des terroristes à l'encontre des juifs et des israéliens. Mais y a-t-il seulement quelque chose à comprendre à cette journée de terreur sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

On parle de 200 morts et de 100 otages

A l'échelle de la France, cela correspond
à 1 409 morts et 705 otages

A celle des Etats-Unis, cela correspond
à 7 411 morts et 3 705 otages

Basé sur les chiffres Worldometer 2023

Population Israël - 9 174 520

Population France - 64 822 746

Population Etats-Unis - 340 960 200

**Lorsque j'écris ces lignes, cela fait trois mois que nous sommes engagés dans ce conflit. Cela fait trois mois que nous avons une vision de plus en plus nette de toutes les atrocités commises par le Hamas. Pourtant, lorsque j'écris que des enfants et des bébés sont pris en otages le 7 octobre 2023, j'ai encore des difficultés à retenir mes larmes.*

Dimanche 8 octobre 2023

LA CHAPE DE PLOMB

Je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle j'ai été me coucher la veille au soir. Le temps n'a plus d'importance, et ces prochains jours, la perte de repères temporels ne fera que se confirmer. Quel jour sommes-nous ? Est-ce que j'ai mangé ? J'ai dormi ? Toutes ces questions seront, pour quelques semaines, parfaitement superflues.

Ce jour-là, je me lève relativement tôt. Je suis par contre étonnée de me rendre compte que j'ai dormi très profondément. Je me suis endormie immédiatement, et ensuite... le trou noir.

Je me lève sans trop réfléchir. J'exécute les gestes habituels... eau chaude, eau sur le visage. Et je m'installe en pilote automatique devant mon ordi. Je lance les infos - en fond sonore.

Je parcours les journaux Internet susceptibles de me fournir les informations que je recherche. La dernière fois que je les ai consultés, c'était il y a à peine quelques heures. Et pourtant l'actualité n'a de cesse de s'alimenter. En flux tendu. Comme une machine infernale. A l'écoeurement. Et la liste des victimes continue d'augmenter.

+ de 350 morts et des dizaines d'otages

A l'échelle de la France, cela correspond
à 2 465 morts

A l'échelle des Etats-Unis, cela correspond
à 12 969 morts

A l'extérieur, toujours ce silence.
Aujourd'hui, tous les enfants étaient censés reprendre l'école après les fêtes de Souccot. Ça n'aura pas lieu. En revanche, chaque classe

45

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

organise un soutien psychologique pour ses élèves. Par zoom.

Il n'est pas nécessaire de leur expliquer la situation. Ils ont déjà tout compris. Ils n'ont peut-être pas tous les détails, mais ils savent que ce n'est pas la même guerre que d'habitude. Non. D'ailleurs, ces zooms ne sont pas pour leur faire la leçon, mais pour les laisser parler. Pour leur laisser une fenêtre de dialogue rien que pour eux. Et aussi pour qu'ils se voient et se parlent, qu'ils sachent que leurs copains sont toujours vivants et qu'ils vont bien, malgré les images d'enfants pris en otage qu'ils ont certainement découvertes la veille avec leurs parents. Même à travers un écran interposé, c'est une bulle de respiration qu'ils acceptent, je crois, avec gratitude.

Mais pas d'école... pas encore.

D'ailleurs, pour les parents non plus. La plupart des sociétés ont laissé une à deux journées à l'ensemble de leurs employés. Pour qu'ils reprennent leur souffle.

Entre deux nouvelles des journaux télévisés, entre deux annonces, on s'appelle les uns les autres. On reprend le cours de nos conversations comme on les a laissées quelques heures auparavant. C'est comme s'il s'agissait d'une immense conversation à plusieurs voix. On parle tous de la même chose, on s'intéresse tous à la même chose. Et on ressent tous la même chose... un abysse. C'est comme si à travers le pays s'était tissé un immense fil de communication, un lien transparent qui passe d'une maison à une autre. Incassable, invisible, et d'une résistance hors du commun. On forme une immense famille. Composée de 9,5 millions de personnes.

On prend des nouvelles, et on donne la température. Toute personne ayant mis les pieds dehors devient une exception.

- J'ai été faire des courses
- Ah oui ? T'as été où ?

- A côté de chez moi. J'ai fait au plus simple, je ne voulais pas laisser les filles seules à la maison.
Tu devrais y aller. Y'a déjà des produits qu'on ne trouve plus.
- Ouais, t'as raison. J'irai plus tard.

Je raccroche, et je continue ce qui va devenir ma nouvelle routine, infos - réseau sociaux - zombie.
En boucle.

En début d'après-midi, je me décide enfin à mettre le nez dehors. Comme a pu le signaler l'État-Major, il serait plus prudent de faire quelques réserves. Et puis je cherche aussi un moyen de me détacher de ces écrans de malheur.

C'est très bizarre de mettre le premier pied dehors. Et très inconfortable. Le monde vient de changer de visage à tout jamais, et on ne sait pas trop ce qu'on va découvrir à l'extérieur. Tous les sens sont en alerte. Soudain, il n'y a plus rien d'anodin à faire ce que des milliards de gens font

pourtant tous les jours dans le reste du monde,
sortir de chez soi et marcher dehors.

Pendant que j'avance, je regarde autour de moi.
Personne dans les rues. Personne aux fenêtres.
Pas un bruit. On dirait presque que les télévisions qu'on
sait allumées depuis hier matin, ont été réglées au
plus bas, pour se faire discrètes. Pour éviter
d'attirer l'attention. Ce qui dans un pays qui aime
le bruit est d'autant plus surprenant.

Sur le chemin, je remarque que tous les
commerces sont fermés.

Le primeur... fermé !

Le café du coin... fermé !

La pizzeria... fermée !

Le tabac, qui est toujours ouvert quelle que soit
l'heure du jour ou de la nuit... fermé !

Alors que je suis en quête d'un supermarché
ouvert, me prend l'envie de voir Anouk, mon
amie qui habite à quelques minutes de chez moi.
L'idée de retrouver son enthousiasme et son
entrain pour aller vadrouiller me donne le sourire.
Lorsque je lui propose de la retrouver sur un banc

en bas de chez elle, elle suggère de la pousser vers la mer pour aller prendre un café. J'ai quelques doutes sur le fait que nous trouvions un établissement ouvert, et je suis bien consciente que la mer comme abri contre les roquettes, ce n'est pas optimal. Mais j'ai besoin d'air, et sa bonne humeur est contagieuse.

Le long du chemin, nous prenons mentalement note des différents endroits où nous protéger en cas d'alerte. Nous gardons aussi en tête que depuis les incursions de la veille, de nombreux terroristes sont toujours présents et déployés sur le territoire israélien*.

On ne sait pas où. On ne sait pas combien. On sait juste ce dont ils sont capables.

Conscientes de ce risque supplémentaire, en plus de la liste des abris potentiels, nous restons très attentives à notre environnement. Le moindre bruit nous alerte, le moindre mouvement attire notre regard, et nous prenons bien soin de rester dans des espaces dégagés où l'on risque moins d'être surprises. Ce n'est pas très confortable, mais c'est le prix à payer pour voler une heure hors de chez nous, loin des infos.

Nous finissons par dégoter une supérette qui sert aussi des cafés. Devant nous, la mer pour nous toutes seules. C'est un luxe immense, que nous apprécions à sa juste valeur.

Au bout d'une demi-heure de cette bulle de liberté, nous prenons conscience que nous avons poussé notre chance à son maximum, et qu'il est temps de rentrer chez nous.

A mi-chemin entre nos deux maisons, nous nous séparons sur cette artère habituellement pleine de monde, d'activités et de klaxons. Mais là... rien ! Un immense rien. Des arbres et une chaussée. Figés dans le silence et l'absence.

Au bout de quelques minutes, je finis par trouver un supermarché ouvert. Je rentre dedans.

Mes amis avaient raison, il n'y a quasiment plus rien. Dans l'entrée, restent les fruits et légumes dont personne n'a voulu, des bananes tachées, des oignons qui se dépiautent. Un chou...

Dans les rayons frais, ce n'est pas beaucoup mieux. Je fais donc des courses 'pratiques'. Des pâtes, du riz, quelques conserves. C'est pas bien grave.

Je suis juste étonnée de l'état des rayonnages. Comment ont-ils pu se vider si rapidement alors que je n'ai croisé que très peu de monde dans la rue. Il faut croire que tous ces gens ont été particulièrement discrets. Ils sont descendus. Ont fait leurs courses. Sont remontés. Et ont refermé leur porte à clef.

Quant à moi, je me dépêche de rentrer... bientôt 18h00... l'heure des roquettes !

*C'est la raison pour laquelle les autorités ont demandé à la population de rester chez elle, afin de ne pas entraver le travail des forces de sécurité. Mais les jours suivants, la proximité potentielle avec les terroristes ne fera que renforcer les peurs de chacun. Le pays entier prendra cette menace

très au sérieux, faisant que chacun des israéliens se sentira, pendant des jours, fragile et très vulnérable face à ce danger supplémentaire.

Lundi 9 octobre 2023

UN PAYS DE VOLONTAIRES

**Près de 500 morts - les familles des otages
réclament des informations**

A l'échelle de la France, cela correspond
à 3 522 morts

A l'échelle des Etats-Unis, cela correspond
à 18 527 morts

La veille avec Anouk, nous avons décidé de sortir de chez nous, et de nous rendre utiles. Les infos regorgent de reportages et d'initiatives qui se multiplient à travers le pays, de files d'attente interminables de gens qui souhaitent donner leur sang.

Les chaînes de solidarité sont monnaie courante en Israël. On n'en est pas à notre première guerre, et pendant que les réservistes prennent le chemin de leur base, les civils s'organisent et mettent en place le rythme bien connu 'collecte - répartition - dispatch'.

La grande particularité cette fois-ci c'est l'immensité des besoins qui augmentent d'heure en heure, de manière quasi incontrôlée, mais aussi la rage de chacun de participer. De pouvoir contribuer. De se sentir utile. Pendant ces jours de bénévolat je verrai des gens se passer devant pour pouvoir faire partie d'une équipe qui prépare des cartons, je verrai des longues chaînes de voiture qui veulent absolument rentrer au parc des expositions, parce que c'est là qu'ont été regroupées les différentes récoltes. Les gens klaxonnent, se doublent. Il est insupportable de penser rentrer chez soi sans avoir participé, sans avoir fait partie de l'effort collectif.

Pendant deux jours, on passera d'un lieu à un autre pour pouvoir se rendre utiles. Là... pas assez d'activité. Là... ah, ils ont fermé la place Dizengoff pour des raisons de sécurité. Il faut

désormais se rendre dans les hangars du port de Tel Aviv. Là... ah mais c'est trop tard les filles, revenez demain matin à 8h00.

On y sera le lendemain, à 8h00 !

En chemin on aura réussi à grappiller un café à la sauvette, dans le seul café ouvert de la place Dizengoff. On n'est pas très nombreux, moins d'une dizaine de personnes. On savoure notre petit bonheur, on ne sait pas quand, la prochaine fois, nous pourrons reprendre un café dans le coin. Cet endroit connu et réputé pour être le centre névralgique de Tel Aviv, cette place symbole de la ville avec cette fontaine anciennement Agam, est totalement déserte ! Même les clodos habituels ont été crécher ailleurs.

Cette rue habituellement prise pour cible par les terroristes armés, parce qu'ils sont certains à chaque fois d'y surprendre des foules de jeunes... vide ! Pas un restaurant, pas un magasin. Pour une fois, ils n'auront pas nos jeunes.

En même temps... le carton ils l'ont déjà fait, ailleurs, il y a 3 jours !

Les actions solidaires se multiplient à l'échelle du pays, touchant toutes les couches de la société, et tous les secteurs d'activité. Des groupes WhatsApp s'ouvrent pour relayer l'information du où et du comment. On peut être sur 10 groupes, ils proposent tous des activités différentes.

Chacun, durant des semaines, délaissera ses activités professionnelles pour se consacrer à l'effort national. La seule énergie à laquelle nous sommes capables de faire appel, est celle qui nous projette dans l'action collective. Les autres tâches, nous sommes juste incapables d'y réfléchir. Face à un ordi, on perd toute intelligence et toute capacité de concentration.

En revanche, s'il s'agit de rassembler des forces et des programmeurs pour mettre en place un nouvel algorithme afin de renforcer la communication et contrer la désinformation...

OK. On verra des sociétés de cybersécurité hier concurrentes, allier leurs forces pour plancher sur de nouvelles innovations qui permettront de mieux protéger le pays. Une autre startup, qui devait confirmer un exit très avantageux a tout

annulé, afin de réorganiser ses équipes et développer de nouvelles compétences que l'on utilisera dans la 'hasbara', l'explication, la communication et la lutte contre la désinformation.

Les détenteurs de voitures font des centaines de kilomètres pour porter leurs repas aux militaires répartis dans tout le pays, pendant que les mères de famille ont investi leurs cuisines pour préparer les fameux repas.

Les premiers jours du conflit, ce sont ces actions qui nous ont permis de nous lever tous les matins. C'est cette faculté et cette volonté d'aider qui nous a redonné l'espoir et qui nous a permis de nous rassembler autour d'une seule et unique préoccupation. C'est cette unité qui nous a redonné confiance et qui a renforcé les liens entre toutes les couches de la population.

Et notre volonté d'avancer. Coute que coute.

Mercredi 11 octobre 2023

FIXEUSE

Ce matin, je prends conscience de la particularité de mes réveils. Non seulement j'ai un sommeil de plomb, mais avant d'ouvrir les yeux, c'est comme si une force interne me retenait dans mon sommeil. C'est quasiment une sensation physique, comme si quelque chose s'accrochait à mon esprit de toutes ses forces pour m'empêcher d'ouvrir les yeux. Pour m'empêcher de me souvenir, à nouveau...

Et puis je réalise à nouveau, et je pleure.

C'est mon rituel tous les matins. Mon esprit retient ma conscience endormie. Avec effort je finis par ouvrir les yeux, je me recroqueville dans mon lit sous l'effet de cette immense tristesse qui envahit tout, qui reprend sa place. Ensuite seulement, je peux me lever et commencer ma journée.

Le soir c'est la même chose, mais à l'inverse. Je me mets au lit, je suis envahie par les images des derniers jours, je me recroqueville en pleurs. Finalement mon esprit se vide et je plonge dans le sommeil.

Le bilan des attaques du 7 octobre 2023 monte à 1 200 morts

A l'échelle de la France, cela correspond à 8 452 morts

A l'échelle des Etats-Unis, cela correspond à 44 465 morts

Cela fait plusieurs jours que je tourne autour de ce formulaire à remplir. Par de vieilles connaissances j'ai eu accès à cette opportunité de rejoindre un groupe de terrain. Je n'ai pas tous les

détails, mais le formulaire et ses questions ne laissent aucune place au doute quant au type d'activités. Mon problème, c'est mon genou. J'ai beau être en forme physique, m'entraîner 4 à 5 fois par semaine, je conserve un handicap de taille au genou droit et j'ai peur de présumer de mes forces et de me retrouver dans une situation où physiquement je pourrais poser problème. Pourtant je crève d'envie d'aller sur place, d'aller dans le sud, de me sentir utile, dans un cadre d'activités que je connais mieux. Je suis heureuse d'avoir pu aider, d'avoir participé à certaines activités de bénévolat, mais on est loin du compte. On est loin de ce que je souhaite réellement donner, de ce à quoi je voudrais participer. Et puis je l'avoue, j'aimerais voir de mes yeux. J'aimerais savoir ce qu'il se passe là-bas, autrement que par caméras interposées. Je me sens à l'écart, sur le banc de touche. C'est terriblement frustrant.

Ce mercredi matin, je réalise enfin que s'il est louable de vouloir aider, il serait aussi bien utile d'aller voir ma famille et de prendre soin des miens. Certes, on se parle tous les jours au téléphone, plusieurs fois par jour. Mais je n'ai pas encore été leur rendre visite, alors que depuis le jour 2 je sors régulièrement de la maison.

Je commence par mon père. Je débarque pour le café. C'est sûr... il est heureux de me voir. Mais il ne va pas bien. Cela fait des jours qu'il me dit qu'il est très préoccupé. Non pas des roquettes qui tombent près de chez lui plusieurs fois par jour. Non. Il est préoccupé des otages retenus à Gaza. Il est choqué de ce qu'il voit à longueur de journée. Il ne comprend pas. Il a 87 ans, il a vécu petit garçon les lois de Vichy depuis son Algérie natale, il a traversé la guerre de 62 en tant que militaire. Il a été témoin des différentes guerres qu'a endurées Israël. Mais ça, il n'a jamais vécu. Et ça le perturbe énormément. Ce monsieur de 87 ans qu'est mon père n'a pas les outils pour appréhender ce qui vient de se produire le 7 octobre 2023. Comme tout le monde, il a traversé des épreuves dans sa vie, il s'en est remis, il a réussi à avancer et à conserver son sourire

légendaire. Mais cette fois, il est à bout de ressources. Et ça me brise le cœur de le voir tourner en rond dans sa cuisine, essayant de se souvenir ce qu'il était venu chercher.

Et puis, tout le temps que je reste chez lui, que j'essaie de lui parler et de maintenir une conversation, je remarque que pas une seule fois je n'arrive à saisir son regard. D'ailleurs, c'est une réflexion que je me ferai souvent à l'avenir, en croisant des gens dans la rue. On ne se regarde pas dans les yeux. Pas que nous ayons honte de quoi que ce soit. C'est juste trop difficile. Trop difficile de sortir de sa torpeur et de risquer de rencontrer celle des autres. De risquer de rencontrer l'âme meurtrie de ceux qui nous entourent.

Lorsque je pars, il me demande de revenir vite. Mais contrairement à son habitude, il ne me retient pas sur le pas de la porte. Il faut qu'il retourne à ses informations. C'est sa façon à lui de participer : être bien certain d'emmagasiner toute cette boue, jusqu'à l'écœurement. Ce n'est qu'à cette condition qu'on se sent à la hauteur du reste du pays. Il y a un certain degré de souffrance à atteindre pour être digne d'habiter là, pour être

digne de ceux qui ont tout perdu le jour du 7 octobre 2023, le jour du shabbat noir.

Deuxième étape... ma nièce et son mari. Cela fait 5 jours qu'ils sont enfermés à la maison avec un bébé de 1 an. Si je peux facilement sortir de chez moi, parce que je sais que je trouverai où m'abriter, il y a des risques qu'on ne prend pas avec un enfant de cet âge.

Je n'ai pas le temps de passer le pas de la porte que ma nièce me tend le petit dans les bras.

- Tiens !!
- Bonjour...
- Ah ouais, bonjour !

Je crois qu'ils sont contents de me voir.

Et moi je suis ravie du paquet, que je balance en l'air et que je récupère avec des éclats de rire. C'est exactement ce dont j'avais besoin.

Au bruit des alertes de l'après-midi, on se retrouve tous les quatre dans la chambre forte. C'est comme un nouveau réflexe que notre corps a parfaitement assimilé. Sirènes... je prends le petit dans les bras, et nous continuons notre conversation naturellement tout en nous dirigeant vers la chambre forte. Comme si de rien n'était. Ma nièce me disait justement que bébé commençait à être nerveux au son des sirènes. On le réveille pendant sa nuit, pendant sa sieste. Il ressent une inquiétude latente. Bref, le bruit des sirènes est devenu pour lui synonyme de danger. Alors on essaie de renverser la tendance. On crée des petits rituels pour le faire hurler de rire. Il est le centre de l'attention pendant les 10 minutes que dure l'alerte. S'il avait fallu mettre un nez rouge, je pense qu'on l'aurait fait. Mais cet enfant aime rire. C'est ce qui nous sauve, nous, les adultes.

Je leur parle de ce que j'ai fait ces derniers jours. Du fait que j'aimerais faire plus. Que je tourne en rond.

C'est là que ma nièce m'apprend qu'Abigaël, une amie en commun, recherche un fixeur, ou une fixeuse.

- C'est quoi fixeuse ?
- C'est : tu vas sur le terrain avec des journalistes, tu traduis et tu bouges avec eux. En gros...
- Mais non ?...
- Mais si !
- Tu veux bien l'appeler pour lui dire que je veux faire ça...
- ...
- Allo Avigaël...

Dans la soirée je parle avec Samir. Grand reporter de guerre, c'est le baroudeur par définition. Il est arrivé dès le dimanche 8. Ce n'est pas la première fois qu'il vient en Israël, où il a de nombreux amis. Et puis il connaît bien le pays et il est très au courant de la situation. Ce qui tisse, pour ma part, un lien de confiance immédiat. Il circule seul depuis quelques jours, mais là il aimerait bien un peu de compagnie pour continuer à vadrouiller

dans les zones de tension. C'est la raison pour laquelle il s'est tourné vers Avigael pour qu'elle lui trouve un fixeur. Avec les 10 000 journalistes du monde entier qui vont débouler dans le pays, il faut prévenir ses arrières au plus vite.

- Salut Sophie, c'est Samir
- Oui Samir, j'attendais ton appel
- Alors comme ça tu veux être fixeuse ?
- Oui
- Tu travailles shabbat ?
- Oui
- Tu es d'accord de venir dans le sud ?
- Oui (mentalement je rajoute 'please', mais ça semble mal à propos)
- Tu peux t'absenter plusieurs jours de suite ?
- Oui
- S'il y a une incursion dans Gaza, tu viens ?
- Oui
- ... Ah... OK !

Après quelques mises au point, il m'appellera vendredi matin pour confirmer notre première rencontre.

Vendredi 13 octobre 2023

ASHDOD

Ce matin-là avec Anouk, nous avons décidé d'aller donner notre sang. On était certaines de notre coup. En grande banlieue de Tel Aviv, un vendredi matin, tôt, on était persuadées qu'il n'y aurait personne. Depuis le début de la semaine nous nous faisons refouler dans toutes nos tentatives parce que les listes de donneurs sont pleines à craquer. Pire que pour un concert d'Omer Adam.

On a vite déchanté. Non seulement le sous-sol du centre commercial dans lequel le Magen David Adom - le service des premiers secours - s'est installé est plein à craquer, mais en plus on a vite réalisé que les plus malins s'étaient inscrits la veille au soir. Et puis on n'a pas le bon groupe sanguin, O négatif - donneur universel, celui utilisé dans les conditions d'urgence, celui qui a

la préférence des centres de don du sang. Bref, la loose complète.

On a bien tenté de jouer des coudes, d'aller pleurer auprès des organisateurs, de leur prouver notre bonne volonté, comme à peu près 200 autres personnes. Rien n'y fait. En plus, tant que nous sommes là à polémiquer, les infirmiers ne peuvent pas commencer à prélever le sang des donateurs. C'est donc résignés que nous sortons du centre commercial, avec toutefois un petit regard méchant vers ceux qui, dédaigneux, tiennent à la main leur formulaire d'inscription.

J'ai rejoint mes amies pour prendre un café. C'est pas tant qu'on l'ait mérité puisqu'aucune de nous n'a pu donner son sang, mais veille de shabbat, nous n'avons pas tellement d'autres options.

Une fois n'est pas coutume, je me suis mêlée à la conversation. En général, au-delà de deux personnes j'ai du mal à participer, mais en cette période, on trouve tout le monde gentil et les barrières sociales et amicales sont de suite plus

faciles à franchir. Bien entendu, le sujet unique tourne autour du massacre, de la guerre, de ce qu'il faudrait faire. Dans ces périodes de tensions, il n'y a pas qu'à la télé qu'on trouve des spécialistes. Chacun y va de son analyse et est persuadé d'avoir la juste vision de la situation. Mais pour une fois, personne n'aborde la question politique.

Après nos bonnes paroles, nous nous quittons en nous serrant chacune dans nos bras. Nous ne nous promettons pas de nous revoir bientôt. Comme on dit en hébreu - *מה שיהיה, יהיה* - ce qui sera, sera.

Alors que je rentre chez moi, Samir m'appelle.

- Salut Sophie, t'es dispo ?
- Bonjour Samir. Oui !
- Tu peux être sur Ashdod... vers les 14h00 ?

Je regarde ma montre. Il est presque 11h00, c'est chaud.

- Je viens avec des affaires pour plusieurs jours ?
- Ouais, on sait jamais
- OK

Mon sac est vite prêt. J'ai besoin de dessous, de T-shirts. Le pantalon... je regarde celui que je porte... ouais, il peut tenir 2 - 3 jours. Brosse à dents, dentifrice, déo, crème visage. Je ne prends pas le temps de réfléchir. Je passe quelques coups de fil, pour prévenir. J'appelle ma nièce pour faire le relais : je descends vers le sud qui est devenu zone militaire, je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Alors je préfère assurer mes arrières. Elle sera mon tampon pour rassurer le reste de la famille si besoin.

Ashdod est à près de 45 kilomètres de chez moi. J'ai déjà parcouru la distance en scooter. C'est un peu long, mais c'est faisable. Et puis de toutes les

façons je n'ai pas le choix, il n'y a aucun autre moyen de transport pour m'y rendre à cette heure, un vendredi après midi.

L'autoroute est déserte. Je me fais doubler par quelques voitures et me demande qui sont ces gens qui se dirigent ainsi vers le sud et quelle est leur histoire, mais eux mis à part la route est à moi. J'ai le cœur qui bat vite. Je ne sais pas si c'est parce qu'il y a du vent et que ça rend le trajet plus dangereux, ou si juste parce que...

Je ne sais pas à quoi je dois m'attendre, je ne sais pas dans quoi je m'embarque. Je sais juste que pas une seule seconde je n'ai pensé à faire demi-tour. J'arrive à l'hôtel indiqué par Samir. Il est tout au sud d'Ashdod, à vol d'oiseau on est à une vingtaine de kilomètres de Gaza. C'est un des hôtels pris d'assaut par les journalistes venus de l'étranger, parce qu'il offre le double avantage d'être tout près de la zone de conflit, tout en leur assurant une certaine sécurité. Je sais que je suis au bon endroit lorsque je découvre à l'entrée du parking un camion avec une immense antenne télé pour les retransmissions en direct.

En levant les yeux sur la façade, je reconnais l'hôtel qu'on a vu dans les journaux télévisés la veille au soir. Des journalistes commentaient en direct depuis leurs balcons respectifs une opération militaire en cours qui se déroulait au rez-de-chaussée du bâtiment - ils pensaient qu'il y avait une incursion du Hamas encore présent sur le territoire, et les coups de feu captés en direct par les caméras ont fait sensation.

Il s'est avéré que c'était une fausse alerte. C'était surtout l'illustration de la tension permanente dans laquelle vivent les militaires depuis de début de la guerre. Non seulement du fait de la gravité de la situation, mais aussi, nous le savons tous, à cause de leur culpabilité de ne pas avoir été là à temps le 7 octobre 2023. Un sentiment de faillite bien marqué dans la conscience collective, et tout particulièrement dans celle des services de sécurité.

D'ailleurs, dès l'entrée de l'hôtel, on ressent très fortement cette tension ambiante. Des militaires partout, hommes - femmes, jeunes - moins jeunes, toutes les nuances de kaki, en permanence en attente d'un départ ou d'une nouvelle mission, ils hantent les couloirs de l'hôtel.

Je retrouve Samir dans le lobby. On se présente, vite fait. Samir est un homme de terrain, il s'encombre peu des mots, il préfère juger du comportement des gens en situation. Il attaque donc directement :

- On y va ?
- On va où ?
- Je sais pas, on va percer vers le sud, on verra bien ce qu'on trouve
- D'accord

Après un premier arrêt café, je lui propose de prendre le volant. Je veux bien vivre dangereusement, mais le téléphone - textos - appels - veille des articles et des infos pendant qu'il conduit... faut pas non plus trop la pousser. Il accepte.

Par contre j'ai besoin qu'il m'indique la route. Cela fait presque une semaine qu'il vadrouille dans le coin, mais moi c'est la première fois que je dépasse la ligne d'Ashkelon et que je m'approche si près de la frontière avec Gaza. Il

souhaite aller à Erez... on est à moins d'un kilomètre des combats. Par contre, 'block' point de l'armée (c'est comme un check point, sauf que tu passes pas). Cette route est maintenant zone militaire, les journalistes ne peuvent plus passer. On les voit rassemblés en file sur le bord de la route, avec leurs caméras pointées vers le sud, dans l'attente d'un scoop. Mais ce ne sera pas pour ce soir.

Samir n'étant pas du genre à se joindre gentiment à la foule des journalistes, on reprend la voiture pour aller "explorer de nouvelles routes". Je ne suis pas totalement certaine que nous soyons autorisés sur ces axes parallèles, vu le nombre d'engins blindés que nous croisons sur notre chemin, mais on ne dérange personne, alors ils nous laissent circuler sans nous arrêter. Au bout de quelques minutes Samir décide de faire demi-tour, on ne trouvera rien de ce côté, on doit juste être proches des bases de navigation. C'est bon à savoir, mais pour aujourd'hui, ça ne fera pas un article.

Retour au croisement d'Erez, où il me dit, les yeux rivés sur son téléphone "bon... je crois que ça va le faire Sophie... ça va le faire".

Il semblerait que je vienne de réussir mon test de passage.

Toutefois, ces prochains jours je ne travaillerai pas avec Samir. De nouveaux journalistes arrivent dans l'après-midi, et pour des raisons de logistique je continuerai avec Nadia. Nous nous étions parlé la veille au téléphone, et nous nous rencontrons le soir même dans le lobby de l'hôtel où nous sommes rentrés avec Samir pour travailler ses dernières traductions. Nous nous saluons au milieu de ses sacs immenses et nombreux. Je m'étonne un peu, en lui proposant mon aide et en lui demandant si elle a besoin de tout ce matériel.

- Ah bin non. C'est ton gilet par balles. Sandrine vient de me passer celui qu'elle avait en plus pour toi.
- Ah... top !

C'est lourd quand même ce truc...

Samedi 14 octobre 2023
**CHANGEMENT DE
PROGRAMME**

Nous sommes à + une semaine du 7 octobre 2023. En nous levant, nous réalisons tous qu'il y a une semaine exactement, des hommes, des femmes et des enfants se faisaient massacrer, des incursions avaient lieu depuis la frontière sud, et l'histoire de notre pays était en train de se transformer à jamais. Les réveils du samedi matin ne seront plus jamais les mêmes. Les réveils du samedi matin seront pour toujours teintés du cri des victimes et de notre effroi quand nous avons vu ces voitures enfoncer la frontière. Les réveils du samedi matin ne seront plus jamais sereins.

Je retrouve Nadia à l'hôtel d'Ashdod. Elle a eu le temps de poser ses affaires, de faire le tour des autres journalistes pour prendre la température, de contacter le bureau permanent, et aussi de se renseigner sur les mesures de sécurité nécessaires. Nadia connaît bien la région, et comme Samir, elle comprend parfaitement ce qui se joue ici.

En fumant sa clope, elle m'explique comment elle voit notre journée. Hormis le contexte émotionnel de cette première semaine, ce n'est pas un shabbat comme les autres. Depuis 1982, c'est la première fois qu'El Al, la compagnie aérienne israélienne, vole durant shabbat, afin de rapatrier les réservistes, ainsi que les israéliens bloqués aux quatre coins du monde, et qui souhaitent rentrer à la maison. Les rabbanim ont instauré un "pikuah nefesh" - une action pour sauver des vies - afin d'aménager les lois du shabbat en période de guerre, et d'autoriser entre autres l'écoute de la radio pour rester informé en permanence. Le train aussi fonctionne exceptionnellement, et permet aux réservistes n'ayant pas de voiture de rejoindre leurs bases à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

Sur la route, et avant de nous lancer dans le vif du sujet, je lui propose de faire un arrêt par une synagogue francophone que je connais bien dans le sud de Bat Yam. L'idée est de rencontrer des fidèles aux abords de la synagogue, des locaux avec qui elle pourrait facilement échanger et communiquer. Ça pourrait lui permettre un premier contact avant de se lancer dans le vif du sujet. Elle accepte l'idée, et nous nous dirigeons sous un beau soleil d'automne vers ladite synagogue. Nous rencontrons en effet des personnes à proximité, et commençons à parler avec des mères de familles que les enfants ont été chercher afin de nourrir leur curiosité. Nous restons bien à l'écart, évitant de troubler l'office qui se déroule à l'intérieur, mais c'était sans compter les alertes à la roquette.

Alors que nous sommes à quelques mètres de l'entrée, la sirène retentit. En catastrophe, on se fait embarquer dans les locaux en plein milieu de la prière du samedi matin. J'avoue que ce n'est pas mon moment de gloire : nous ne sommes pas en tenue pour un shabbat, et en plus nous avons

avec nous tout le matos du parfait journaliste. Rien de très shabbatique.

On descend en catastrophe dans leur abri en sous-sol, alors que la majorité des hommes restent au rez-de-chaussée pour continuer leur prière. Toutefois, malgré notre volonté première de nous faire discrètes, notre présence s'est communiquée comme une traînée de poudre. Alors que nous entendons les booms caractéristiques du dôme de fer, des curieux de plus en plus nombreux commencent à nous entourer. Des enfants, beaucoup. Le rabbin bien entendu. Et puis un homme... très en colère. Je le vois débouler vers moi le doigt tendu et menaçant. Les journalistes français n'ont pas bonne presse auprès de la communauté francophone, et il entend bien nous le faire savoir. Lorsqu'il comprend que je ne suis pas la bonne personne, il se dirige ensuite vers Nadia. Elle n'est pas plus impressionnée que cela, mais je n'aime pas le ton de cet homme. Comme par réflexe je m'interpose. Au fond, il n'a l'air ni bien méchant, ni très dangereux, il est juste extrêmement blessé, comme nous tous. Mais si je peux le comprendre, je refuse toutefois de l'accepter. Il est peut-être en colère, mais je

n'aime pas qu'on m'hurle dessus, ni qu'on s'attaque à une personne que, bien malgré moi, j'ai emmenée dans ces lieux .

Au bout de quelques instants, un semblant de discussion semble se profiler permettant à Nadia de se présenter. Les gens continuent de parler autour de nous.

– ... et en plus elle s'appelle Nadia...

Je prie le ciel pour qu'elle n'entende pas la petite phrase assassine que j'ai saisie à l'arrachée entre les femmes derrière moi. Et pourtant je ne peux pas vraiment leur jeter la pierre. Certains appelleraient ça du racisme. D'autres un repli communautaire. Mais dans ce cas, c'est surtout beaucoup de tristesse et de souffrances endurées. Et nous sommes un samedi matin.

Une fois que la tension retombe, les hommes remontent à leur office et les femmes reprennent les choses en main. Avec Nadia elles se parlent. Elles échangent. Elles communiquent. Elles se tutoient, alors que quelques minutes avant elles ne

se connaissaient même pas. Elles ont bien compris que Nadia est une journaliste, et qu'elle à besoin de matière. Elles lui donnent rendez-vous pour le lendemain.

- Nadia, viens ici demain matin. Là c'est shabbat, on peut rien faire...
- ...oui, depuis une semaine on prépare des repas pour les militaires...
- ... ensuite mon fils part en voiture pour les distribuer.
- Viens, tu pourras nous interroger comme tu le souhaites, tu pourras voir...
- ... ce sont les gens de la communauté qui se sont organisés...
- ... moi je récolte l'argent et je fais les courses en fonction...
- ... on est là tous les matins...
- ... viens demain !

C'est plus qu'une invitation, c'est presque une prière. On voit qu'elles veulent montrer une autre facette du pays. Elles veulent montrer leur

participation. Elles veulent montrer ce que les gens font au quotidien. Ça va bien au-delà du conflit armé. On parle ici d'individus, qui se serrent les coudes, et qui d'une douleur atroce font éclore une solidarité peu commune. On parle de ce qui nous unit tous, de manière indéfectible et avec une force qu'on n'aurait jamais imaginé posséder.

Dimanche 15 octobre 2023

LES FEMMES DE BAT YAM

Comme promis, le dimanche matin nous revenons à la première heure. Immédiatement, Nadia semble touchée par ces femmes et ces hommes, rassemblés dans le sous-sol de leur synagogue.

Ils ont dressé une immense table de plusieurs mètres, et ils se tiennent des deux côtés, à la chaîne. D'un côté de la table on voit s'engouffrer les denrées alimentaires, de l'autre côté de la table, en ressort un sandwich, glissé dans un sachet individuel et rangé soigneusement dans une caisse. Les usines alimentaires n'ont qu'à bien se tenir.

“50 !... on a besoin d'un autre carton s'il vous plaît.” Et encore, et encore... Ce sont des centaines de sandwiches qu'ils préparent chaque matin. Il faut faire vite, pour que les repas arrivent

à temps pour les militaires qui sont dispersés dans le sud.

Si cette communauté ressemble à des centaines d'autres à travers le pays, qui elles aussi préparent la nourriture des soldats et des déplacés, nous prenons la mesure du caractère exceptionnel de ces gens et les regardons faire avec beaucoup d'admiration.

Je les observe de côté, pendant que Nadia passe de l'un à l'autre, pour les interroger entre deux sandwiches houmous-thon-mayo. Elle prend le temps d'écouter chacun. Certains viennent d'eux-mêmes vers elle, pour partager leur vision du monde. Pas une seule fois elle ne semble impatiente ni ne tente d'écourter la conversation, parce que d'un point de vue journalistique, il faut bien avouer que tout n'est pas vraiment exploitable. Et pour cela, cette écoute et son respect de leur besoin de parler, de lui parler à elle, journaliste française envoyée tout spécialement dans leur pays, je lui en suis reconnaissante.

Une fois qu'ils ont fini de préparer tous les sandwiches et que ceux-ci sont bien rangés dans leurs cartons, nous remontons tous au rez-de-chaussée. Dans la rue, les voitures en partance vers les différentes bases attendent leur précieux chargement. Pendus au téléphone, les conducteurs confirment les détails des points de livraison. Ce sont les fils de ces femmes, qui vont rejoindre leurs unités, et qui sont donc autorisés à franchir les différents barrages militaires.

Nadia leur demande s'ils ont peur. Ils balaient la question de la main. C'est ce qui doit être fait, un point c'est tout.

Nous nous éloignons un moment, afin de laisser ces mères dire au revoir à leurs enfants. Pas de paroles superflues, pas de 'fais attention sur la route'. C'est implicite. Et puis l'exprimer tout haut rendrait le risque plus réel.

La matinée est passée très vite, et arrive le moment où nous devons lever le camp et nous rendre en d'autres lieux.

Contre toute attente, ça a été une jolie matinée, faite de respect et d'écoute, et je vois ces femmes qui n'ont rien à voir, qui ne se seraient

probablement jamais rencontrées si ce n'était pendant cette guerre, et bien que l'une d'elles s'appelle Nadia, s'embrasser et se serrer dans les bras pour se dire au revoir et se souhaiter des jours meilleurs.

Lundi 16 octobre 2023

ABOU KABIR

Les premiers jours, nous n'avons pas compris l'étendue des atrocités commises le 7 octobre 2023. Déjà parce qu'elles étaient hors de la portée de notre imagination. Ensuite à cause du nombre et de la profondeur de la perversion.

Et puis tout a été très vite. Les reportages dans les kibboutzim, la voix tremblante des journalistes qui, les premiers, venaient d'assister aux scènes d'horreur, leur détresse en direct sur nos écrans télé. Le flux des vidéos plus terribles les unes que les autres. Les sacs mortuaires s'empilant devant nos yeux. Parfois leur toute petite taille ne laissant aucune place au doute. Parfois même, avec un couteau dépassant du sac.

Lors de cette première semaine, on dénombre 40 bébés parmi le nombre sans cesse croissant des

victimes. 40 bébés tués. Par balles. Par arme blanche. Par le feu. Démembrés. Décapités.

Devant l'étendue du massacre, le mardi 10 octobre, Libé mène une enquête très documentée et sera probablement le premier journal en France à émettre des doutes quant à la véracité des bébés décapités.

Nicole Zedeck a-t-elle mélangé différents témoignages ? [...] Mais il est notable que face à l'ampleur de l'émoi créé, la journaliste, [...] a donné une version un peu moins affirmative que celle donnée à l'antenne, affirmant : « *Des soldats m'ont dit qu'ils pensaient que 40 bébés/enfants avaient été tués. Le nombre exact de morts est encore inconnu.* »

Ou encore, dans un autre article...

Le journaliste Samuel Forey [...] a publié sur X une mise au point sur le sujet [...]. En insistant sur le fait qu'il ne « *minimise pas les atrocités commises par les combattants (sic) du Hamas* », il indique ne pas avoir pu vérifier ces

décapitations d'enfant : « J'étais hier à Kfar Aza. Personne ne m'a parlé de décapitations, encore moins d'enfants décapités, encore moins de 40 enfants décapités. J'ai vérifié auprès de deux services de secours [...]. Les deux affirment qu'elles n'ont pas été témoins de telles exactions – sans dire que ça n'a pas existé. »

40 bébés assassinés le 7 octobre 2023

A l'échelle de la France, cela correspond à 282 bébés assassinés

A l'échelle des Etats-Unis, cela correspond à 1 482 bébés assassinés

Puisque 'certains' médias à travers le monde se font le relais d'une information sous condition, le

lundi 16 octobre, le Ministère de la santé et le Ministère des affaires étrangères décident d'ouvrir les portes de l'institut médico-légal d'Abou Kabir, à la presse du monde entier.

Nadia vient d'avoir l'information pour la visite à l'institut médico-légal. Il faut s'inscrire auprès de Shira S., porte-parole du Ministère de la santé. Malheureusement, les inscriptions sont complètes, et nous n'arrivons pas à obtenir l'autorisation d'entrée. Toutefois, avec les informations qui circulent ces derniers jours sur le nombre de victimes et les atrocités commises, nous comprenons que cette visite est cruciale et que nous devons à tout prix nous y rendre. On tente d'appeler Shira, de faire intervenir nos différents contacts, de mettre en avant l'importance du média que nous représentons... Rien n'y fait. On y va donc au culot ! On se présente devant l'institut médico-légal avec une demi-heure d'avance.

Pendant que nous patientons sur un banc à l'extérieur, je porte mon attention sur les camions frigorifiques qui entrent et sortent. Sans arrêt. Je sais bien ce qu'abrite le centre que nous souhaitons visiter, et je comprends ce qu'ils transportent. Mais c'est la démente cadence des entrées et des sorties qui me donne le tournis et m'hypnotise.

Et puis, la particularité de ces camions c'est qu'ils ne sont pas blancs, comme on pourrait s'y attendre dans un contexte médical ou de prise en charge de corps humains. Non, ce sont les camions frigorifiques des entreprises alimentaires du pays. En les voyant défiler les uns derrière les autres, je sais bien qu'ils ne sont pas venus livrer des laitues, comme pourraient laisser croire les dessins sur leurs flancs. C'est seulement que les besoins sont tellement importants et disproportionnés par rapport à la taille du pays que les autorités ont dû, dans tous les domaines, faire appel à toutes les ressources disponibles. En l'occurrence, il a fallu demander leur aide aux entreprises agro-alimentaires pour qu'elles fournissent leurs camions frigorifiques afin de

transporter les corps des victimes des lieux des massacres vers les différentes institutions médico-légales, qui devront ensuite les conserver le temps d'organiser leur identification par leurs proches, ou par des moyens scientifiques.

Je ne sais pas si nous avons eu de la chance, ou si nous avons simplement bénéficié de la volonté des différents ministères de communiquer au plus grand nombre, mais nous obtenons finalement l'autorisation d'entrer dans le bâtiment de l'institut médico-légal d'Abou Kabir.

Première étape, l'étroite salle de réunion improvisée en salle de conférence. Elle déborde de journalistes, de caméras, de câbles pour raccorder les micros pointés vers la table principale, où sont assis les différents intervenants. On reconnaît les logos des chaînes et des médias des Etats-Unis, du UK, de l'Australie, de France, d'Inde... ainsi que des représentants locaux. La pièce est une ruche où

bourdonne la curiosité et l'impatience des nouvelles à venir.

Dans l'attente, je capte un échange discret en hébreu entre Shira S., et le Docteur Nurit Bublil, Cheffe du département de la recherche ADN.

- Dr Bublil : Qu'est-ce qu'on leur dit ?
- Shira S. : On leur dit tout !
- Dr Bublil : Tout ?! Tu es certaine ?
- Shira S. : Oui, c'est la décision ! Vous leur montrez tout !

Je reste scotchée par l'incrédulité que je lis sur le visage du Docteur Bublil. Cette femme d'une soixantaine d'année jette un regard rapide sur la salle et se demande probablement si nous allons supporter ce que nous allons découvrir.

A côté d'elle, le Docteur Chen Kugel. Débonnaire, la bonne cinquantaine, le Shlomo Artzi d'Abou Kabir. J'avoue que je m'étonne de sa bonne humeur. Il semble prendre les choses

beaucoup plus calmement que ses collègues, avec qui il discute presque joyeusement.

A leurs côtés, il y a aussi Le Docteur Hagar Mizrahi* et le Docteur Ricardo Nachman.

La conférence commence. Le Docteur Kugel prend la parole en premier. Il se présente : il est le Chef du Centre national de médecine légale de Tel Aviv. Il tient à s'excuser pour sa présentation, il a eu très peu de temps pour se préparer et a assemblé quelques photos pour nous les présenter telles quelles.

Avec des termes techniques et médicaux, il nous explique quel est leur travail, ici, à l'institut médico-légal, qui n'est pas la morgue, comme nous l'avons tous cru au départ. Leur rôle est d'identifier des corps, lorsque ceci n'est pas possible via des moyens plus traditionnels. Suite au massacre du 7 octobre 2023, et devant l'extrême dégradation des corps, la pratique habituelle pour leur identification s'est avérée totalement impossible pour près de 900 corps, sur les 1 200 victimes actuellement recensées.

Alors qu'ils ont l'habitude de traiter un maximum de 100 - 150 cas par an, le plus souvent issus des

attaques terroristes perpétrées sur le sol israélien, ils sont depuis neuf jours totalement submergés par la tâche. D'autant que la détérioration des corps dépasse largement ce qu'il a vu tout au long de sa carrière de 35 années d'expérience. Ils ne dorment plus, ils ont dû rapatrier des forces médicales depuis l'ensemble du pays, et s'organisent en trois 8 pour pouvoir accomplir ce qui est devenu une mission sacrée : identifier chacun des corps, chacune des victimes qui leur ont été confiées, et mettre un nom sur toutes et tous pour que leurs proches puissent les inhumer avec tout le respect qui leur est dû. Et là, sans qu'on s'y attende et parce qu'il est débordé par la tâche qui leur incombe, cet homme aux cheveux blancs qui pensait avoir tout vu dans sa carrière, éclate en sanglots devant un parterre de journalistes qui en restent bouche bée ! Il est désolé. Il se reprend rapidement.

Nous passons aux photos qu'il a rassemblées pour la conférence de presse. Il s'agit de morceaux de corps qui leur ont été portés pour identification. La première photo représente une masse carbonisée (partie gauche). Il nous explique que

dans un premier temps ils n'ont pas compris ce que c'était. Ils savaient qu'ils avaient là un échantillon humain, mais malgré leurs connaissances anatomiques, ils étaient incapables de reconnaître de quelle partie du corps il s'agissait. Ils ont donc procédé à un scanner (partie droite de la photo) afin de mieux comprendre ce qu'ils avaient devant eux. L'imagerie du scanner leur a révélé que cette masse carbonisée était en fait constituée de deux colonnes vertébrales et de deux cages thoraciques. De très jeunes corps, probablement des bébés. Ensuite, il nous pointe du doigt des câbles qui entourent les ossements à plusieurs niveaux, parfaitement visibles sur le scanner, et nous explique que ces deux corps ont été attachés avec ces câbles, face à face, l'un contre l'autre, pour ensuite être brûlés ensemble.

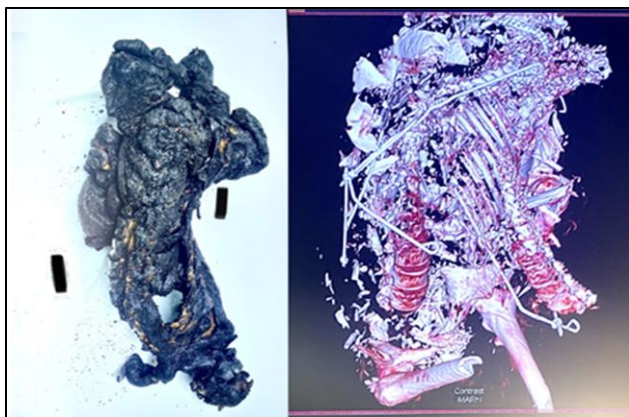


Photo et scan des parties des deux corps liés ensemble avant d'être brûlés

Photos suivantes...

Nous verrons d'autres scans, des morceaux de mains et des bras écorchés par les brûlures intenses dont les chairs ont été figées, des torsos, dans le même état. Il nous explique comment ils ont pu établir que les victimes avaient été brûlées

vives : on a retrouvé des traces de fumée dans leur trachée, ce qui indique qu'elles étaient encore vivantes et qu'elles respiraient toujours lorsque le feu a été déployé.

Il nous parle aussi des impacts de balles sur les mains, indiquant que les victimes ont tenté de se protéger des tirs à bout portant. Il nous donne ensuite le détails d'autres mutilations extrêmes... qui incitent à penser que les terroristes avaient pour motivation d'empêcher l'identification des corps.

Le Docteur Nurit Bublil, chef du département de la recherche ADN prend le relais. En effet, l'identification des corps, dans une très grande majorité des cas, reste encore à ce stade extrêmement difficile. Ils font appel à tous les moyens mis à leur disposition. Ils ont d'abord prélevé des échantillons ADN auprès des proches afin de lancer des reconnaissances génétiques. Mais l'extrême température provoquée par les armes utilisées par le Hamas le 7 octobre 2023, ont totalement détérioré l'ADN de certains corps.

Ils doivent alors s'atteler à d'autres méthodes. Ils ont réclamé les dossiers médicaux de toutes les victimes potentielles, afin de découvrir ici l'opération sur une articulation, là la cassure d'un membre... afin de recouper les informations avec les morceaux de corps à leur disposition, et peut-être, reconnaître une victime par le biais de ces anciennes blessures ou de ces anciennes opérations.**

Ensuite, elle revient sur les photos du Docteur Kugel, et plus particulièrement sur celles représentant des quantités effroyables de tout petits morceaux d'os. C'est parfois tout ce qu'il reste des victimes, surtout celles provenant des kibboutzim. Elle nous explique que malgré le travail immense des équipes de Zaka*** et des autres secouristes qui étaient sur les lieux des massacres, certains sacs mortuaires peuvent compter malgré tout plusieurs corps. Parfois, ils ont retrouvé 3 fémurs, sinon, ce sont des détails encore plus infimes qui les mettent sur la piste. Parfois ils arrivent à identifier une identité génétique, mais se retrouvent confrontés au fait que les jours précédents ils ont déjà retrouvé ce même ADN, provenant d'un autre sac mortuaire.

La tâche est accablante, aussi bien par son étendue que par la plongée dans l'horreur sans fin qu'ils découvrent au fur et à mesure des jours passés dans leur laboratoire. Face à l'ampleur du travail, des professionnels du monde entier se sont portés volontaires faisant passer leur effectif habituel de 6 personnes, à plus de 30. Mais c'est très loin d'être suffisant.

Après ce diaporama fort éducatif, mais dont l'humanité toute entière se serait bien passé, les médecins se tiennent à disposition pour répondre aux questions des journalistes. Bien entendu, la première question est celle qui a motivé la tenue de cette assemblée :

- Journaliste : Avez-vous vu des bébés décapités ?
- Docteur Kugel : Oui. La seule incertitude que nous ayons est que nous ne savons pas s'ils l'ont été avant ou après leur mort !
- Journaliste : Combien ?

- Docteur Kugel : Nous ne savons pas combien. Nous sommes dépassés par la tâche. Notre travail est d'identifier les corps au plus vite pour permettre aux proches d'enterrer leurs morts. Nous n'avons pas tenu de listes des décapités, mais nous avons reçu de nombreux sacs mortuaires avec un corps et une tête... séparés. Dont des bébés.

Il ne semble ni en colère, ni étonné par la question. Il y répond, tout simplement.

Après les dix minutes d'échanges habituels, les journalistes sont répartis en deux groupes pour continuer la visite. Le premier ira au premier étage, dans les labos du département ADN. Le second groupe, au sous-sol. Ensuite, on permutera.

Avec Nadia nous nous dirigeons vers le sous-sol. Je ne sais plus exactement ce à quoi nous nous

attendions, mais après les photos que nous venions de découvrir, nous devions penser que le pire était derrière nous. Enfin, je crois que c'est ce que moi j'ai pensé. En fait je ne sais plus...

Je suis le premier groupe et descends des escaliers étroits, où nous commençons à croiser des équipes en blouses, masques, bonnets et chaussons de chirurgiens. Une odeur extrêmement forte nous agresse immédiatement. Une odeur que je ne connais pas, mais qu'instinctivement je déteste et qui m'étouffe. J'avance doucement. Je prends le temps de jeter un œil dans chacune des salles que nous croisons, et qui ressemblent à des blocs opératoires. Je commence à comprendre où je me trouve : dans le cœur de l'institut médico-légal, où s'effectue l'identification des corps. Et l'odeur que nous percevons est un mélange des corps en putréfaction et des produits chimiques utilisés lors des différents protocoles. Les journalistes n'en croient pas leurs yeux d'être là et d'avoir accès à toute cette information. Avec leurs caméras et leurs appareils photos, ils courent d'une pièce à l'autre pour capter le maximum d'images. Après seulement, ils réfléchiront à ce

qu'ils viennent de voir. Pour l'instant, ils savent que jamais plus ils n'auront une telle occasion d'être si proches du charnier.

Dans certains des blocs, on voit les médecins rincer à grandes eaux leurs surfaces de travail... encore et encore. Dans d'autres, on voit des équipes face à leur puzzle de bouts d'os, qui pour la plupart font à peine plus d'un centimètre de long. Et puis il y a cette pièce devant laquelle je passe plusieurs fois, sans trop oser regarder ce qu'il se passe dedans. Finalement, j'y découvre une scène d'horreur. Un corps entier aux chairs statufiées par le feu, sur lequel il ne reste plus ni peau, ni aucun signe distinctif. Ce n'est plus qu'une forme de corps humain, devenant vert à cause de sa décomposition.

Je décroche mon regard. J'ai besoin d'air.

Je me dirige vers le bout du couloir où je perçois la lumière du jour. Bizarrement, l'odeur devient plus forte, et les mouches sont plus nombreuses. Je distingue la sortie vers une cour extérieure, et je m'y dirige, persuadée que là-bas ça ira mieux. Seulement devant moi... je découvre le charnier ! Une multitude de sacs mortuaires disposés les uns à côté des autres, que les camions

frigorifiques continuent de déverser depuis l'entrée du centre. De l'autre côté, j'aperçois ce qui semble être la salle du scanner. Les corps y entrent et en sortent afin d'être numérisés, pour ensuite faciliter leur répartition en fonction des équipes médicales. Pas de temps à perdre, en l'espace de quelques secondes, on passe au suivant. Il y en a trop pour avoir le luxe de s'appesantir.

Je ne prendrai aucune photo. Je refuse. Je refuse l'acte même de prendre ces horreurs en photo. Il y a assez d'images et de vidéos prises autour de moi pour témoigner au reste du monde. Je ne veux pas de ces images dans mon téléphone. Je suis déjà assez sale de les avoir dans la tête.

Nous restons tous là quelques minutes, impuissants, à assister au bal des médecins qui s'activent dans tous les sens et qui se rendent à peine compte de notre présence. Ils fonctionnent comme des automates. Pour eux, ça fait 9 jours que ça dure, et ils savent qu'ils ne sont pas au bout de leurs peines.

Avant de quitter le centre, nous trouvons quand même l'énergie de nous rendre au premier étage. Après ce que nous venons de voir, le labo de recherches ADN semble bien calme. Pourtant ils traversent eux aussi leur lot d'épouvantes.

Le Docteur Nurit Bublil se prête patiemment au jeu des interviews successives. C'est une très belle femme. La soixantaine, grande, élégante. Posée. Extrêmement professionnelle. Autour d'elle on trouve des matelas d'enfants recouverts de sang...

- C'est pour l'identification ADN. Les équipes sur place nous envoient ce qu'ils peuvent, pour qu'on puisse faire le maximum de recoupements.

Des fois ce sont ces matelas, d'autres fois ce sont des livres de recettes de cuisine, avec des tâches de sang. J'ai le même livre dans ma cuisine. Toutes les femmes en Israël ont ce livre de

recettes. Ça aurait pu arriver à n'importe laquelle d'entre nous.

Lorsqu'elle s'égare dans l'émotion, on la sent fragile, au bord des larmes. Et puis elle reprend son rôle de scientifique, et elle se calme. Elle nous explique que travailler 15 heures par jour, c'est ce qui les tient. Sinon ils réfléchissent trop. Mais ils savent qu'ils ne tiendront pas longtemps à ce rythme.

Elle nous explique aussi qu'au fil de leurs découvertes elle est arrivée à la conclusion indéniable qu'il ne s'agit pas juste d'un massacre. Le Hamas n'a pas "simplement" tué. Les terroristes ont pris un plaisir immense à leur tâche. Ils ont aimé tuer. Ils ont aimé mutiler. Ils ont aimé martyriser les corps. Pas parce qu'on leur a dit de le faire. Mais pour leur propre plaisir !

Elle regarde les journalistes droit dans les yeux. Elle sait qu'elle a raison.

En sortant, nous croisons l'équipe de BFM TV. Si deux heures plus tôt ils marchaient bien droit dans leurs pompes, ils donnent maintenant le sentiment de porter un immeuble sur leurs épaules.

- Ca va vous ?
- Ouais
- Pfouuu... va falloir monter tout ça maintenant.

Et puis ils s'éloignent vers leur voiture.

Nadia décide de rentrer à l'hôtel. Elle a largement de quoi travailler, elle n'a plus besoin de moi. Demain... Demain ce sera suffisant.

Avant de rentrer chez moi, j'aurais bien aimé passer voir les enfants. Les serrer dans mes bras,

les toucher, les voir. Rire avec eux. Mais c'est impossible. Pas avec ces vêtements. Pas avec cette odeur. Impossible que je rassemble ces deux univers. Impossible que j'amène l'odeur de la mort chez eux, avec leur bébé.

En ouvrant la porte de chez moi, je me dirige directement vers le lave-linge devant lequel je me déshabille. J'enfourne tout mon linge dans le tambour pour lancer immédiatement une lessive. Ensuite, je me rends dans la salle de bain. Douche, shampoing, scrub. Je frotte comme une acharnée. Il n'y a rien de réfléchi. C'est juste ce que je dois faire.

Après ça, j'ai fermé la boîte : pas d'infos, pas de journaux, le minimum d'appels pour rassurer les proches. Et puis un bouquin. Pour tout oublier et surtout... surtout... ne pas penser.

Juste quelques heures.

**Quelques semaines plus tard, on apprendra que le Docteur Hagar Mizrahi sera chargée de déterminer la mort probable de certains des otages retenus à Gaza. Sur la base de centaines d'heures à visualiser les vidéos des massacres, des témoignages, l'origine et la nature des blessures, elle et son équipe pourront dans certains cas déclarer leur mort, alors qu'ils sont toujours retenus aux mains du Hamas.*

******Quelques jours avant, je lisais l'interview de ce père qui ne comprenait pas pourquoi on lui demandait des échantillons d'ADN. Pourquoi on ne lui rendait pas tout simplement le corps de son fils, afin qu'il puisse l'inhumer. Il leur répétait sans cesse la forme et la disposition des tatouages sur le corps du garçon. Comment avec tant de preuves et d'éléments de reconnaissance... comment pouvaient-ils passer à côté et ne pas le reconnaître ?!! Il voulait juste qu'on lui rende le corps de son enfant. Il voulait juste l'enterrer.

***Zaka est un organisme de recherche et de premiers secours.

Ses bénévoles sont envoyés sur les lieux d'attentats, d'accidents, de catastrophes naturelles, en Israël et dans le monde entier, afin de secourir les blessés et de récolter chaque partie du corps des victimes, afin qu'elles soient enterrées dans leur entité et dans le respect de la loi juive.

Mardi 17 octobre 2023

MIA SCHEM

A cause du nombre incroyablement élevé des victimes, et l'extrême difficulté d'identifier les corps, il est quasiment impossible de chiffrer de manière exacte le nombre d'otages retenus à Gaza depuis le 7 octobre 2023. Mais de manière approximative, on estime qu'il doit être environ de 222 israéliens* et/ou juifs issus d'autres ou de doubles nationalités, et d'une quarantaine d'étrangers, essentiellement des thaïlandais et des népalais, venus travailler ou étudier en Israël.

Depuis le 7 octobre 2023, depuis que nous savons que des otages sont retenus prisonniers dans la bande de Gaza, la population israélienne ne pense qu'à eux, se lève avec eux et part se coucher en retenant leurs visages.

Depuis le 7 octobre 2023, nous avons vu les vidéos de ces femmes, de ces enfants, de ces bébés, de ces personnes âgées, de ces hommes... emmenés de force et dans une extrême violence, dans la bande de Gaza. Nous avons vu les foules, les cris et les coups. Nous avons vu les images de Naama Levy violemment molestée, et de son jogging couvert de sang. Nous avons vu Noa Argamani terrorisée, criant pour qu'on la relâche. Nous avons vu son ami, impuissant, les mains dans le dos et cerné d'hommes armés, terrassé par ce qui l'attend. Nous avons vu Shiri Bibas, l'air terrifiée et portant ses deux enfants, Kfir - 9 mois lors de la prise d'otages - et Ariel - 3 ans, alors que son mari Yarden Bibas est embarqué séparément. Nous avons vu tout cela, et bien plus encore. Nous n'avons aucun doute sur la cruauté et les violences que nos otages ont subi, subissent, et subiront, en permanence. Nous n'avons aucun doute sur le chantage que le Hamas va exercer et sur le prix astronomique que le pays va devoir payer pour espérer les libérer. Nous n'avons aucun doute... et pourtant... à chaque fois, nous tombons encore un peu plus bas dans nos illusions, témoins de leur perversion.

Aussi, malgré nos espoirs, malgré notre volonté féroce de les ramener tous sains et saufs et le plus rapidement possible à la maison, nous nous posons ces mêmes questions :

Sont-ils encore vivants ?

Nous ne le savons pas !

Dans quelles conditions sont-ils retenus ?

Nous ne le savons pas !

Sont-ils soignés s'ils en ont besoin ?

Nous ne le savons pas !

Sont-ils maltraités ?

Nous ne le savons pas !

Les femmes sont-elles violées ?

Nous ne le savons pas !

Seront-ils brisés à jamais ?

Nous ne le savons pas !

Combien de temps cela va-t-il durer ?

Nous ne le savons pas !

**On estime à 222 le nombre d'otages israéliens
et/ou juifs retenus à Gaza depuis le 7 octobre
2023**

A l'échelle de la France, cela correspond
à 1 564 otages

A l'échelle des Etats-Unis, cela correspond
à 8 228 otages

Alors que je suis dans ma boîte au retour d'Abou Kabir, pendant la nuit, la vidéo d'une jeune otage franco-israélienne inonde les réseaux sociaux.

Dans le cadre de sa propagande nauséuse, le Hamas vient de diffuser le témoignage de Mia Schem, prise en otage durant la fête de Nova. On y voit la jeune fille allongée, blessée, avec des broches qui lui sortent du bras droit, visiblement droguée, et qui réclame qu'on vienne la libérer au plus vite. Pour ajouter au cynisme, il est

120

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

impossible de dater l'enregistrement, et encore moins de confirmer que Mia est toujours vivante, alors que la vidéo est visionnée aux quatre coins du monde.

Nadia m'appelle le matin avant notre rendez-vous habituel et m'informe qu'une conférence de presse à propos de la vidéo de Mia Schem est prévue à 11h00 dans un immeuble situé derrière le musée de Tel Aviv.

En arrivant sur place, je réalise que nous sommes dans le quartier des avocats, tout près du palais de justice. La conférence de presse est prévue dans un grand cabinet au septième étage de la tour et il est difficile de se rapprocher tant il y a de reporters du monde entier. Cette fois-ci Nadia est venue accompagnée d'une technicienne, Karine, qui tente de se faufiler jusqu'aux sources de branchements afin de s'assurer la meilleure prise possible pendant que je veille sur son sac et le reste de son matériel depuis le petit coin dans lequel j'ai fait mon trou. Entre Nadia qui part à la

pêche des visuels, Karine du son, et moi qui traduis en direct, on arrive à capter une bonne image d'ensemble. En face des caméras, Keren Schem, la maman de Mia, deux de ses frères, l'avocat de la famille et Yaakov Peri, ancien chef du Shabak, qui est là pour soutenir et accompagner les familles des otages dans un cadre plus officiel.

Cela fait 10 jours que sa fille est retenue en otage. Keren Schem est sous le coup de son angoisse et du choc émotionnel qu'elle a vécu la veille au soir, alors qu'elle regardait les informations et qu'elle découvrait le visage de sa fille sur son écran de télévision. Le Hamas a diffusé la vidéo via Telegram et les réseaux officiels n'ont pas eu le temps de prévenir la famille avant que celle-ci ne découvre la vidéo.

Malgré la douleur, malgré la difficulté de l'exercice, elle est droite et posée. Elle raconte sa fille, elle raconte son amour pour son enfant. Elle raconte la douleur de la voir souffrir. Elle sait que ce ne sont pas ses mots à elle et que les terroristes lui ont dicté les paroles qu'elle exprime dans le

film tourné par le Hamas. Elle sait que c'est une battante et qu'elle sortira de cette épreuve.

Pendant que cette femme explique son combat et sa conviction que son "bébé" est encore en vie, je comprends. Je comprends la force et la détermination de toutes ces familles qui ont fait plier le gouvernement pour que la question des otages revienne au centre des débats. Ces familles qui se battent pour continuer à croire. Ces familles qui ont généré un mouvement national et qui ont rassemblé le pays. Ces familles qui ne craignent pas d'aller à l'ONU pour témoigner et se faire entendre. Ces familles de bi-nationaux qui ont compris la force de cette double nationalité et qui l'utilisent avec force et intelligence. Ces familles qui sortent de leur routine pour se battre et communiquer ensemble. Ces familles qui hier étaient des anonymes et qui aujourd'hui interviennent sur les plateaux du monde entier. Ces familles qui continuent à croire que les leurs sont toujours vivants et qu'on peut les sauver, alors qu'ils n'ont aucune information à laquelle se raccrocher. Tout cela paraît évident dit comme ça. Mais à ce moment-là je suis pénétrée d'une

admiration immense et d'une compassion pour toutes ces familles, qui ne me quitteront plus.

A la fin de la conférence, le temps presse. On dégote un canapé dans le lobby de l'immeuble pour que Nadia puisse commencer à monter son sujet et l'envoyer à sa rédaction au plus vite. Le sujet est tellement sensible, la masse de journalistes tellement énorme, que si l'information n'est pas traitée immédiatement, elle deviendra obsolète d'ici quelques heures. Les autres équipes l'ont bien compris, et on se retrouve très rapidement cernées par des enregistrements en direct filmés à l'arrache dans l'entrée de l'immeuble, ou par d'autres qui s'installent dans les escaliers pour taper leur article dans l'urgence.

En attendant que nous passions au sujet suivant, assise à côté d'autres journalistes francophones j'en profite pour gratter une photo de ce micro

rétro que je trouve bien joli, et qui sera mon sourire du jour.



Micro rétro

Pendant que Nadia travaille de son côté, on apprend la mort de la franco-israélienne Céline Ben David - Nagar. Ces derniers jours, son mari apparaissait, désespéré, sur les chaînes françaises et israéliennes, pour faire pression sur les gouvernements des deux pays afin qu'ils joignent leurs forces et retrouvent sa femme.

125

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Elle s'était rendue à la fête de Nova le samedi matin avec un couple d'amis. Son mari était resté à la maison avec leur petite fille de 6 mois.

Depuis ses derniers messages datés du samedi matin vers 7h30, ses proches pensaient - ou espéraient - qu'elle était toujours vivante et qu'elle avait été prise en otage par le Hamas.

Le 17 octobre au matin l'information est tombée, son corps et celui de ses amis ont été identifiés parmi les victimes du 7 octobre 2023. Son enterrement est prévu à 15h00 au cimetière de Holon.

Il y a déjà beaucoup de monde lorsque nous arrivons au cimetière de Holon, dans le sud de Tel Aviv. Karine, qui avait participé à l'interview du mari de Céline quelques jours plus tôt, semble sincèrement triste de la nouvelle. Les différentes rédactions parisiennes ont demandé à leurs journalistes de couvrir l'enterrement en raison de la double nationalité de la victime, mais on sent que certains sont aussi là parce qu'ils se sentent un peu concernés. Une certaine proximité s'est tissée avec ces familles qu'ils accompagnent dans

leur malheur depuis quelques jours. On me demande parfois la signification des rites et des prières, que je partage avec reconnaissance.

Alors que nous sommes auprès des tombes fraîchement creusées, je suis interpellée par le nombre de couronnes mortuaires entassées sur le bas-côté, les unes sur les autres. Les enterrements se succèdent à une telle cadence qu'il y a trop de fleurs. Il n'y a pas la place pour toutes les contenir. Pourtant ce n'est que le début. Il y a encore tellement de corps entreposés dans les frigos de la morgue de Shura près de Ramla, qui attendent d'être identifiés, et d'être enterrés à leur tour.

A la fin de la cérémonie, les quelques journalistes français qui sont sur place et qui se connaissent tous se regroupent de manière naturelle pour échanger des infos et des impressions. Maryse Burgot de France 2 s'étonne. Il y a quelques jours elle avait assisté à l'enterrement d'un jeune franco-israélien, pour lequel semble-t-il il y avait beaucoup plus de monde.

Je lui explique alors que ce jeune homme était un 'hayal boded' (un 'soldat solitaire'), un jeune

soldat dont la famille est encore en France. Avec les vols annulés et la difficulté de se rendre en Israël depuis le 7 octobre 2023, la communauté avait peur qu'il n'y ait même pas minyan - le minimum de 10 hommes pour la prière - à son enterrement et qu'il soit définitivement tout seul, même en ce jour douloureux. C'est la raison pour laquelle l'ensemble des groupes et des réseaux whatsapp se sont relayés pour communiquer l'information et inciter ceux qui le pouvaient à se rendre au cimetière de Jérusalem afin de l'accompagner dans sa dernière demeure.

Alors que je raconte mon histoire et que je constate l'étonnement dans les yeux des journalistes qui m'écoutent, je ressens une grande fierté envers mon peuple et en sa capacité à montrer son humanité, même pendant ces heures sombres.

Par contre, je ne m'attendais pas à ce que quelques jours plus tard, cette histoire soit au centre d'un désaccord peu agréable que j'aurai avec une autre journaliste.

La journée a été longue, et après avoir bouclé tous les sujets avec Nadia et Karine, je rentre enfin chez moi. Je dois juste faire un crochet derrière le palais de justice où j'ai laissé mon scooter. J'espère pouvoir le récupérer rapidement et rentrer me reposer. Mauvais calcul... fin de journée, c'est l'heure des roquettes. Et ce soir ils sont en pleine forme.

Alerte #1 - En chemin vers le tramway. J'ai suivi les gens qui couraient dans la rue, ils avaient l'air de savoir où ils allaient.

Alerte #2 - Pendant que j'étais dans le tramway en extérieur. Nous descendons tous du train pour aller nous réfugier dans les bâtiments mitoyens, sans trop savoir si nous avons assez de temps.

Alerte #3 - Avant de sortir de la station. Nous restons bloqués en sous-sol, ce qui ajoute au sentiment de claustrophobie quand on se sent parfaitement soumis aux événements externes, sans avoir les moyens d'entendre ni de voir ce qu'il se passent en surface.

C'est le côté pernicieux avec les roquettes. Même s'il y a des moments redondants, comme la fin de journée, on ne sait finalement jamais quand est-ce qu'elles vont tomber. Elles peuvent nous surprendre en pleine journée ou pendant la nuit. Pendant qu'on est sous la douche, ce qui peut amuser les voisins qui nous voient débarquer en peignoir dans la cage d'escaliers qui nous sert d'abri, avec les cheveux dégoulinants et pleins de savon. Il peut y en avoir juste une, ou dix. Elles peuvent être interceptées par le dôme de fer... ou pas. Faire des victimes... ou pas.

Et puis ça se calme pendant quelques jours, alors on reprend ses activités habituelles. Les enfants retournent à l'école, les parents à leur travail. On reprend confiance. Mais ça sonne à nouveau.

Tout cela crée un sentiment général de danger et d'incertitude, qui prend racine dans nos vies, même pendant les cessez le feu. Les enfants développent des peurs, difficiles à calmer sur le long terme.

Les gens recherchent des appartements avec un abri, les parents choisissent l'école de leurs enfants à cette seule condition. La première question posée aux directeurs d'école n'est plus 'quelles sont leurs références en matière d'éducation ou leur niveau de réussite', mais 'quelles sont les consignes de sécurité en cas d'alerte' et 'est-ce qu'ils ont un mamad'.

**Aisha Ziyadne - 17 ans et Bilal Ziyadne - 18 ans, feront partie des otages libérés le 28 novembre 2023. Issus de la communauté bédouine, et à l'instar de tous les autres israéliens, leur libération sera cautionnée par la libération de 3 prisonniers palestiniens pour chacun d'entre eux.*

Jeudi 19 octobre 2023

SDEROT

Depuis le début de la guerre, tous les repères économiques sont bouleversés.

Le gouvernement doit faire des changements drastiques dans le budget précédemment voté. Avec les frais militaires, la logistique autour des réservistes, les aides allouées à des dizaines de milliers de personnes déplacées au nord et au sud, la facture s'élève à 1 milliard de shekels par semaine.

Les sociétés doivent faire face à de nombreux problèmes. Certaines équipes se sont vues réduites de moitié, parce que les employés sont partis en milouïmes - période de réserve - du jour au lendemain. Dans certains cas, leurs collègues prennent la relève sur les tâches les plus urgentes, mais les entreprises doivent tout de même revoir leur organisation générale. A l'étranger, si leurs

contacts et leurs clients ont été compréhensifs la première semaine de la guerre, ils attendent dorénavant que les projets et les collaborations pour lesquels ils ont signé soient remplis et les services fournis en temps et en heure. Là aussi les budgets sont réorganisés, et certaines opérations devenant superflues au vu de la situation sont d'office annulées, pour permettre d'élaborer de nouvelles stratégies, revoir les finances et les objectifs globaux.

Les exploitants agricoles sont en grande difficulté et la récolte de la nouvelle saison semble compromise, ce qui est d'autant plus préoccupant pour un pays dont la volonté est d'être autosuffisant. Ils doivent faire face aux milliers de travailleurs étrangers qui ont quitté le pays en panique, aux champs qui se situent dans des zones militaires ou dangereuses et qui s'avèrent peu ou pas du tout accessibles. Certaines exploitations, comme les laiteries, ont été extrêmement endommagées, et parfois, les exploitants eux-mêmes ont été tués le 7 octobre 2023, ou les jours suivants, alors qu'ils tentaient de remettre leur laiterie en marche.

Enfin, à titre individuel, c'est l'apocalypse pour une grande partie des israéliens. Des grandes enseignes licencient la moitié de leurs effectifs, les indépendants voient leurs projets s'annuler les uns après les autres, laissant des familles entières aux abois et dans une situation financière de plus en plus préoccupante.

La visibilité pour une grande majorité des israéliens est à court terme.

Ce matin nous prévoyons de nous rendre à Sderot pour assister à une conférence de presse qui doit traiter des problèmes économiques que rencontre le pays depuis le début de la guerre, ainsi que des dispositions militaires et politiques à venir. Les ministres Nir Barkat - Ministre de l'Economie et de l'Industrie - et Avi Dichter - Ministre de l'Agriculture - seront là pour un état des lieux et pour répondre aux questions des journalistes.

C'est la première fois que je me rends à Sderot. Comme toutes les villes du sud que je traverse

depuis quelques jours, l'entrée est conditionnée par le passage d'un check point de fortune, un bloc de béton, ou tout simplement des voitures de police garées en travers.

Je découvre une ville vraiment jolie. Des fleurs partout, des jardins d'enfants emplis de personnages colorés. En circulant dans ses rues, on comprend pourquoi les habitants y sont tellement attachés. Ça doit être un endroit agréable à vivre... quand il n'y a pas de guerre ni de roquettes.

Pourtant, une fois passé le barrage de l'entrée de la ville, nous ne rencontrons personne. Pas un seul passant sur notre route, pas une voiture. Et maintenant que l'on commence à mieux comprendre ce type d'atmosphère, il semblerait qu'il n'y ait personne non plus dans les immeubles. Une ville totalement désertée, déshumanisée.

Nous nous rendons à l'adresse indiquée sur le communiqué, Herzl 55. Nous sommes en avance, mais quand même, nous nous attendions à plus de mouvements. Surtout, nous nous attendions à découvrir un bâtiment à l'adresse indiquée. Il n'y a qu'un terre-plein. Nous apercevons plus bas

deux - trois journalistes affublés de leurs tenues. Ça nous donne un peu d'espoir, et nous décidons de nous garer. En tournant à gauche sur un parking de fortune, nous sommes soudain confrontées à des épaves de voitures partiellement brûlées et criblées de balles. C'est sûr... il s'est passé des trucs dans le coin !

Une fois garées, nous nous dirigeons vers les journalistes déjà présents, entichés de leur gilet par balles et de leur casque, mais lorsque nous les interrogeons, ils ont tout autant l'air étonnés que nous.

Des forces de police bien armées sont présentes, je m'approche pour leur demander s'ils sont au courant d'une conférence de presse dans le coin. Ils n'en savent rien. Ils n'ont clairement pas l'air d'avoir envie de taper la causette avec moi... je passe mon chemin.

On entend des bombardements très proches. Nous sommes à un kilomètre de la bande de Gaza. Faut-il que nous mettions nos gilets par balles nous aussi ? La flemme, et peut-être aussi un peu d'insouciance, l'emportent. Nous les laissons

dans le coffre de la voiture et continuons notre quête du centre de conférence.

Au bout de cinq minutes, et après quelques recherches sur nos téléphones portables, nous comprenons que nous sommes bien à la bonne adresse. Simplement, il n'y a plus de bâtiment, parce que nous nous trouvons sur le lieu de l'ancien commissariat de Sderot. Celui qui a été détruit suite aux affrontements du 7 octobre 2023. Il n'en reste plus rien. Et si l'adresse ne figurait pas dans les différents médias israéliens, nous aurions continué de douter être au bon endroit.

L'heure de la conférence de presse approchant, d'autres journalistes commencent à affluer. Nous les suivons pour découvrir que la réunion va avoir lieu dans un bunker souterrain qui se situe à quelques mètres de là et qui sert d'annexe au GPO (le Government Press Office). Nous descendons dans l'abri, et prenons place auprès des personnes déjà présentes. Les micros sont branchés, les caméras tournent. Parfois elles sont dirigées exclusivement sur le journaliste vedette d'une chaîne d'info américaine. Certes il est très bien coiffé, mais c'est drôle de penser que ces chaînes déploient spécialement deux équipes caméras,

pour répondre à l'égo d'une star de l'info... mais qui sommes-nous pour juger ?

Les ministres arrivent. Pas de protocole, ni de cérémonie. Ils sont venus pour communiquer une information, ils repartiront ensuite, suivis de leurs gardes du corps.

Nous comprenons vite que les journalistes présents autour de nous s'intéressent peu au problème économique, ce qu'ils veulent savoir c'est quand aura lieu l'incursion terrestre israélienne, posant la question à chaque occasion. Je remue dans mon coin, agacée par cette insistance constante. Comme si les représentants du gouvernement allaient leur donner le plan d'action mis en place par l'armée, avec force détails.

Encore une fois, pendant que j'écoute nos intervenants je remarque les logos des chaînes du monde entier. Des médias "amis", d'autres beaucoup moins amicaux avec l'État d'Israël quand il s'agit de tracer leur ligne éditoriale. J'ai du mal à comprendre ce qu'ils font chez nous.

Leur seule présence me heurte. Mais je me tais. Je lance juste une prière utopiste, espérant qu'avoir été présents sur les sites mêmes témoignant de l'horreur absolue puisse leur faire réviser leur vision du monde et de notre nécessité absolue de nous défendre. Probablement en vain... mais ça ne coûte rien d'espérer.

Aux questions politiques, les ministres confirment qu'au sein du gouvernement, ils ont tous leur responsabilité et qu'ils devront rendre des comptes. Que ce n'est juste pas le moment, et que pour l'heure, l'objectif principal est l'unité pour mener le pays à sa survie.

En les écoutant, je repense à tous ces drapeaux israéliens, qui depuis le 8 octobre se dressent le long des routes et sur tous les panneaux d'affichage. Et ce slogan inscrit partout où se pose notre regard, - ביחד ננצח Ensemble nous vaincrons.

Les autorités ont bien compris que la population avait féroce besoin de croire en son unité et en la capacité du pays de pouvoir gagner cette guerre de survie, malgré le cauchemar du shabbat noir, et les doutes qui nous ont accablés les

premières heures du conflit. C'est pourquoi elles tiennent à nous rappeler que nous possédons les ressources nécessaires pour affronter cette période. Ensemble.

J'avoue que la conférence de presse n'a pas été très convaincante. Quelques informations intéressantes sur l'état financier et les besoins locaux, surtout en ce qui concerne l'agriculture et les dommages infligés aux diverses installations. Mais la volonté des deux ministres de communiquer un message sur la légitimité de notre point de vue et des actions du gouvernement ne rencontre aucune indulgence. Surtout auprès des journalistes aguerris et affamés présents dans la pièce.

Depuis le début de la guerre, nous sentons bien que l'État fait un effort particulier dans sa communication, pour laquelle il est depuis toujours très critiqué. Les points presse quotidiens de l'Etat major, les efforts technologiques, la disponibilité du GPO aux

médias du monde entier, la délivrance de cartes de presse, parfois en 24 heures... tout cela est la preuve d'un effort sans précédent. Toutefois, les discours tout faits, comme ceux de Nir Barkat et Avi Dichter qui se tiennent devant nous aujourd'hui, sont loin d'être satisfaisants. Les journalistes repartent aussi vite qu'ils sont arrivés, essayant de trouver ailleurs des news plus croustillantes pour leurs communiqués du jour. D'ailleurs, contrairement à la conférence de presse de Mia Schem deux jours plus tôt, où leurs collègues avaient occupé tous les espaces libres du bâtiment pour faire une retransmission ou une interview en direct, cette fois-ci, nous nous retrouvons rapidement seules dans le bunker, alors que nous sommes en train de négocier de nouvelles cartes GPO pour le reste de l'équipe.

Samedi 21 octobre 2023

PLACE DES OTAGES

La veille, Nadia et Nino, son nouveau technicien, ont été à Be'eri. Les places étaient limitées et je soupçonne Nadia d'avoir voulu m'épargner le spectacle d'un des kibboutzim les plus meurtriers du shabbat noir. Je suis donc restée en veille chez moi, à préparer des sujets pour la semaine à venir. Ce samedi matin je leur pose peu de questions, je n'ai pas très envie d'en entendre davantage que ce que nous découvrons en permanence dans les différents médias et sur les réseaux de diffusion. Je sais juste que Nadia est un peu choquée et agacée du comportement de certains journalistes qui se sont cru sur le tournage d'un film à sensations. Il faut bien vendre.

Nous sommes à deux semaines du 7 octobre 2023. Deux semaines et peu ou pas de nouvelles des otages.

Depuis quelques jours, les familles commencent sérieusement à se faire entendre. Certaines accordent des interviews aux médias locaux et étrangers, d'autres se rendent à l'ONU ou rencontrent les représentants politiques susceptibles de relayer l'information et de faire une différence sur le sort de leurs proches. La semaine précédente, le samedi 14 octobre, ces familles ont commencé à se rassembler sur Kaplan, là où se déroulaient les manifestations contre le gouvernement quelques semaines plus tôt. Ils ont créé un « mur des otages », un mur sur lequel sont placardés les visages et les noms de tous les otages avérés et supposés. C'est la première fois que l'on visualise l'étendue de l'horreur pour ce qui est de leur nombre. Le mur est immense, et pourtant il est à peine suffisant pour contenir le souvenir de chacun. A ce jour, on estime leur nombre à 222 - hors otages étrangers - mais les chiffres ne cessent de fluctuer au rythme de l'identification des victimes décédées.

Le mur contient les portraits, mais aussi des mots rédigés par des proches ou des anonymes qui souhaitent juste témoigner de leur soutien. D'autres photos nous laissent le souffle coupé : ce sont des photos de familles, où sont identifiés ceux retenus en otage ; certaines familles sont décimées, leurs membres sont presque plus nombreux à Gaza qu'en Israël, quand ils n'ont pas été tués lors du 7 octobre 2023.

Au fil des jours, on entend de plus en plus parler de ce lieu de recueillement, où les familles se rassemblent, devant la Kirya - la base militaire au centre de Tel Aviv - afin d'être bien certains que le gouvernement ne les oublie pas.

De l'autre côté du bâtiment gouvernemental sur l'esplanade devant le musée de Tel Aviv, on a dressé une table de shabbat... de 222 couverts. Un pour chaque otage. Cette installation a donné lieu à d'autres tables de shabbat dans le reste du monde, en passant par Rome, Paris ou Washington tant le symbole est saisissant. Simple et poignant. Pudique et courageux.

Et puis, au fil des jours, on a vu d'autres installations et des peintures se greffer à l'espace publique, ainsi qu'un immense rouleau blanc se

déroulant en parallèle de la table de shabbat et permettant à ceux qui le désirent d'écrire un mot, de faire un dessin. D'être là et de témoigner de leur présence et de leur peine.

La semaine précédente, Nadia a bien compris qu'il était difficile de tourner un sujet pendant shabbat. Elle accueille donc ma proposition d'aller rencontrer les familles des otages avec intérêt. On se donne rendez-vous devant la Kirya. Les rues de la ville sont toujours désertes, et l'activité autour du mur des otages dénote un peu avec le calme ambiant. Les quelques personnes que nous croisons vont soit en direction de Kaplan, soit en reviennent.

On suppose qu'une manifestation plus importante est prévue pour la fin de journée, comme la semaine précédente, mais il y a toujours une présence autour du lieu, quelle que soit l'heure.

Je n'avais encore jamais vu tous ces portraits et tous ces noms réunis au même endroit. Vertige. J'ai besoin de m'imprégner du visage de chacun... ça prend du temps de tous les regarder

dans les yeux, de lire leur nom, leur âge et de découvrir d'où ils viennent. Ça prend du temps, et ça transforme à tout jamais.

Quelques personnes acceptent de nous parler, d'autres viennent d'elles-mêmes pour être interviewées. Je suis à chaque fois étonnée que des gens acceptent de nous parler, mais je constate aussi qu'ils sont portés par leur besoin de témoigner et de partager. Nadia pose ses questions, que je leur traduis, et inversement. Je prends soin de ne pas trop m'attribuer leurs mots, de ne pas leur faire dire ce que je pense, ou j'espère qu'ils disent. C'est un exercice délicat mais j'ai l'impression de créer un lien particulier avec chacun. Cette expérience me permet d'être en contact avec des gens que je n'aurais jamais rencontrés, des personnes qui sont loin, très loin de mon cercle habituel. Des gens de tous âges, de toutes origines à travers le pays. Je suis heureuse de cette proximité et de me faire le support de leur parole. C'est un immense privilège.

Au fil des entretiens, je ressens parfaitement cette notion d'unité. En filigrane on peut saisir des divergences sur leurs opinions politiques, mais pas une fois ils ne souhaitent les mettre en avant.

Ce n'est pas le moment. Ils nous le répètent, l'un après l'autre. Ils sont là pour accompagner les familles, pour qu'on n'oublie pas les otages. Le reste semble superflu. Tout viendra en son temps.

En quelques minutes nous avons déjà bouclé notre sujet du jour, tant les témoignages sont de qualité. Mais nous décidons quand même de faire le tour du bâtiment pour nous rendre sur l'esplanade du musée de Tel Aviv. Ce lieu qui deviendra le kikar hahatufim - la place des otages - n'est pas encore le centre névralgique de la lutte pour leur libération. Certes on y découvre là aussi les portraits imprimés, mais c'est avant tout la place sur laquelle se déroule cette immense table que l'on voit aux infos depuis quelques jours.

On croise au loin l'équipe de Canal+ qui tente un direct. Mais ce sont surtout des familles qui se succèdent, pour permettre aux enfants d'écrire un mot sur le long rouleau blanc au sol. Il n'y a pas d'âge pour témoigner de son soutien, et on constate que les enfants sont très concernés par les quelques mots et les dessins qu'ils vont laisser

derrière eux. Si petits, et déjà confrontés à cette réalité que d'autres enfants de leur âge, ainsi que leurs parents et leurs grands parents, ont été faits prisonniers alors qu'ils dormaient tranquillement dans leur lit. De quoi nourrir des années de cauchemars pour cette nouvelle génération qui ne peut faire autrement que de se projeter dans cette histoire qui aurait pu arriver à chacun d'entre eux, à chacun d'entre nous.

Pendant que Nadia et Nino se posent sur le côté pour avancer et monter leurs sujets, j'en profite pour traîner sur la place. Je prends en photo les installations qui commencent à accompagner celle de la table au centre, ainsi que des peintures installées sur des chevalets. Je ne pense pas que tout ceci ait été organisé, mais plutôt que cela s'est monté en bonne intelligence entre les différents artistes, qui au fil des jours alimentent le lieu de leur travail. Et je suis impressionnée par la qualité expressive de certaines toiles, qui illustrent parfaitement les scènes d'horreur du 7 octobre 2023.

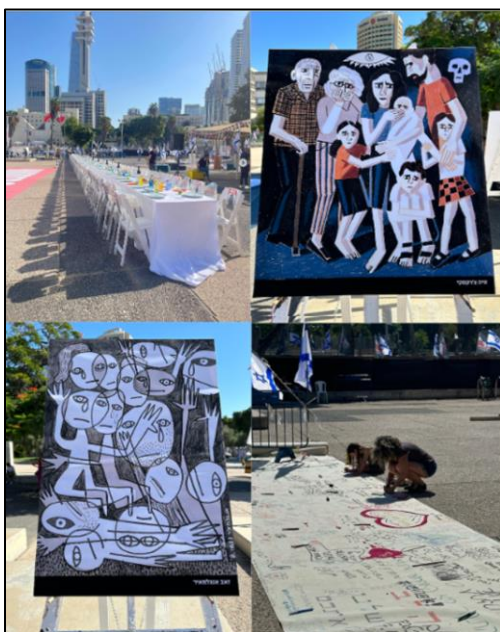


Photo 1 - la table des 222 couverts

Photos 2 et 3 - peintures visibles sur la place des otages, représentant la terreur du 7 octobre 2023

Photo 4 - une enfant écrivant un mot sur le long rouleau blanc

Avant de définitivement lever le camp en fin d'après-midi, nous décidons encore une fois de repasser sur Kaplan, puisque c'est normalement l'heure du rassemblement. Et en effet, nous y découvrons des groupes qui se sont formés ces dernières heures. Plus jeunes, les participants se sont regroupés autour d'une guitare, et ils chantent.

Nadia me regarde un peu étonnée, et me demande ce que veulent dire les paroles. La plupart sont des chansons populaires du folklore israélien, reprises par l'ensemble des gens rassemblés autour des musiciens. L'ambiance est calme, douce. On dirait presque une veillée de mouvement de jeunesse.

Je me rends compte que d'un regard extérieur, ces chants ne cadrent pas trop avec l'idée qu'on pourrait se faire d'une veillée pour les otages ou d'une manifestation de solidarité pour les victimes. Alors je me tourne vers Nadia et je lui

réponds simplement, “tu sais, chez nous... on chante beaucoup”.

“

Les jeunes filles ont été violées

154

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Dimanche 22 octobre 2023

CRIME CONTRE L'HUMANITÉ

Alors que les différentes accusations contre Israël commencent à pulluler sur les réseaux sociaux, et dans la totale incompréhension de ce qui s'est déroulé le 7 octobre 2023 à l'encontre de la population israélienne, il devient urgent de poser des définitions précises sur ce que signifient crimes de guerre, génocide et crime contre l'humanité.

Nous avons rendez-vous ce dimanche matin à Jérusalem avec Yaacov Garson, avocat franco-israélien, qui accepte de nous recevoir dans ses bureaux du centre-ville, pour nous faire une explication de texte précise et documentée.

Les bureaux, comme le reste du pays, sont déserts, et l'écho retentissant.

Nous nous installons dans la salle de réunion, pour démarrer notre entretien qui sera riche d'enseignement.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, Nadia demande à l'avocat comment il va. Comment il va, lui, en tant qu'homme juif israélien qui vient de vivre une tragédie. J'avoue que je ne m'attendais pas à cette entrée en matière.

La réponse de Yaacov Garson met des mots exacts sur ce que je ressens, sans avoir pris le temps de bien le comprendre. Il nous explique que le 7 octobre 2023, il n'a pris entièrement connaissance des faits qu'en fin de journée, parce qu'il est religieux et qu'il respecte le shabbat, durant lequel il n'avait pas accès aux informations. Pendant la journée il avait bien senti que quelque chose de grave et d'inhabituel s'était produit, mais il n'a eu les détails que tard le soir. Immédiatement, il a décidé de fermer ses bureaux pour la semaine, conscient que tout le reste serait superflu. Mais après une première tentative de retour au bureau le 15 octobre et l'impossibilité de se concentrer sur le moindre dossier, il est de nouveau rentré chez lui pour une semaine supplémentaire. Il décrit cette incapacité

à travailler à celle ressentie durant la shiva - la première semaine de deuil - période durant laquelle il est impossible de penser à autre chose qu'à l'objet du deuil. Toutefois il n'est pas resté inactif. Il s'est beaucoup informé et tente de communiquer sur ces questions juridiques qui nous amènent aujourd'hui dans son bureau, et qui sont cruciales pour Israël. Il est animé par sa volonté d'éduquer et d'informer sur le sujet. C'est alors qu'il commence à nous expliquer la distinction précise et juridique de ces termes trop souvent galvaudés, tout particulièrement dans notre actualité.*

A la première question de Nadia, le massacre du 7 octobre 2023 est-il un génocide, un crime de guerre ou un crime contre l'humanité, Yaacov Garson est catégorique.

Selon lui il n'y a aucun doute sur la question, Le massacre perpétré par la Hamas le 7 octobre 2023 contre la population civile israélienne est, d'un point de vue juridique et selon le droit international, un crime contre l'humanité !

Pourquoi ne peut-on le qualifier de crime de guerre ?

Un crime de guerre est associé à un “dérapage” pendant une guerre déjà installée entre deux armées régulières issues de deux états souverains. Ce sont des militaires qui font la guerre à d’autres militaires. Et lorsqu’une des deux armées pénètre sur le sol de l’état ennemi, commettant des bavures, des dérapages, en s’en prenant par mégarde ou pas à des civils, alors dans ce cas il s’agit d’un crime de guerre. Des crimes sont commis dans un contexte de guerre.

Or, dans ce cas, il ne s’agit ni de deux états souverains se faisant la guerre, encore moins de deux armées légitimes entrées en conflit. Le Hamas est un groupe terroriste et la Palestine n’est pas un Etat au sens du droit international. Dès lors, il ne peut s’agir de crime de guerre.

Mais ce qui détermine tout particulièrement la notion de crime contre l’humanité, est dans la nature de l’agression elle-même. Lorsque les civils sont visés à dessein et en amont de l’agression, il ne s’agit pas de dérapage ni de dommage collatéral, et encore moins d’une guerre conventionnelle entre deux armées régulières. Il s’agit d’un crime contre l’humanité, parce que c’est l’humain qui a été visé et attaqué

à priori. En l'occurrence, même les militaires et les forces armées qui ont été tués le 7 octobre 2023, l'ont été dans la volonté première du Hamas d'aller attaquer, tuer et massacrer des civils israéliens.

C'est un humain qui attaque un autre humain. Et lorsque l'attaque est faite dans cette ampleur, à cette échelle, et avec une telle cruauté, alors les textes sont clairs, c'est la définition d'un crime contre l'humanité. Et dans ce cas, il n'y a que trop de catégories dans lesquelles, suite au massacre du 7 octobre 2023, nous pouvons rentrer, les meurtres, les viols, les abus, les mutilations...

Ont été perpétrés sur Notre sol et à l'encontre de Notre population civile beaucoup... beaucoup de formes de crimes qui cadrent avec la caractéristiques de crime contre l'humanité.

C'est une appellation très chargée.

Qualifier le massacre du 7 octobre 2023 de crime de guerre serait légitimer le Hamas comme l'armée régulière de la Palestine, installer cette dernière comme un Etat de droit, et contextualiser la violence engendrée dans ce qui pourrait être "toléré comme une guerre". Aujourd'hui, il n'y a plus de doute sur la façon de qualifier le Hamas,

il s'agit d'un groupement terroriste, et il n'y a pas non plus de doute sur l'objectif du massacre envers la population civile israélienne. Ni sur sa préméditation et sa planification minutieuse, dans l'optique de semer la terreur.

Lorsque Yaacov Garson cesse de parler, nous sentons le poids de ses mots et leur signification. Le silence devient pesant, et nous sommes surpris par le bruit de fond des ordinateurs qui tournent sur l'une des tables de la salle de réunion.

Ce sont beaucoup d'informations que nous venons de recevoir en très peu de temps, et il est important de les assimiler rapidement pour contextualiser et continuer l'entretien.

Nadia est journaliste, et elle est française. Elle n'est pas là pour prendre partie, même si je lui reconnais souvent une objectivité et une empathie qui font souvent défaut à nombreux de ses pairs. La question suivante tombe donc comme une évidence, même si elle gratte un peu. Est-ce que les bombardements d'Israël à Gaza sont un crime de guerre ?

Pour répondre à cette question, il est important de contextualiser le droit international, et en l'occurrence le droit humanitaire. Dans le cadre d'une guerre, les pays ont l'obligation de protéger les civils et les prisonniers, dans l'optique de la préservation de la vie. Dans ce cas précis, nous faisons face à un groupe terroriste qui ne voit pas la vie comme valeur mais la mort comme un aboutissement, même lorsqu'il s'agit de la vie des palestiniens. Le Hamas va à l'encontre et abuse les normes du droit international en se cachant à dessein dans la population civile et en la mettant en danger.

Le droit international tel qu'il existe aujourd'hui est limité, puisqu'il n'existe pas à ce jour de lois qui agissent sur l'abus du droit international et qui pourraient statuer sur le comportement du Hamas dans la mise en danger des palestiniens. Le groupe terroriste, en utilisant la population gazaouie comme bouclier humain ainsi que les infrastructures civiles telles que les écoles et les hôpitaux, en est parfaitement conscient et joue sur cette lacune du droit international. A terme, la CPI devra probablement statuer sur ces vides juridiques et sur de nouvelles lois qui agissent sur

l'abus du droit international, si elle veut arbitrer le conflit avec équité. Sinon, elle ne sera pas applicable à la réalité que nous vivons actuellement.

Mais quelles sont les lois aujourd'hui, et Israël est-il en règle avec celles qui existent ?

La réponse de l'avocat est sans équivoque.

Oui !

En droit international, un immeuble dans une zone de conflit est présumé civil, jusqu'à ce qu'on prouve le contraire.

Si une armée décide d'attaquer des cibles situées dans une zone civile, afin de respecter le droit international elle a l'obligation au préalable de prévenir la population civile (ce que nous faisons), de lui laisser le temps de partir de la zone ciblée (ce que nous faisons aussi) et, la présomption sur l'immeuble à priori civil doit être levée - comprendre, il faut que l'armée régulière détienne des preuves que l'immeuble à priori civil abrite une cible militaire avérée (ce qui est le cas). Et s'il n'y a pas d'alternative, l'usage de la force est autorisé.

Ce que peu savent, c'est que Tsahal, comme la majorité des grandes armées conventionnelles, est dotée d'un département d'experts juridiques en lois internationales, et que chacune des opérations militaires menées sur le terrain, doivent en amont obtenir l'aval de cette équipe afin de se conformer parfaitement au droit international.

Le droit n'encourage pas la guerre, mais il reconnaît l'état de guerre. L'armée israélienne mène son combat dans le respect des lois locales et internationales, dans un conflit que le pays n'a ni souhaité, ni engagé. Mais en tant qu'Etat souverain, Israël a non seulement le droit, mais a aussi l'obligation de protéger sa population et de la maintenir à l'abri quoi qu'il en coûte.

Il est difficile de prendre le relais après les dernières paroles de Maître Garson. Ses explications sont d'une netteté exemplaire et nous avons tous les trois le sentiment de sortir de cette discussion avec une clarté d'esprit que nous n'avions pas en entrant.

Après les formules d'usage, nous nous dirigeons vers la sortie, presque sans un mot. Nous nous retournons juste pour le remercier et le saluer sur le pas de la porte.

Mais au fond de moi je sais que ses paroles vont m'accompagner longtemps, et qu'il me faut absolument trouver le moyen de les communiquer au plus grand nombre.

Israël est signataire de la convention de Rome, mais avait émis des réserves, craignant une utilisation politique du droit international.

La Palestine quant à elle, a été reconnue par la CPI en 2015 comme état pouvant agir auprès de la cour internationale de justice. **

Ceux qui peuvent se trouver sous le coup d'une inculpation sont soit des états, soit des individus.

Fin février 2024, de nombreuses rédactions dans le monde reprendront les chiffres du Hamas qui affichent 30 000 victimes dont, selon eux, une majorité de femmes et d'enfants. Des experts dans le monde affirment que ces chiffres sont farfelus, arguant qu'aucun conflit ne présente une augmentation constante, permanente et régulière du nombre de victimes, d'autant plus par catégories de population - laissant penser que ceux communiqués par le Hamas sont clairement falsifiés.

Néanmoins, ça commence à devenir très intéressant quand on se penche sur le ratio victimes civiles communément accepté par l'ONU et l'Europe, qui est de 80 - 90%, c'est à dire de 1:8 - 1:9. C'est terrible, mais c'est ainsi. Et les états en conflit ne sont que très rarement accusés de génocide ou de crime contre l'humanité. Ils sont en guerre. Point !

Hors, dans le cas du conflit avec le Hamas, Tsahal affirme avoir éliminé 13 000 membres du Hamas. Ce qui nous amène à un ratio de 1:1,3 ! Du jamais vu dans une guerre urbaine.

*Selon John Spencer***, président des études sur la guerre urbaine au Modern War Institute, ayant*

servi 25 ans comme soldat dans l'armée américaine, Israël vient de créer un nouveau standard dans la guerre urbaine. Depuis des mois, Tsahal déploie des efforts qu'aucune armée au monde n'a jamais mis en place afin de protéger les civiles gazaouis. Ces efforts mettent non seulement les militaires israéliens en danger, mais expliquent aussi pourquoi les otages n'ont toujours pas été retrouvés, puisque le Hamas, alerté au même titre que le reste des civiles gazaouis, peut non seulement rétablir ses positions, mais sait aussi où frapper puisque les alertes sont communiquées à l'avance.

Si l'on recoupe l'analyse et le témoignage de différents spécialistes à travers le monde, la conclusion est sans équivoque. Israël ne commet pas de génocide à Gaza, ayant baissé de 6 à 7 le ratio des victimes civiles communément admis par les plus grandes instances internationales.

Par contre, la question qu'on est en droit de se poser est : comment se fait-il que ces instances internationales, ainsi que les principaux pays dirigeants dans le monde continuent de condamner Israël, alors qu'ils sont parfaitement au fait de ces données militaires et qu'ils ont tous

les analystes nécessaires pour leur en expliquer la portée ?

Seconde question que nous sommes en droit de nous poser : est-ce que les journalistes et les personnages d'influence qui rapportent ces soit-disants actes génocidaires sont les mêmes que ceux qui sont incapables de positionner Israël, Gaza, un certain fleuve et une autre mer sur la carte du monde ?

*Dans le cadre des définitions de crime contre l'humanité et crime de guerre, je reprendrai les termes exacts de Yaacov Garson, parfois mot pour mot, pour ne pas déformer le propos, conserver toute l'exactitude de la parole juridique, et éviter de m'attribuer une pensée qui pourrait devenir approximative.

**En Janvier 2024, on pourrait s'étonner que ce soit l'Afrique du Sud, et non pas l'Autorité palestinienne qui dépose une plainte à la CIJ à l'encontre d'Israël pour crime de guerre, exigeant un cessez-le-feu immédiat et humanitaire dans la bande de Gaza. Pourrait-on y voir une hypocrisie supplémentaire de l'Autorité palestinienne, un antisémitisme affiché de l'Etat africain, ou une action commanditée par le Hamas qui tente tous les moyens de mettre fin à un conflit qu'il a engagé mais dans lequel il perd pied (ce qui, de fait, serait une complicité implicite et un soutien de l'Afrique du Sud à un mouvement terroriste et reconnu comme tel par les principales démocraties internationales) ? Peut-être est-ce tout cela à la fois...

***<https://www.newsweek.com/israel-has-created-new-standard-urban-warfare-why-will-no-one-admit-it-opinion-1883286>

Lundi 23 octobre 2023
LES ENQUÊTEURS

Le 12 octobre 2023, Maître Nathanaël Majster annonce à France Info qu'une plainte pour 'Crimes contre l'humanité' a été déposée au parquet national anti-terroriste de Paris. Cette plainte est déposée contre le Hamas, mais affirme aussi l'objectif de s'étendre à toutes les instances complices qui ont soutenu le groupe terroriste, l'Iran bien sûr est montré du doigt en premier chef. La plainte a été déposée au nom de Marc Perez, franco-israélien porté disparu le 7 octobre 2023. Il s'était rendu sur le site de Nova pour aller secourir sa fille, il a finalement été déclaré mort quelques jours plus tard.

Comme Yaacov Garson nous l'expliquait la veille, il n'est pas rare que des particuliers, et très souvent des binationaux, lancent ce genre d'action à titre privé. De manière individuelle, ou

en groupe, ils ont cette faculté de pouvoir saisir des institutions étrangères qui sont parfois inaccessibles à l'Etat d'Israël, mais qui ont une valeur juridique internationale et reconnue. C'est aussi un moyen pour les familles en quête d'informations de faire bouger les lignes plus rapidement et de faire intervenir des forces extérieures afin de retrouver leurs proches.

Dans cette optique de soutenir les différentes plaintes qui seront déposées dans le monde entier, de nombreux groupes se sont donné pour mission de récolter sur place le maximum d'informations. Ils vont sur le terrain prendre des photos ou des vidéos, centralisent celles déjà existantes, contactent les familles, recueillent des témoignages. Tous ensemble ils constituent une bibliothèque des faits absolument remarquable, dont une partie circule déjà sur Telegram. Les images d'horreur s'accumulent au fil des jours, sans fin, rivalisant d'ignominie. A force, nous sommes tous amenés à regarder ces vidéos, que je me refusais à visionner les premiers jours, et dont je m'abreuve dorénavant tous les jours pour alimenter nos sujets et ma compréhension de ce que traverse mon pays et les miens.

Mais l'effort ne s'arrête pas là. Ces éléments commencent rapidement à être analysés et permettent de remonter les sources des financements et de définir une cartographie des implications du massacre perpétré par le Hamas. De la même manière, Maître Majster travaille avec sa propre équipe qui depuis Israël remue ciel et terre pour récolter le maximum d'éléments, avant que ceux-ci ne disparaissent, mais aussi parce que le temps presse. La tâche est immense. La veille, nous avons rencontré Dan. Jeune photographe, il fait partie de cette petite équipe qui travaille non-stop depuis deux semaines. Je suis touchée par sa jeunesse et sa détermination. C'est quand même drôlement jeune pour découvrir jour après jour ce que l'humanité a de plus cruel. Mais il semble convaincu de l'importance de sa mission, et de la chance qu'il a de pouvoir faire pencher la balance du bon côté. Malgré son emploi du temps bien rempli, il avait accepté de nous rencontrer afin de planifier une visite avec nous pour ce lundi, à Shura.

Shura est la base militaire située à Ramla, à quelques kilomètres de Tel Aviv. C'est là que sont entreposés les corps en attente d'identification. Il y a quelques jours, on avait découvert son existence sur nos écrans télé, alors qu'on assistait à la ronde incessante des parents qui venaient identifier et récupérer le corps de leurs enfants... enfin, pour ceux qui étaient identifiables.

En arrivant devant la base, je suis saisie par l'immensité du lieu. Les militaires qui gardent les différentes entrées semblent habitués au bal des journalistes et des officiels qui depuis quelques jours ne cessent de se rendre sur le lieu pour une raison ou pour une autre. Pour autant, nous ne passerons pas la porte principale. Nous avons raté la délégation à laquelle nous devons nous joindre, des officiels français venus voir de leurs yeux l'abomination, et qui seront ensuite hués et parfois insultés à leur retour en France lorsqu'ils voudront raconter.

Littéralement entre deux sas de sécurité, Dan nous présente la Docteur Sarah Fainberg. Elle est *Chercheuse principale et responsable du programme de recherche sur les grandes puissances* auprès de l'Université de Tel Aviv. Elle parcourt le monde, et plus précisément les zones de guerre afin de dresser les lignes principales des grands conflits globaux. En gros, elle sait de quoi elle parle quand il s'agit de décrire des affrontements armés, quels qu'ils soient, et leurs conséquences. Elle ne perd pas de temps, elle rentre directement dans le vif du sujet. A nous de prendre le train en marche si nous en sommes capables.

A l'instar de Maître Garson la veille, elle parle directement de Crime contre l'humanité. On la sent en toute possession de ses moyens, néanmoins, on ressent une vague dans sa voix qui témoigne d'une colère profonde et marquée. En quelques mots très précis qui ne tolèrent aucune contradiction elle nous explique la particularité du massacre du 7 octobre 2023. Elle revient en effet d'Ukraine où, ce n'est un secret pour personne, Wagner a laissé une marque profonde de ses exactions contre la population ukrainienne.

Entre autres violences extrêmes, ils ont irigé le viol comme méthode de guérilla et ont des guides très précis sur son utilisation et son impact sur les populations. Qui ont d'ailleurs très probablement servi d'exemples au Hamas. Toutefois, les atrocités supplémentaires infligées aux femmes israéliennes (et aux hommes) ont dépassé en horreur et en sadisme tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on connaît des affrontements internationaux. Aujourd'hui il est important de documenter l'ensemble de ces éléments afin de traîner les responsables devant les plus hautes instances de justice, impliquant, mais pas seulement, la CPI. Sans grande surprise, elle pointe du doigt l'Iran, la Russie par laquelle auraient transité les mouvements financiers ayant permis d'alimenter le Hamas, ainsi que les réseaux de cryptomonnaie*, qui de par leur nature restent extrêmement compliqués à traquer... mais pas totalement impossible.

Dans cette optique, le groupe ELNET (European Leadership Network), dont Sarah Fainberg est l'un des membres exécutifs, a diffusé un communiqué de presse dans les tribunes du Monde le 17 octobre 2023, incluant 47 signataires

dont Alain Finkielkraut, Manuel Valls, Haïm Korsia - grand rabbin de France - et Mario Stasi - président de la Licra. Leur intention : rallier des compétences à travers le monde et concilier toutes les ressources disponibles afin de traquer les responsables, quels qu'ils soient, et les traîner devant la justice.

En quelques minutes à peine, elle réussit à nous dresser les lignes principales de leurs recherches et de leur travail, qui devraient les occuper pour les prochains mois, si ce n'est les prochaines années.

J'avoue que je suis en admiration devant cette femme. Elle diffuse une force et une volonté que j'ai rarement rencontrées. Mais surtout elle est brillante. Et déterminée. Le jour précédent, Dan nous la décrivait comme son mentor et son exemple, et on sentait qu'il pourrait la suivre n'importe où. Ce que je comprends d'autant mieux maintenant que je suis en face d'elle et que je l'écoute. Elle représente ce que j'aspire être en tant que femme, et elle me donne la force

d'avancer dans ce qui dorénavant est notre combat à tous en Israël, faire savoir au monde entier ce qu'il s'est passé sur notre terre, obtenir justice et la reconnaissance du statut de nos victimes, quoi qu'il en coûte.

**Quelques jours plus tard, alors que je tenterai de mettre Dan en contact avec une experte en cryptomonnaie, j'apprendrai qu'ils sont déjà en relation avec elle, afin de remonter les pistes incriminantes. Ce qui, quelques jours à peine après notre entretien, confirme les suppositions de Sarah Fainberg.*

Mardi 24 octobre 2023

B'TSELEM

Nadia repart en France aujourd'hui, et en a profité pour refileur mon contact à une autre équipe arrivée la veille. J'enchaîne les journées les unes après les autres, sans pause. J'ai totalement perdu le sens de la semaine. Je me lève le matin avec des tâches précises en tête, mais je n'arrive plus à percevoir quel jour de la semaine nous sommes. J'ai perdu tous mes repères. J'ai comme l'impression que ma vie ne m'appartient plus et qu'il faut juste que j'avance et que j'en vois le plus possible. Que j'emmagasine le maximum pour pouvoir témoigner, pour pouvoir dire. Pour savoir et permettre à d'autres de savoir aussi. Ma vision est à court terme... la fin de la journée c'est déjà pas mal. Pour le reste, je n'en ai vraiment aucune idée. Mon boulot s'est arrêté le 7 octobre 2023, mes projets sont annulés. Et pour la

première fois de ma vie, cela n'a aucune importance. En dehors de la situation que nous traversons depuis le shabbat noir, plus rien n'a d'importance. Si ce n'est ma famille et ma quête d'informations.

Dominique m'a donné rendez-vous à Ashdod à 8h00 du matin. Ça pique un peu les yeux vu que ça me fait décoller de chez moi à 7h00... mais il vient d'arriver, alors je mets les formes. Je me permets quand même de lui préciser en arrivant, que si nous partons direct sur Jérusalem, comme il en a l'intention, on repasse à 5 minutes de chez moi. Il ne semble pas apprécier mon humour, et nous passons directement au programme du reste de la journée... Je sens que l'ambiance va être différente de celle que j'ai connue avec les précédents journalistes que j'ai accompagnés, mais je m'adapte. Et je souris.

Sur le parking, je fais la connaissance de Jordan, lui aussi envoyé spécial, et qui fait équipe avec Dominique. Il est jovial et de bonne humeur. Ça devrait aider à détendre l'atmosphère.

Nous sommes donc en route vers Jérusalem pour qu'ils puissent récupérer leurs cartes de presse. Je

leur suggère une route qui nous évitera des checkpoints et qui à mon sens est mieux sécurisée, d'autant qu'on s'éloigne de la zone de conflit et que cette région ne semble pas être leur priorité. A posteriori, je pense que cette idée aura été ma première erreur de jugement. Mais je suis loin de me douter de la portée de ma suggestion et de l'impact que cela aura sur notre équipe.

Dans la voiture, je me rends vite compte que Dominique compte peu de contacts dans le pays et s'attend à ce que je lui débloque toutes les portes du pays. OK... je veux bien. C'est juste que j'aime bien qu'on me le demande gentiment.

Pendant que Jordan nous conduit à destination, Dominique et moi passons le trajet à contacter des gens, à envisager des sujets ou des pistes qui pourraient nous mener à une information intéressante. Je comprends qu'il vient d'arriver, mais je me souviens qu'avec Nadia, tout cela était déjà bouclé avant que je ne débarque à son hôtel, et nous avions à chaque fois une idée bien précise du déroulé de notre journée avant que celle-ci ne démarre.

- J'aimerais interroger des palestiniens de Gaza

Je lève la tête de mon téléphone

- Pardon ?!
- Je voudrais interroger des habitants de Gaza pour récolter leur témoignage.
- Ah... (pause - et volonté de mettre les formes, même si ce n'est pas du tout dans mes habitudes).
- Tu sais Dominique, depuis le 7 octobre 2023, il n'y a plus de gazaouis sur le territoire israélien. A part les terroristes capturés par l'armée...
- J'aimerais que tu cherches
- Désolée, mais je n'ai pas ces contacts.

Était-ce un test ? Est-ce que le fait que je sois directement impliquée et qu'il ne l'est pas nous oppose tellement ? Comment est-ce que nos perceptions peuvent à ce point diverger ? J'avoue

que je me suis posé toutes ces questions et bien d'autres encore, tellement sa demande me semble incongrue et totalement déconnectée de notre réalité.

Après ces premières semaines, j'ai bien compris que les journalistes venus en Israël recherchent le scoop, mais celui-ci me semble inapproprié et entame cruellement ma disponibilité intellectuelle. Malgré toute la bonne volonté que je voudrais (ou pas) y mettre.

Je le vois continuer ses recherches sur son portable. Soudain, il m'annonce enthousiaste une piste "intéressante".

- On vient de m'indiquer cette ONG. Tu connais ? On devrait les interroger, il paraît qu'ils sont très bien.

Il me montre son écran, et je découvre la page de... B'tselem

B'tselem est une ONG israélienne localisée à Jérusalem.

Depuis sa création, cette organisation a d'abord tenté de mettre à mal l'armée israélienne et son principe d'action, via des prises de parole auprès de la Knesset et en se faisant le relais des plaintes que les palestiniens de Gaza émettent à l'encontre de Tsahal. Ils martèlent sans cesse, à qui veut l'entendre, le nombre de morts palestiniens dès qu'il y en a. Toutefois, ce décompte est toujours unilatéral et ne prend jamais en compte les victimes israéliennes, ni le contexte dans lequel le conflit dénoncé a pris racine. Hagai El-Ad, son dirigeant jusqu'à l'été 2023, n'a eu de cesse de dénier à Tsahal toute éthique et tout droit à défendre le pays. Puis en 2016 comme il estimait qu'en interne cela ne faisait pas assez de bruit, il a décidé de déposer une demande de condamnation d'Israël auprès de l'ONU, contre les implantations. Et pour ôter tout doute sur ses opinions et son agenda politiques, sur les photos de sa présence aux Nations Unis lors des réunions du Conseil de sécurité sur la situation au Moyen-

Orient, on le voit siéger entre le représentant du Koweït et celui de l'Etat de Palestine.

Danny Danon, alors ambassadeur d'Israël auprès des Nations Unies, n'avait d'ailleurs pas pris de gants en dénonçant son attitude et en le traitant de traître et de collabo, sentiment qui illustre ce que pensait une grande partie des israéliens

B'tselem remet ça en 2021 et se positionne une nouvelle fois contre son pays en nommant Israël régime d'apartheid et en soutenant le rapport de la Commission économique et sociale de l'ONU qui venait de condamner l'Etat juif comme régime d'apartheid. Rapport infondé qui avait fait un mal immense au pays, tant d'un point de vue politique que d'un point de vue émotionnel. L'ONG en avait rajouté une couche en déclarant qu'Israël selon lui n'était plus une démocratie.

En parallèle de ces actions politiques, B'tselem participe régulièrement aux rallyes pro-palestiniens et ouvertement anti-israéliens, durant lesquels on chante et on martèle "from the river so the sea" (de la rivière à la mer) et où on prône une solution à UN État, celui-ci n'étant bien entendu pas celui de l'État d'Israël.

Je rends son téléphone à Dominique. J'avoue que j'ai d'abord pensé l'envoyer valdinguer par la fenêtre.

Si je reste polie, je viens néanmoins de tracer mentalement une ligne rouge. Et je sais que je refuserai de travailler sur ce dossier s'il persiste dans cette direction.

- C'est une organisation très très à gauche. Ils sont pas mal décriés en Israël...

Jordan nous annonce que nous arrivons près des bureaux du GPO. Sans le savoir, et sans le vouloir, il vient de mettre un terme à une conversation qui s'annonçait tendue. Du moins de mon point de vue. Dominique n'ayant quant à lui aucune idée de ce qu'il vient de soulever.

La matinée se poursuit sur le même mode. J'épluche mon carnet de contacts et propose des sujets que mon journaliste refuse les uns après les autres. Il n'est pas convaincu et je le soupçonne de penser que je souhaite l'orienter. Ce en quoi il n'a peut-être pas totalement tort...

Finalement, après la confirmation de sa rédaction qu'il ne trouvera pas mieux, il accepte ma recommandation d'interviewer Yaëlle Ifrah sur la question économique qui préoccupe le pays et ses habitants.

En effet, Yaëlle a été de longues années attachée à la Knesset et en connaît un bout sur les enjeux financiers auxquels Israël doit faire face dans le contexte de cette nouvelle guerre. Nous prenons rendez-vous avec elle dans un café de Baka. C'est un des quartiers de Jérusalem que j'affectionne tout particulièrement et qui offre le double avantage de rester près du centre-ville tout en permettant de voyager dans le temps, avec ses rues étroites et ses fonds de cours abrités sous les arbres.

Je suis heureuse de revoir Yaëlle. C'est la première fois que nous nous croisons depuis le début du conflit, et ça fait du bien. Ces dernières semaines, toute trace d'amitié remplit le cœur, et je reçois celle-ci comme une offrande, d'autant plus dans le contexte de cette nouvelle journée qui fait ressortir tout le stress que j'avais soigneusement pris soin d'enfouir ces 2 dernières semaines.

Pendant que Dominique interviewe Yaëlle, je cogite dans mon coin et je commence à peser le pour et le contre de continuer cette mission avec un journaliste pour lequel, je me rends compte, j'éprouve peu de sympathie.

Je réussis finalement à me raisonner, en me rappelant l'importance de ce travail et de la hasbara. Demain sera une nouvelle journée...

Sur le chemin du retour...

Dominique : "Y'a beaucoup de drapeaux quand même..."

Oui, demain sera une nouvelle journée.

Mercredi 25 octobre 2023

BE'ERI

Nadia avait tenté de m'épargner la case 'kibboutz et autres lieux de massacres'. Mais arrive le moment où je ne peux plus y échapper.

Le WhatsApp du GPO proposant à nouveau aux journalistes qui le désirent de se rendre au Kibboutz Be'eri, nous nous inscrivons tous les trois pour une visite prévue dans l'après-midi.

La veille au soir, les systèmes d'alerte ont signifié des incursions terroristes par la mer au niveau de Zikim, petite ville du littoral et située à la frontière nord de la bande de Gaza. Avant de nous rendre au kibboutz, nous prévoyons d'y faire un

tour et de rencontrer les habitants qui sont régulièrement confrontés à ce type de danger.

En arrivant dans cette localité du sud d'Israël, nous nous mettons en quête de gens à qui parler, mais la tâche s'avère difficile. Nous sommes à peine à 2 - 3 kilomètres de la frontière et les habitants ont encore pour consigne de rester chez eux, à l'abri. Nous cherchons alors les points de rassemblement et les magasins d'alimentation, où nous arrivons à croiser quelques personnes venues s'approvisionner. Je m'approche d'eux pour les interroger, en tentant d'être la plus délicate possible ; je sais ce que ces gens endurent depuis des années, et plus particulièrement depuis ces dernières semaines. Mais je sens mon journaliste s'impatienter dans mon dos. Soit qu'il ne comprend pas ce que ces gens et moi nous racontons, malgré mes efforts pour lui traduire le maximum de nos échanges, soit que leurs réponses ne le satisfont pas.

Je crois qu'il s'attendait à trouver une population terrorisée. Il semble déçu de croiser des gens finalement très simples et qui, malgré les nouvelles, font preuve d'un courage et d'une

résilience inouïs. Bien sûr qu'ils sont au courant de l'incursion d'hier soir, bien sûr qu'ils ont peur et que la situation est difficile. Mais ils n'en sont pas à leur première attaque et ils ont des tas d'histoires à lui raconter s'il désire les entendre. Malgré leur gentillesse et leur bonne volonté, ces gens ne semblent pas l'intéresser et nous reprenons rapidement la voiture pour aller ailleurs.

Nous la tentons un peu plus au nord, vers Ashkelon...

Nous traversons le quartier sud du bord de mer, et arrivons près d'un club nautique. Comme dans chacune des villes que j'explore depuis deux semaines, les rues sont parfaitement désertes.

Nous rencontrons toutefois une famille attablée. Ce sont les propriétaires du café où nous venons de les accoster, ainsi que de la supérette accolée. Ils nous confirment qu'il s'agit habituellement d'un quartier très animé mais que les gens, par peur ou par consigne, sont terrés chez eux depuis le 7 octobre 2023.

Comme tous les habitants de Tel Aviv, j'ai un à priori (parfaitement ridicule) sur les gens qui

n'habitent pas le centre du pays. Je continue de les interroger sur la situation, mais je crains de recevoir des réponses superficielles et politiquement extrêmes.

Je ne sais plus pourquoi nous nous sommes d'abord adressés au plus jeune frère. Peut-être parce que c'est lui qui, le premier, a accepté de nous parler. Peut-être aussi parce qu'en plaisantant, les autres nous avaient prévenus qu'avec le plus âgé, ce serait une autre paire de manches. Pourtant, au fil de la discussion, Elie, qui de prime abord semble dur et fermé, se joint à nos échanges. Très rapidement je me rends compte qu'il a des choses à dire, et que ça m'intéresse.

Comme nous parlons essentiellement en hébreu et que de fait, mes compagnons sont incapables d'intervenir, les échanges s'accélèrent et se transforment en dialogue. J'essaie de traduire rapidement, mais tout va trop vite. J'ai bien conscience que ce n'est pas exactement ce que l'on attend de moi, mais je me laisse quand même embarquer dans ma conversation avec cet homme.

Outre l'impact de la guerre et des attaques constantes, il a une grande conscience des enjeux politiques dont lui et les habitants du sud sont victimes. Il n'est pas dupe. Alors que j'avais toujours entendu que le sud était un soutien inconditionnel de Netanyahu et de son gouvernement, j'entends ici qu'il n'en est rien.

Bien au contraire, ces gens se sentent victimes du gouvernement en place, qui leur promet de les protéger devant un risque avéré, qui dans ce cas précis a clairement été sous-estimé. Selon lui, c'est la conséquence d'une politique de long terme. D'ailleurs, si le premier ministre et d'autres comme Ben Gvir ne viennent pas rencontrer les familles endeuillées et cloîtrées dans leurs demeures, comme ils le feraient habituellement quand il y a des victimes, c'est qu'ils savent très bien que ce serait une erreur qui laisserait des traces douloureuses sur leur carrière politique. Cette fois-ci, la population du sud n'est pas prête à leur pardonner. Mais ces gens sont patients, et savent que ce n'est définitivement pas le moment de régler leurs comptes, alors que le pays tout entier est embarqué dans une guerre de survie.

J'aimerais continuer cette conversation, mais ce n'est pas le but de notre visite, et nous sommes pris par le temps.

Je remercie chaleureusement cette famille de leur accueil et de leur confiance. Et pendant que nous nous installons à l'écart afin que Dominique puisse commencer à monter et organiser ses sujets, je reste accrochée à Elie que je suis du regard.

A nouveau, je prends conscience de ma chance de rencontrer et de pouvoir échanger avec tous ces gens à travers le pays, de pouvoir entendre leur témoignage et percevoir leur vision. J'ai un sentiment qui m'emplit d'une immense fierté de faire (enfin) pleinement partie de ce pays et de cette nation. Je ne suis plus la simple ola hadacha - la nouvelle immigrante - débarquée il y a bientôt 15 ans. Mon travail et l'expérience que je partage depuis ces dernières semaines m'enracinent définitivement dans cette terre. Et cette rencontre restera marquée dans ma mémoire.

Pendant que nous buvons notre café, je sens que Jordan a envie de discuter. C'est un compagnon de route plutôt agréable, et malgré ma position habituelle de rester à l'écart pendant que les journalistes montent leurs sujets et de ne pas mêler ma vision personnelle à mon travail, je réponds à ses questions.

Alors que je baisse la garde, il me présente son point de vue sur le conflit qui nous occupe. Contrairement aux précédents chroniqueurs avec lesquels j'ai travaillé et qui ont parfaitement compris le caractère unique du massacre du 7 octobre 2023, qui ont intégré le fait qu'il n'y ait ni contextualisation, ni compréhension, ni rapport avec quoi que ce soit d'autre, Jordan tente de m'expliquer, comme d'autres l'ont fait à l'ONU, que ce massacre ne vient pas de nulle part et qu'il répond directement à la politique israélienne de ces dernières années.

Lorsque l'on sait que la charte du Hamas stipule clairement qu'ils refusent catégoriquement l'existence d'Israël, il est attendu que je ne partage pas sa vision des choses. Toutefois, j'aurais pu

être moins condescendante dans mes réponses, si j'avais ressenti plus d'empathie dans ses propos. Et de poursuivre...

- C'est vraiment de la provocation, pourquoi vous voulez aller sur l'esplanade du Temple. Ce qui est saint chez les juifs c'est le bout de mur... là-haut c'est rien pour vous.

J'en reste sans voix. Cet homme n'a jamais entendu parler du Temple de Salomon (et je ne parle même pas de celui d'Hérode). Ou il a oublié. En revanche, il a bien suivi la résolution de l'UNESCO de 2016 qui dénie le lien entre les juifs et la ville de Jérusalem. Ce qui à l'époque avait fait hurler les historiens sérieux à travers la planète.

- Et puis vous aussi vous avez commis des massacres. Ce mec là, qui est entré dans

une mosquée et qui a tué plus de 250 personnes...

Bam. Prends ça ma chérie.

Je saisis immédiatement l'événement auquel il fait référence.

Toutefois, un homme unique qui entre dans un lieu de prière et qui tue à lui seul 250 personnes... même dans un film des Avengers je ne suis pas certaine qu'ils auraient osé.

Je me remets alors dans le contexte...

Alors oui, nous avons nos fanatiques. Mais ils sont jugés, condamnés et emprisonnés, comme l'aurait été Baruch Goldstein qui a commis cet attentat en 1994 (!!!), mais qui a été tué sur place. Les mouvements dont ils sont issus sont déclarés mouvements terroristes et demeurent interdits en Israël, ce qui a été le cas du mouvement Kahana ici mis en cause, et la société israélienne, politiques y compris, condamne clairement ce genre d'actes.

Quant au nombre avancé de 250 tués, ça relève clairement du fantasme.

Une heure plus tard, Jordan revient vers moi pour me confirmer qu'il avait vérifié, et qu'en effet, il y avait eu 29 morts. Je lui réponds que c'est 29 de trop, et je passe mon chemin. Le sujet est clos. Je lui reconnais l'honnêteté intellectuelle d'avoir vérifié et d'être revenu vers moi avec une information avérée. Pourtant, si je suis satisfaite d'avoir trouvé les arguments nécessaires dans notre discussion, j'en reste néanmoins troublée.

Les envoyés spéciaux déployés dans les conflits à travers le monde arrivent avec un point de vue et leur sens politique. L'objectivité, que dans mon immense naïveté j'aimerais leur voir, n'existe pas. Ce que moi j'attribue à de la désinformation, eux l'associent à la prise en compte de tous les points de vue. Ce qui pour moi semble intraitable, s'avère pour eux une information intéressante, un angle à exploiter. Ce qui me semble être un savoir basique et caractéristique de personnes dites éclairées, leur apparaît souvent comme un "détail" anodin.

J'avoue que les heures passent, et que je doute de plus en plus de l'utilité de ma mission. Il ne s'agit plus seulement d'accompagner et de guider des

journalistes à travers le pays, il faut aussi réussir à jongler avec les écueils de leurs croyances. Bien sûr que dans ces conditions on ne peut pas avoir la même perception de ce qu'il s'est passé. Nos postulats suivent des lignes parallèles, qui par définition purement mathématique ne pourront jamais se croiser. Pourtant je continue d'espérer. Je continue d'espérer que je suis sur la bonne voie, celle qui pourra éclairer le maximum de gens sur ce qu'il s'est passé ici le 7 octobre 2023.

Le temps presse. Nous n'avions pas prévu de rester si longtemps à Ashkelon, et nous devons nous rendre à Be'eri. Nous avons juste le temps. Dans la voiture, j'évite de trop me projeter sur ce que je vais découvrir, mais je suis tendue. Nous avons rendez-vous à 15h00 avec toutes les équipes sur le parking de Netivot afin de monter dans le bus blindé de l'armée qui nous emmènera ensuite au kibboutz. Waze indique de prendre la route 34. Seulement, au croisement de Yad Mordehai, nous sommes arrêtés par un check

point. Depuis les incursions terroristes de la veille, cette route est de nouveau zone militaire et il nous est impossible de passer. En un quart de seconde, l'ambiance dans la voiture bascule. Jordan peste en frappant sur son volant et Dominique jette du bout des lèvres un "c'est insupportable". Je les vois s'enflammer sans savoir d'où vient cette colère qui me semble soudaine et totalement disproportionnée. Ils sont persuadés que l'armée leur cache des choses, qu'on les empêche de faire leur travail et que nous sommes confrontés à des méthodes dictatoriales qui bâillonnent la presse.

Ils tentent de forcer les barrages en esquivant à droite ou à gauche... sans grand succès. Je sens l'animosité grandir dans l'habitacle, et je ne comprends pas pourquoi je devrais me sentir responsable.

Résignés, ils se décident pour la déviation indiquée par les soldats nous faisant passer par la 40, ce qui en effet représente un grand détour alors que nous sommes déjà en retard.

Enfin, nous arrivons à temps sur le parking du rendez-vous. Nous enfilons rapidement nos

gilets par balles et nos casques. C'est un peu comme les plastrons aux entraînements, ça pue ! Mais très rapidement, on oublie l'odeur et cette carapace devient une partie de soi-même, une partie à laquelle je me raccroche de toutes mes forces, parce que je me sens de plus en plus vulnérable.

Comme nous faisons partie des derniers à monter dans le bus, nous nous installons où nous pouvons, encombrés que nous sommes de notre équipement.

Je m'assois au fond, près de la fenêtre. Silencieuse.

En scrutant le visage des journalistes qui nous entourent, je ne reconnais aucune des émotions qui pourtant m'envahissent. Les équipes semblent détendues et commencent à discuter entre elles. Il y a ceux qui viennent de Grèce, de Pologne, du Portugal. Je les écoute parler.

- Ouais... j'étais en Ukraine
- Nous aussi, on est rentré y'a pas longtemps

- On est d'accord... les roquettes ici c'est... pfouu, c'est rien du tout par rapport à là-bas
- T'as raison
- Hier soir, j'étais dans mon hôtel... un petit boom. Franchement, ça n'a rien à voir.

...

- Vous connaissez le kibboutz où on va ?
- Ouais, c'est la troisième fois qu'on y va
- Ah ouais ! Et c'est comment ? Y'a quoi à voir ?
- Alors quand tu rentres, tu vas sur la gauche... fais pas le tour avec le GPO, ça vaut rien.
- OK. Et pourquoi vous retournez ?
- Oh comme ça... et puis c'est proche de Gaza

En les écoutant, je commence sérieusement à avoir la nausée. Et je sais que ça ne vient pas du bus.

Je regarde par la fenêtre lorsque nous arrivons à l'entrée de Be'eri. La seule photo que je prendrai sera celle du panneau à l'entrée du kibboutz. Encore en place, encore vaillant. Moi par contre, beaucoup moins.

Nous nous garons un peu plus loin. Les journalistes descendent et les représentants de l'armée et du GPO donnent leurs consignes. Ils demandent de respecter les lieux, mais l'espace est ouvert et les journalistes peuvent circuler.

La première allée dans laquelle nous nous engageons est un champ de désolation. Les trottoirs sont retournés, les premières maisons sont en partie brûlées. Des armatures immenses métalliques jonchent le sol. Je ne comprends pas comment des hommes à moto ont pu faire autant de dégâts en si peu de temps. Un des habitants volontaires du kibboutz est là pour répondre aux questions des journalistes. On sent que son discours est devenu automatique, il semble totalement détaché, dénué d'émotions. Combien

de fois a-t-il dû raconter le déroulé de cette journée infernale ?

Je poursuis dans l'allée. Je remarque des numéros peints sur les maisons. Je comprends que le travail des enquêteurs terminé, les propriétaires de ces maisons ne pourront jamais revenir, mais je n'ai aucune idée de ce que vont devenir ces habitations.

Je décide de bifurquer dans l'une des allées perpendiculaires. Je ne suis pas très à l'aise d'être là. J'aurais l'impression de violer l'intimité des gens si j'entrais dans l'une de leurs maisons. Je reste donc à l'extérieur, et j'avance doucement, pas à pas. Des jouets d'enfants détruits jonchent le sol. Les jardins sont sans dessus dessous, mais on devine la vie qui devait être, avant le 7 octobre 2023. On devine la tranquillité de ces lieux, la douceur de vivre. Je les imagine ce matin là. Peut-être assis dans leur jardin, un café à la main, en écoutant les oiseaux qui emplissent l'air de leurs chants à cette heure de la journée. D'ailleurs, je tends l'oreille... mais rien ! Pas un bruit. Juste un espace vide. Je me souviens du silence qui m'avait marquée lorsque je m'étais rendue à Auschwitz. Ici c'est le même. Pas un criquet. Pas

un oiseau. Pas un animal qui ferait bruisser les feuilles. Rien ! Je continue d'avancer.

Depuis 18 jours qu'à eu lieu le massacre, il n'y a plus de corps. Et l'odeur si caractéristique que j'avais perçue au centre médico-légal a aussi disparu. Ne reste plus que la désolation des lieux. Et les images des vidéos que nous avons vues et qui sont inscrites au fer rouge dans nos esprits. Si je ferme les yeux, je pourrais peut-être entendre le bruit de cette bêche qui tente de séparer la tête du corps d'un homme au sol... celui avec le t-shirt jaune. Alors je prends garde de conserver les yeux bien ouverts. J'avance encore.

Je retrouve Dominique, qui prend des notes. On croise des hommes avec des chiens. On leur pose la question de leur présence, mais ils n'ont pas l'autorisation de nous dire pourquoi ils sont là, ni ce qu'ils font. Plus loin, nous distinguons un groupe plus dense. Nous nous approchons, les militaires nous autorisent à passer les bandes de sécurité. Le mur latéral du bâtiment a totalement été détruit par le feu, nous offrant une vue directe et désolée sur l'intérieur de la maison.

Dominique m'appelle. Il souhaite que je fasse l'interprète avec un homme qui a accepté de

répondre à ses questions. Il s'appelle Yariv. A travers un filet de voix, il nous apprend que nous sommes dans le jardin de la maison de ses parents.

Je suis pétrifiée.

D'un signe de tête à gauche, il nous dit que là c'était le salon... où on a retrouvé son père. Et puis là, à droite, c'était la cuisine. Il sait !... il sait que sa mère était là. Comprendre... on n'a pas retrouvé son corps, mais je sais qu'elle est encore là.

Je manque d'air.

Dominique continue de poser des questions. Après ce qu'on vient d'entendre, continuer de tourmenter ce pauvre homme me semble au-dessus de mes forces. Je lui lance, plus méchamment que je ne l'aurais voulu...

- Tu veux vraiment lui poser cette question ?!
- Oui.

Finalement, l'agitation au fond du jardin nous empêche de poursuivre notre entretien. On demande à Yariv de venir rapidement. Mais, les journalistes doivent quitter les lieux.

Quelques jours plus tard, on apprendra que les équipes d'Abou Kabir restant incapables d'identifier certains corps ont fait appel à des archéologues pour les aider dans leur tâche.

C'est seulement à ce moment-là que je comprends la scène à laquelle nous avons assisté au kibboutz Be'eri. Les équipes que nous avons rencontrées étaient là pour continuer leurs recherches des corps de personnes toujours portées disparues. D'où les chiens, et ces gens que nous avons croisés dans le jardin et qui passaient des bandes de terre au tamis... Ils cherchaient des traces de la mère de Yariv, l'homme avec qui nous avons parlé. Et je crois bien que lorsqu'ils nous ont interrompus, c'est parce qu'ils venaient enfin de retrouver les traces de cette femme.

Après notre rencontre avec Yariv, je m'éloigne des maisons, et me retrouve à longer la clôture du kibboutz. La grille a été remise en état, mais le sol est toujours marqué des immenses traces de tracteurs, de ceux probablement qui sont entrés depuis Gaza et qui ont enfoncé les grillages. En parcourant ces marques au sol, les images du 7 octobre 2023 me reviennent en tête. Le déroulé du cauchemar. L'entrée des terroristes du Hamas sur le territoire israélien. Les motos. Les pickups. Les coups de feu. Les intrusions dans les maisons. La peur. Les cris. L'incompréhension et l'effroi. Les viols répétés. Les mutilations. Les décapitations. Les incendies des maisons. Les prises d'otage. La désolation !

Ces traces au sol m'obligent à me mordre les lèvres pour ne pas m'effondrer. Pourtant, autour de moi, je ne croise que de l'indifférence. Dès leur arrivée, de nombreux journalistes n'ont affiché aucun intérêt pour l'horreur. Non. Ils étaient bien plus intéressés par le fait que Be'eri se trouvant à moins de 5 kilomètres de la bande de Gaza est probablement le point le plus proche qui leur sera

donné pour s'approcher du conflit qui se joue dorénavant de l'autre côté de la frontière. C'est la raison pour laquelle ils viennent et reviennent dans ces lieux. Certains se prennent en selfie vidéo, écran braqué vers l'ouest, pour commenter les bombardements de l'armée israélienne que l'on entend au loin. Mais pas un mot sur les massacres. Pas un mot sur le lieu d'où ils filment. Pas un mot... et pas la moindre émotion. Détachement et désintérêt pour les victimes israéliennes, quelles qu'aient été les conditions de leurs exécutions. Je me sens impuissante et inutile. Et très probablement que je le suis à cet instant.

En traînant des pieds et la tête basse, je retourne vers le bus en espérant qu'il nous emmène vite loin de ce lieu et de ces gens.

Une heure plus tard, lorsque l'armée nous ramène à nos voitures, il m'est facile de faire la distinction entre les israéliens et les journalistes internationaux. Les israéliens ont de l'horreur

dans les yeux. Les autres ont le pas léger, et ne pensent qu'à retrouver leurs véhicules et retourner à leur routine.

Je ne m'attendais pas tant à ce que le monde entier prenne la douleur des israéliens à bras le corps. J'avais juste espéré que des êtres humains, témoins historiques du lieu d'un massacre arrivé il y a moins de 3 semaines, prendraient la mesure de la douleur ressentie et comprendraient la portée de ce à quoi ils venaient d'assister. Mais à priori, c'était trop demandé. Et ça, j'avoue que je ne m'y attendais pas du tout.

L'antisémitisme, je connaissais. Le négationnisme, je connaissais. Le terrorisme, je connaissais. L'indifférence de l'être humain face au massacre des israéliens... je ne connaissais pas. Et c'est très perturbant. D'autant que contre celle-ci, je n'ai ni les armes, ni les réponses.

Il commence à faire nuit lorsque nous sortons du parking de Netivot. Je n'ai pas ouvert la bouche.

Je me suis installée à l'arrière du véhicule, et j'ai laissé Dominique et Jordan échanger tranquillement à l'avant.

Lorsque nous étions à Be'eri, un photographe de l'AFP leur avait indiqué comment contourner les barrages de Tsahal en passant par des routes peu connues. Déterminés, ils épluchent leur map sur leurs téléphones portables afin de dénicher le bon itinéraire.

Nous franchissons impunément l'entrée d'un kibboutz mitoyen de la ville et nous retrouvons sur des routes de terre à traverser les champs de l'exploitation agricole. Mes deux compères sont très excités à l'idée d'arriver à leurs fins, d'autant qu'on nous a parlé de manœuvres en cours des chars israéliens, qui s'entraînent à proximité dans l'optique de leur prochaine incursion terrestre dans la bande de Gaza. Nous sommes clairement en train de trépasser sur une zone privée, et militaire.

Finalement, après beaucoup de détours et de poussière, nous finissons par déboucher un peu plus au nord sur la route 34. On y croisera peut-être deux ou trois véhicules civils, mais rien de spectaculaire.

Il est vrai qu'un peu plus loin, en longeant un champ plus à l'ouest, nous entendons les mouvements de gros véhicules. Très probablement les chars et les blindés dont on nous a parlé. Mais le crépuscule laissant doucement place à la nuit, il nous est impossible de rien distinguer. Finalement, au bout de quelques kilomètres, nous retombons sur la route principale et rentrons simplement vers Ashdod. En regardant par la fenêtre, je me dis qu'on a failli se faire canarder par des soldats israéliens qui auraient très bien pu nous prendre pour des terroristes en train de s'infiltrer, alors que nous sommes à quelques centaines de mètres de la frontière avec la bande de Gaza.



Panneau à l'entrée du Kibboutz Be'eri

Jeudi 26 octobre 2023

LA LISTE DES ENTERREMENTS

Ce matin je me suis levée avec un immense sentiment de solitude. L'épreuve de la veille est imprimée dans mon cœur et crée un malaise de plus en plus oppressant. Contre toute attente, ce n'est pas tant la visite du kibboutz qui m'a le plus meurtrie. Bien que la vision de ces lieux restera ancrée dans mon esprit à tout jamais. Mais ce qui me hante le plus depuis la veille c'est le comportement des journalistes que j'ai rencontrés, et leur indifférence assumée.

Je suis accablée de doutes. Le chantier est trop immense pour moi, et je me sens terriblement seule. Comme tout le reste du pays je pleure nos morts, je tremble pour nos otages, j'ai le cœur qui saigne. Et ce matin... et bien je me demande s'il est vraiment utile qu'en plus de toute cette

douleur il faille que je m'impose cette autre souffrance.

C'est donc sans conviction que, ce jeudi matin, je me rends à Bnei Brak. Dominique a appris par sa rédaction qu'il s'agit du quartier orthodox de la banlieue est de Tel Aviv, et il souhaite y mener son prochain sujet : l'enrôlement des juifs ultra-religieux au sein de Tsahal.

Après le choc du 7 octobre 2023, et à l'instar du reste du pays, cette communauté a répondu présente à l'effort collectif et fait la queue devant les bureaux de l'armée. Si peu deviennent des combattants aguerris, les religieux sont de plus en plus actifs dans la société israélienne, et il n'est pas rare de les croiser dans des organisations telles que Zaka, ou comme chauffeurs des unités d'urgence.

Mais ce n'est pas le seul sujet sur lequel Dominique me demande de plancher. Ce matin il s'est souvenu d'une info que Nadia lui avait rapportée le jour de son départ. Celle des relais qui ont cours dans les groupes WhatsApp de la communauté française, appelant ceux qui le peuvent à assister aux enterrements des hayalim

bodedim. Il a aussi entendu parler de ‘listes d’enterrements’, et est très intéressé à mettre la main dessus. Je n’ai jamais entendu parler d’une telle liste, et je suis très mal à l’aise à cette idée. Mais je n’ai pas la force de mener ce combat-ci, et je me mets en recherche de personnes qui voudraient bien témoigner.

Nous nous retrouvons dans le quartier religieux en fin de matinée.

Contre toute attente, le sujet des juifs orthodoxes s’avère plus facile à mener que ce que j’avais d’abord craint. Nous rencontrons de nombreux hommes issus de yeshivot - les écoles talmudiques - qui acceptent de nous parler.

Toutefois, nous rencontrons deux courants opposés. Certains défendent l’idée que tout reste entre les mains de Dieu et que seule la prière compte - ceux-là ne bougent pas d’un cil lorsque nous nous retrouvons en pleine rue et que l’alerte à la roquette retentit dans toute la ville.

Et puis il y a les autres, ceux qui semblent heureux et fiers de partager avec nous leur nouvelle prise de conscience et leur volonté de participer à l'effort national. Cela fait quelques années maintenant, plus précisément depuis la crise du Covid durant laquelle cette communauté a payé un lourd tribut, que de nombreux religieux ont pris conscience qu'ils devaient se mettre à la page avec le reste du pays. Depuis cette crise, de nombreux foyers orthodoxes sont dorénavant munis d'une connexion Internet, ce qui semblait parfaitement utopique avant 2020.

Le 7 octobre 2023, les orthodoxes étant mieux informés que précédemment, ils ont pris toute la mesure du massacre qui venait de se produire, et ont été conscients de l'onde de choc que cela représentait pour le peuple juif et sa survie. Ils restent des croyants et des pratiquants très convaincus, néanmoins, et probablement pour la première fois à cette échelle dans l'histoire du pays, il n'est dorénavant plus totalement farfelu de voir un juif religieux avec son immense schtreimel sur la tête, et une arme automatique en bandoulière.

Lorsque nous les interrogeons, nous découvrons qu'ils ont maintenant à la bouche tous les mots du jargon lié à l'armée, des termes que l'israélien lambda utilise quotidiennement, mais que quelques mois auparavant, peu d'entre eux connaissaient. Et ils en ressentent une grande fierté et un sentiment fort d'appartenance avec le reste du pays.

La matinée a été productive, et nous partons déjeuner d'un pas léger. J'ai pourtant du mal à baisser ma garde.

En fin de repas, nous allons nous poser au soleil pour préparer nos prochains rendez-vous. De nouveau, Dominique revient sur les enterrements. Je ne comprends pas cette passion pour les cimetières. D'autant qu'à près de trois semaines après le massacre, j'ai envie de croire que le monde des médias a assisté à suffisamment d'enterrements pour avoir envie de passer à autre chose. Mais il semble déterminé.

- Tu as trouvé la liste des enterrements ?
- Non
- Je sais, c'est un peu limite...

Je lève la tête de mon téléphone portable et je répons un peu brusquement

- Ouais !!

J'ai en mémoire son insistance à interroger Yariv la veille à Be'eri.

- Oui, et bien c'est notre métier !

Cela est dit sur un ton qui n'admet pas la contradiction. J'ai l'impression d'être une vilaine enfant à qui on vient de donner un soufflet. Et c'est très désagréable.

D'autant que non... je ne crois pas que ce soit ça ton boulot Dominique.

Ma décision est prise.

Nous nous rendons à notre prochain rendez-vous qui se situe à deux rues de là, dans les bureaux du plus grand journal qui fait référence dans la communauté orthodoxe.

Après notre petit éclat, il décide de prendre les rênes. Je décide d'observer. Nous sommes raccord.

On butte dès le rez-de-chaussée. Le garde à l'entrée de l'immeuble ne comprend rien de ce qu'il raconte et est incapable de nous orienter. Comme je suis restée en retrait, il finit par se tourner vers moi.

– Tu peux lui demander où c'est ?

A ce stade, je pense que tout observateur extérieur pourrait remarquer que nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde.

Pendant tout l'entretien, qui s'avère passionnant, je reste à l'écart. Je ressens clairement que je ne suis plus dans la picture, et je commence à me détendre. Je prends conscience du rythme infernal des derniers jours, et je comprends que je ne veux plus m'imposer cette douleur supplémentaire, qui n'a pas sa place. Et qui ne devrait pas être.

En sortant de notre rendez-vous, nous nous installons à la terrasse d'un café afin d'avancer sur les dernières traductions de la matinée. Seulement il est 18h00... l'heure des roquettes. D'office, je ferme les portables et recherche un endroit où nous abriter. Vu le temps qu'ils mettent à me suivre, je sais que cela ne leur plait pas et qu'ils ne prennent pas au sérieux la menace des roquettes. Pas assez de morts... Pas assez de dégâts. Si les missiles pouvaient atteindre leur cible pendant qu'ils sont là, ça aurait quand même plus de gueule.

La faute au dôme de fer. Celui-là même pour lequel Rachida Tlaieb, membre du Congrès américain, essaie de faire stopper les financements. Les israéliens n'auraient pas le droit de se protéger ni de se défendre... pour qu'on puisse réellement respecter leurs morts.

Nous nous retrouvons dans le hall d'un immeuble entouré de baies vitrées. Ce n'est pas très malin, à la moindre explosion je ne donne pas cher de notre peau. Mais nous avons perdu trop de temps avant de nous décider à rentrer dans le bâtiment, et c'était la dernière option à portée de temps. La seule chose qui me rassure est que nous sommes orientés nord. J'avise donc en fonction avec les piliers du lobby qui nous offrent le meilleur abri.

Lorsque nous revenons à nos places après l'alerte, j'essuie de nouveaux soupirs... j'ai planté la machine en fermant le clapet, et il faut relancer la machine.

Quelques minutes plus tard, Dominique n'y tient plus, l'animosité que nous dégageons l'un et

l'autre devient pénible pour tout le monde. Il m'explique alors qu'il constate que je suis à bout, et qu'il serait bien que j'aille me reposer quelques jours. A priori il n'avait pas anticipé ma réaction, s'attendant probablement à ce que je lui présente des excuses, et parait pris de court lorsque non seulement je ne compte pas lui présenter la moindre excuse, mais qu'en plus je mets un point final à notre collaboration.

Voilà, c'est fini. Bye bye Dominique...

A postériori, et vue sa réaction extrême à certaines de mes suggestions, son ardeur répétée à vérifier par d'autres sources tout ce que je lui disais, j'ai dans l'idée que lui et Jordan m'ont prise pour une envoyée du gouvernement. Une personne qui aurait été dépêchée pour les empêcher de tourner en rond et découvrir des secrets que l'Etat d'Israël essaie à tout prix de cacher aux journalistes du monde entier. On nage en plein roman de John le Carré. Pourtant il semblerait que leur théorie fasse des petits, parce que les semaines suivantes, j'apprendrai de

différentes sources que de nouveaux envoyés spéciaux auront soit annulé mes missions, sous des prétextes mensongers, soit auront tout simplement refusé de m'appeler.

J'aurais peut-être dû leur préciser qu'on n'était pas dans un des pays du bloc soviétique au temps de la guerre froide, que nos conversations n'étaient ni enregistrées, ni répertoriées dans des classeurs secrets, et que si il m'est arrivé de leur suggérer une route plutôt qu'une autre, ce n'était certainement pas parce que leur mort aurait fait une mauvaise publicité au pays, comme Jordan avait pu me le suggérer la veille, mais bel et bien parce qu'en Israël, la sécurité de chacun compte. Et nous sommes prêts à tout consacrer pour la préserver.

Je ressors de cette expérience lessivée. En même temps, je ressens aussi un immense soulagement. Celui de ne plus avoir à me lever pendant quelques jours et de devoir y retourner. Dominique avait raison sur un point, je suis

épuisée. J'ai enfilé les jours sans interruption, sans prendre en compte la fatigue physique ni les traumatismes de toutes ces expériences que j'ai traversées ou dont j'ai été témoin. Je suis bien consciente qu'à un moment ou un autre, je vais avoir besoin d'aide. Mais plus tard... plus tard je prendrai la mesure de l'impact que toutes ces images ont laissé dans mon esprit. Plus tard je prendrai en compte ma détresse. Mais pas là. Là, on n'a pas le temps. Là, on n'a pas le luxe de se poser. Là, on n'a pas le droit de penser à soi. Là, on doit juste emmagasiner, avancer et collecter le maximum pour pouvoir témoigner au reste du monde. Pour qu'on se souvienne. Qu'on se souvienne du 7 octobre 2023.

Samedi 28 octobre 2023
9 000 ROQUETTES

En mai 2021, 4 360 roquettes avaient été lancées sur Israël depuis la bande de Gaza. Plus de 90% de ces roquettes ont été interceptées par le Dôme de fer, mais il arrive que le rythme soit tellement intense, que certaines arrivent à passer la protection israélienne, faisant de gros dégâts et de nombreuses victimes. Lorsque nous voyons le carnage que provoque une seule d'entre elles, nous sommes effrayés à l'idée de toutes celles qui n'ont pas atteint leur cible... mais qui, sans notre défense, auraient pu.

Il est toujours difficile d'évaluer des dégâts qui n'ont pas eu lieu, parce qu'une protection a été mise en place. Toutefois, les spécialistes sont d'accord pour dire qu'en 2021, sans le Dôme de fer, nous aurions eu des milliers, voire des dizaines de milliers de victimes. Sans parler des

dégâts matériels, et de tout le sud du pays qui aurait littéralement été balayé de la carte du pays si nous n'avions pas installé nos défenses militaires.

Mon téléphone est paramétré pour recevoir les alertes déclenchées sur l'ensemble du territoire, et non pas uniquement sur ma zone d'habitation. J'ai fini par supprimer le son parce que la sirène incessante devenait sérieusement angoissante, mais je continue de recevoir les notifications écrites. Depuis le 7 octobre 2023, elles défilent sans cesse sur mon téléphone. Dès que je le prends en main, j'en découvre de nouvelles. Lorsque je suis en train de taper un message, je suis souvent bloquée parce que l'intensité de leur rythme m'empêche d'accéder à mon écran. Il m'arrive parfois de manquer des appels, parce que le bouton réponse est caché derrière toutes ces alertes.

De nos abris respectifs, nous avons pris l'habitude de nous appeler, pour confirmer que nous allons bien, que nous sommes tous en sécurité. Véritable

jeu de piste. Nous savons en direct où se trouve chaque membre de la famille. Parfois plusieurs fois par jour.

Ce samedi 28 octobre 2023, seulement 3 semaines après le début des hostilités, ce sont environ 9 000 roquettes qui ont été envoyées sur Israël. Deux fois plus qu'en 2021. Sans le Dôme de fer, combien de victimes ? Combien de villes détruites ?

Il est primordial de comprendre que le Dôme de fer n'annule en rien la létalité des roquettes lancées depuis la bande de Gaza, ni la volonté de tuer des civils israéliens. Ces roquettes sont avant tout envoyées sur les villes, les hôpitaux et les écoles.

Depuis toutes ces années, les israéliens ont bien compris que lorsqu'une sirène retentit, ce n'est jamais... jamais ! à prendre à la légère. Et que toutes ces mesures mises en place, toute la protection militaire déployée depuis des années est la seule raison grâce à laquelle, lors des différents conflits, nous ne comptons pas nos morts par dizaines de milliers.

9 000 tirs de missiles contre Israël

A l'échelle du territoire de la France, cela correspond à 223 914 missiles*

A l'échelle du territoire des Etats-Unis, cela correspond à plus de 4 millions de missiles*

*Basé sur le Surface Area (sq. Km) du Trading Economics

Israël - 22 070 sq. km 2021

France - 549 087 sq. km 2021

USA - 9 831 510 sq. km 2021

“

Des victimes ont été
retrouvées avec
leurs membres
inférieurs et le pelvis
brisés du fait de trop
nombreux viols

233

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

NOUVELLE NORMALITÉ

235

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Dimanche 29 octobre 2023

JE M'ENFONCE

J'ai peu de souvenirs de cette période. Je sais juste que je passe de la chambre au salon, et que malgré le temps très agréable en cette période, je sors peu de chez moi. Je ne vais même pas aux entraînements, qui ont en partie repris. En revanche, je me lave, souvent... 2 à 3 fois par jour. J'aimerais tant aller à la mer. Mais l'accès aux plages est toujours interdit parce qu'il n'y a nulle part où s'abriter, et lors des envois massifs de roquettes, les zones peuplées sont privilégiées par le Dôme de fer, laissant les champs agricoles et la mer à découvert.

Les deux premiers jours, j'ai profité de ma nouvelle liberté pour passer du temps en famille. Mais dès que je les quitte, je sens une immense fatigue qui envahit tout.

Je lis, beaucoup. Je cherche à m'échapper, mais les réflexes acquis ces dernières semaines semblent plus forts. Dès que je pose mon livre, c'est pour reprendre mon téléphone et chercher de nouvelles infos. Je passe des heures sur les réseaux sociaux, et je ne suis jamais déçue. De quoi m'enfoncer encore un peu plus. C'est comme une drogue.

Je regarde de plus en plus de vidéos. Plus je vois d'horreur, plus j'en recherche. En fait, c'est la première qui est la plus difficile, après on ne peut plus s'arrêter.

Ensuite, des flashes resurgissent. Le pantalon ensanglanté de l'une, les cris d'une autre. Et l'imagination commence à prendre le dessus. Naama Levy. Dès que son nom vient à mon esprit, je ferme les yeux. C'est insupportable. Insupportable de penser à ce qu'elle vit depuis le 7 octobre 2023. Insupportable de la voir stoïque sur cette vidéo alors que les terroristes l'ont déjà violée et la poussent en hurlant dans une voiture. Insupportable de constater qu'elle sait exactement ce qui est en train de lui arriver, elle a 19 ans ! Insupportable de savoir que ses parents

ont vu ces images, et savent qu'elle est toujours aux mains de ces monstres.

Certains parents se disent soulagés lorsqu'ils apprennent la mort de leur fille - au moins, elle n'est pas prise en otage, elle n'est pas violée, à répétition tous les jours. Des parents souhaitent la mort de leur enfant, plutôt que de les savoir à leur merci.

Dans le reste du monde, les manifestations anti-israéliennes battent leur plein. Dans les universités des Etats-Unis, et dans la rue. En Angleterre, en France, en Australie (mais qu'est-ce que les kangourous en ont à foutre du conflit israélo-palestinien ?!!), et partout ailleurs. Tout est bien organisé, planifié. Les slogans d'un pays à l'autre sont identiques et crient leur haine du juif, qu'il soit 'sioniste' ou pas.

Pour nous qui habitons en Israël, ces manifestations sont choquantes à plusieurs niveaux. Avant tout, nous sommes ahuris par cette haine, et nous craignons pour nos familles,

nos proches et nos amis. Lorsque des étoiles de David surgissent sur les murs de Paris, que l'on découvre des inscriptions 'interdit aux juifs'... nous en comprenons parfaitement la signification. C'est inscrit dans nos os de juifs.

Mais ces déclenchements de haine ont aussi un impact direct sur nous israéliens. Parce qu'ils illustrent la négation des massacres du 7 octobre 2023. Ils nous privent, avec une violence inouïe, de notre statut de victime. Le shabbat noir représente le pire jour de l'histoire de notre pays, le pire jour pour les juifs dans le monde depuis l'holocauste, une des pires journées de l'histoire de l'humanité, et ceci, on nous le dénie. On nous en prive. Nous sommes juifs, et de surcroît israéliens... par définition nous ne pouvons pas être des victimes. Cette violence intellectuelle et émotionnelle venue du reste du monde nous a appris, de la manière forte, que nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes, et que quoi que nous fassions, nous serons toujours sur le banc des exclus. Nous avons attendu de nombreuses semaines que les institutions défendant le droit des femmes s'expriment, que les stars du monde entier s'expriment, que les féministes s'indignent.

Mais rien. Dans le doute, on a tenté de les contacter. Peut-être que la violence du choc avait été trop violente, et qu'elles avaient besoin de plus de temps. Mais non. Toujours rien. Au mieux, un immense abysse. Au pire, un dédain accusateur.

Et ça... ça fait un mal immense.

Désormais, qu'on ne vienne pas nous voir en nous demandant où est passée notre empathie. Parce que nous, israéliens, n'avons pas eu ce luxe. Ce droit primaire au soutien et à la reconnaissance de notre douleur lorsque nous avons appris les viols massifs, les mutilations, les prises d'otages... On nous l'a refusé ! Dorénavant, nous réservons notre empathie pour nous-mêmes. Nos besoins sont immenses. Notre capacité à nous rassembler... aussi !

Mercredi 1er novembre 2023
KIKAR DIZENGOFF

Mon ami Sacha vient d'arriver de France. Comme beaucoup d'autres, il lui est pénible d'être loin alors que le pays est en souffrance et sous le feu des attaques. Il a réussi à trouver un billet d'avion, ce qui reste un exploit alors que la quasi-totalité des compagnies aériennes ont annulé leurs vols avec Tel Aviv.

Nous nous donnons rendez-vous sur la place Dizengoff. Je n'y ai pas été depuis la première semaine, depuis qu'avec Anouk nous étions parties en quête pour proposer notre aide à qui voudrait bien l'accepter. Je sais que depuis quelques jours, la fontaine est devenue un centre de recueillement. J'ai vu de nombreuses photos et vidéos montrant des bougies, des mots de soutien, des fleurs. J'ai vu aussi ces ours en peluche, immenses, tachés de sang, qui représentent

l'innocence des enfants assassinés et de ceux retenus en otages. Un pour chaque enfant. La place en déborde.

Je lui donne rendez-vous précisément à cet endroit parce que j'aimerais voir ces témoignages, et je sais que lui aussi. Et puis c'est l'un des rares lieux où nous trouverons un café ouvert, pour prendre une boisson et nous installer près de la fontaine.

Je suis heureuse de voir mon ami. Mais il m'est impossible de le lui témoigner comme je le fais d'habitude. Je suis fermée, totalement hermétique. Il ne sait pas que sur le chemin, protégée du regard des autres par mon casque, j'étais en pleurs parce que les images de Naama Levy tournent en boucle dans ma tête. Il doit me trouver changée, mais il ne dit rien.

De toutes les façons, personne ne s'autorise à sourire depuis le 7 octobre 2023. Je me suis fait la remarque que depuis bientôt un mois, je n'ai pas mis un bijou, je ne me suis pas maquillée une seule fois. Mes tenues vont au plus simple, un jeans, un t-shirt, une paire de basket. Et si je ne

travaille pas, un short. Personne ne s'autorise le superflu ou la coquetterie.

Avant de nous installer au centre de la place, nous en faisons le tour, plusieurs fois. Côte à côte nous découvrons les mots, les images, les veilleuses allumées. Chaque visage est un coup de poignard. Les photos des otages sont partout, à côté de celles des victimes.

Mais si nous regardons bien en face chacun des visages, nous n'arrivons pas, nous les vivants, à nous regarder dans les yeux. Nous croisons des gens, avons conscience de leur présence, mais impossible de lier nos regards. Chacun est reclus dans sa douleur et dans sa tristesse. Et passe son chemin.

Nous finissons par nous installer sur la pelouse. Sans le vouloir, mon esprit est à l'affût de chaque petit bruit. Les premières millisecondes d'un pneu qui grince, d'une porte qui coince me mettent immédiatement en éveil, parce qu'ils font penser au démarrage de la sirène.

A côté de nous, un père joue avec ses deux jeunes enfants. Impossible de ne pas faire le rapprochement... et si cette famille s'était trouvée

dans le sud ce jour-là, est-ce que ce père serait vivant ? Est-ce que ces enfants ne seraient pas retenus en otages eux aussi ? Et si en plus ils sont roux, alors là... impossible de détacher le regard. D'autant qu'ils ont à peu près le même âge que Kfir et Ariel.

C'est le même malaise avec les jeunes filles. Dès que j'en croise une, je ne peux m'empêcher de la projeter à Nova, le matin du 7 octobre 2023. Me disant qu'elle aussi, si elle avait été là-bas, aurait pu subir les viols à répétition. C'est sans fin. Comme si toutes les personnes autour de moi portaient un masque mortuaire le temps d'une fraction de seconde.

Ça aurait pu être n'importe lequel d'entre nous.

Avant de quitter la place, je me rapproche de l'un des cafés sur la droite, où je me rendais régulièrement avec mes amis. La photo du jeune homme qui débarrassait habituellement nos verres trône sur une table, entourée elle aussi de bougies et de fleurs. Il est mort lors de la rave party. Il était doux, mignon. Il avait une tête d'ange, avec ses longs cheveux blonds.

“

Est-ce que les jeunes
filles vont à nouveau
pouvoir s'habiller
sexy ?

247

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Est-ce qu'elles
auront ce courage ?

248

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Samedi 18 novembre 2023

LE PHOTOREPORTER

Tiens, un numéro de téléphone français apparaît sur l'écran de mon téléphone portable... Je décroche, avec des points d'interrogation dans la voix.

249

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

- Allo...
- Bonjour Sophie. Raphaël G. à l'appareil.

Je regarde mon téléphone, étonnée. Je n'ai pas parlé à Raphaël depuis... oulaah, ça doit bien faire 25 ans. Et je n'ai pas non plus souvenir qu'il m'ait jamais appelée en direct. Mais je suis curieuse, et somme toute, heureuse de l'entendre. En quelques phrases, il m'explique un changement de carrière à 180 degrés, il est devenu photoreporter, et vient d'arriver en Israël pour couvrir le conflit. Et comme il a entendu parler de mes dernières activités, il prend contact. J'adore ce genre d'initiatives. Totalement impromptues, et prometteuses de nouvelles découvertes. Nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain matin.

Autour d'un café matinal, nous nous racontons nos vies... mais pas trop. Nous sommes bien plus intéressés à entrer dans le vif du sujet et découvrir comment nous pouvons nous épauler et faire avancer nos projets respectifs.

Je découvre ses photos... elles sont belles et élégantes.

Il me raconte ses sujets passés, et je comprends en lui parlant qu'il a raison. La perception que nous avons ici, ce que nous prenons pour connu et acquis, est loin de l'être quand on découvre les événements de l'étranger. Même pour une personne avertie et renseignée, l'appréhension des faits reste différente, et l'accès aux informations se fait à travers un prisme bien plus étroit. C'est intéressant d'en prendre conscience, parce que ça ouvre d'immenses perspectives sur le travail qu'il nous reste à accomplir dans notre communication.

L'un des sujets qui lui tient à cœur, est la cohabitation avec la population arabe, et l'évolution de cette relation depuis le 7 octobre 2023. En effet, depuis le début du conflit, les autorités israéliennes ont loué le comportement de la communauté arabe israélienne. Non seulement nous n'avons pas assisté aux scènes de liesses qui peuvent survenir à Yaffo lorsqu'explose un nouveau conflit, mais cette communauté qui représente 20% de la société

israélienne semble elle aussi choquée par les images des massacres. D'autant que les arabes ne sont pas en reste, ils ont eux aussi été les victimes des terroristes aveuglés de haine, qui les ont parfois tués à bout portant dès qu'ils en avaient l'occasion.

Quelques semaines plus tôt, je m'étais rendu à Yaffo avec Nadia. Elle aussi souhaitait recueillir le témoignage de la communauté arabe, et j'avais pensé à quelques-uns des commerces où je me rends de temps à autres sur Yeffet, la route principale qui traverse cette ville au sud de Tel Aviv.

J'avais été très marquée par la peur immense que j'avais lue dans leurs yeux, leur envie de parler, et pourtant leur refus catégorique de se laisser enregistrer, même de façon anonyme. Le patron d'un café nous avait expliqué... Ils ont été marqués par les massacres, en même temps, certains ont aussi de la famille à Gaza. Ils se sentent écartelés. Mais je ne crois pas que ce soit

la seule raison qui ait muselé leur parole. La mafia de Yaffo est réputée pour sa violence et son sens du raccourci. Mieux vaut ne pas prendre de risque inutile.

Après les nombreux refus de nous parler, j'avais commencé à sentir l'ambiance changer dans la rue. Deux femmes qui posent des questions et qui ne sont pas du quartier... ça finit par se savoir.

Finalement, nous avons rencontré Omar. Officiellement, il tient une quincaillerie sur la rue centrale. Mais à son contact, j'avais de suite senti un changement d'atmosphère. Dès que cet homme avait accepté de nous parler, nous étions, Nadia et moi, en sécurité.

Il nous avait raconté la peur de la population arabe de Yaffo, depuis le 7 octobre 2023. La crainte que les juifs israéliens fous de vengeance viennent débouler dans leurs rues pour s'en prendre à leur famille leur avait fait envisager de quitter la ville pour se rendre dans des villages plus retirés.

Heureusement, rien de tel ne s'était produit.

Néanmoins, des patrouilles entre juifs et arabes s'étaient depuis organisées, et la cohabitation entre les deux communautés pourrait bien s'en trouver renforcée.

Avec Raphaël, nous échangeons les histoires que nous avons récoltées ces derniers jours, les photos de femmes arabes qui participent au bénévolat et à l'envoi de nourriture pour les soldats, les articles sur les bédouins qui accueillent les déplacés du sud, sur ceux qui, le matin du massacre, ont risqué leur vie pour secourir les jeunes de Nova et les raccompagner en lieux sûrs. Parmi les nombreux policiers tombés sous les balles des terroristes, là aussi la communauté arabe pleure les siens. Et puis les influenceurs arabes qui font un travail remarquable, et qui sont de tous les combats, de tous les plateaux de télévision, pour dénoncer le massacre et rappeler au monde sa responsabilité.

Alors oui, il est important de signaler le comportement de la communauté arabe lorsqu'elle en est digne, et c'est tout naturellement que j'accepte d'accompagner mon nouveau partenaire pour qu'ensemble, nous

puissions trouver de la matière sur nos petits miracles.

Jeudi 23 novembre 2023

LE SUD DE TEL AVIV

Nous nous retrouvons à Yaffo. Je souhaite présenter Omar à Raphaël. J'aimerais que nous puissions rencontrer des familles, pour les prendre en photo et récolter leurs témoignages. La collaboration entre les différentes communautés s'exerce de plusieurs manières, et c'est ce que nous souhaitons découvrir.

En arrivant dans le quartier, je constate qu'à l'instar des autres quartiers de Tel Aviv, la vie reprend. Des commerces ont rouvert, les voitures sont plus nombreuses... mais il reste toutefois une forme de torpeur qui semble transformer la moindre activité, la mettant au ralenti.

Cette fois-ci, Omar semble vouloir rester en retrait, et nous présente Amir, l'homme qui a repris ses activités au sein de la communauté. Il

est plus jeune et son français est parfait. Comme nombre d'arabes de Yaffo, il a fait ses études à l'Ecole des frères qui se situe un peu plus bas sur Yeffet, l'un des établissements qui offrent une éducation à tous les enfants, sans distinction de religion. En parlant avec lui, on sent sa volonté de faire bouger les lignes dans la bonne direction, et sa fierté pour sa communauté.

Il nous invite pour le lendemain. A quelques rues de là, près de la résidence de l'Ambassadeur de France, ils organisent chaque semaine une collecte pour les habitants nécessiteux. Ils récoltent des fonds, achètent des denrées alimentaires en gros, et organisent les colis directement dans la rue. Ces produits de première nécessité sont ensuite distribués aux familles qui en ont besoin. Cette semaine ils ont récolté 35 000 shekels, uniquement de dons privés venant de Yaffo. Les gens autour des colis parlent arabe, hébreu, anglais. Des femmes voilées sont là avec leurs enfants, qui aident à la répartition des conserves et des paquets de sucre et de farine. Quand on dit que l'éducation est à la base de tout... on n'a pas tort !!

Bref, ce que je prenais pour une exception interculturelle s'avère bien plus répandue que ce à quoi je m'attendais. Ça me rend à la fois très fière, et en même temps un peu triste. Pourquoi est-ce qu'on ne le sait pas plus ?!!

Plus tôt ce matin, avant de rejoindre Raphaël, j'avais découvert dans un article que des artistes se sont installés dans le quartier de Florentine, au sud de Tel Aviv, pour peindre des fresques immenses, en mémoire de tous les enfants retenus en otage. Ce n'est pas très loin de Yaffo, et parfaitement accessible à pied de là où nous sommes. J'ai très envie de les voir, et mon compagnon de route n'est pas difficile à convaincre.

Entre Salamé et Kibboutz Galouyot, dans le quartier des marchands de meubles, nous découvrons les murs recouverts de fresques. Chaque artiste a choisi un enfant, et a exécuté sa fresque en fonction de son expression artistique. Tous les enfants sont représentés. Les juifs

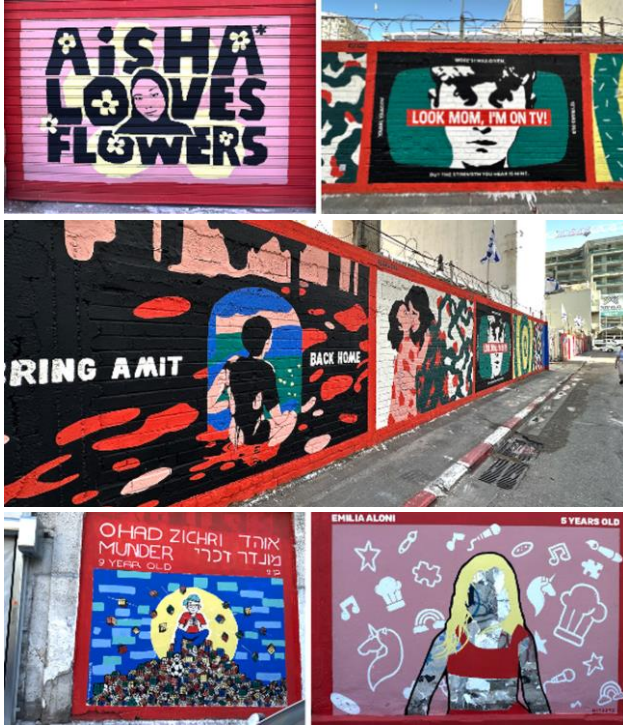
comme les arabes. Oui, il y a aussi des enfants arabes israéliens retenus en otage à Gaza, Aisha est l'une d'entre eux, et elle a aussi sa fresque. Certaines images attirent plus que d'autres, parce que nous reconnaissons les enfants qui y sont représentés. Par exemple, celle de Yagel Yaacov, ce jeune ado qui était dans l'une des vidéos envoyées par le Hamas le 30 octobre, pour faire pression sur le gouvernement. Ou encore Ohad Zichri, ce garçon de 9 ans, qui trône sur une pile de rubix cubes. Parce que tous ses copains ont appris aux médias israéliens que leur ami est hyper fort au rubix cube. Et puis celle d'Emilia Aloni, 5 ans, représentée sans visage. Là encore, on avait vu sa mère Danielle, aussi otage à Gaza, dans l'une des vidéos chocs du Hamas. Nous ne savons pas si elles sont ensemble, la vidéo ne montrait que la mère, entourée de deux autres femmes otages, Rimon Kirsht et Lena Trupanob, les yeux cernés, le visage marqué et à bout de nerfs.

Ce sont des mètres et des mètres de murs, emplis de fresques bien trop nombreuses qui s'étalent devant nos yeux. En les prenant en photo on se rend compte de l'immensité de la douleur et de

l'horreur. Des dizaines de mètres et d'images pour représenter tous les enfants captifs aux mains du Hamas. Il y en a tellement. Il y en a beaucoup trop. Pendant que dans les universités américaines on déchire leur portrait, on dénie leur existence et leur souffrance. Pendant que dans le reste du monde on préfère détourner le regard plutôt que dénoncer l'inimaginable...

Ici on crée tous les moyens possibles pour se souvenir d'eux. Ils sont partout, sur les façades des immeubles, devant les terrasses des cafés, dans nos médias, nos posts, sur les murs de la ville. Partout !

C'est un sentiment ambigu, parce que c'est beaucoup de douleur, tout le temps. Mais c'est nécessaire. Parce que se souvenir, c'est prendre sur nous une minuscule part de leur douleur. Se souvenir, c'est agir pour leur libération. Se souvenir, c'est ce qui nous maintient ensemble. Se souvenir, c'est notre humanité.



Les fresques en mémoire des enfants pris en otage à Gaza - quartier de Florentine

Cela fait plusieurs jours que nous entendons parler d'un accord pour libérer une partie des

otages, priorisant les enfants, les femmes et les personnes âgées.

Ce matin, on nous annonce la confirmation d'une trêve. Nous sommes plein d'espoirs, mais aussi très incrédules.

Vendredi 24 novembre 2023

PREMIERES LIBERATIONS

Nous attendons la libération des premiers otages depuis la veille, depuis le début de la trêve. Les alertes tôt ce matin nous rendent de plus en plus cyniques. Même si nous l'espérons, il est difficile de croire que le Hamas tienne ses engagements, et ces dernières roquettes ne font que renforcer le sentiment qu'on se joue de nous.

Mais encore plus que d'habitude, nous restons collés aux informations. Toute notre attention tourne autour des otages.

Toutefois, malgré nos espoirs, la douleur et l'appréhension restent très présentes. Nous ne savons pas s'ils sont vivants, ni dans quel état physique ils se trouvent, et nous sommes très inquiets de ce que nous allons découvrir. Nous sommes d'autant plus préoccupés que nous savons ce qui les attend. Certains, dès leur sortie de captivité, vont apprendre qu'ils sont orphelins de père, de mère, de frères et sœurs. Des parents vont apprendre la mort de leurs enfants et petits-enfants, parfois dans des conditions atroces. Ils vont découvrir qu'ils n'ont plus de maison, plus rien. Les enfants, pour un grand nombre d'entre eux, vont apprendre que leurs pères sont encore retenus en otage, et nous ne savons pas s'ils sont vivants. Ils vont revenir dans un pays profondément marqué et endeuillé. S'ils sont libérés, et s'ils sont vivants, ils ne sont pas encore sortis de l'enfer.

Nous ne savons pas à l'avance qui doit être libéré, et nous pensons aux familles qui attendent le coup de fil. Depuis plusieurs semaines nous les entendons témoigner sur toutes les chaînes, lors des manifestations de soutien, et nous finissons

par tous les connaître par leur prénom. Nous connaissons l'histoire de chacun, de quel kibboutz ils sont originaires, ou s'ils étaient à la fête de Nova et avec qui.

Nous pensons à Avihai Brodutch, dont la femme et les trois enfants sont otages. Tôt, le matin du 7 octobre 2023, il avait découvert la petite Avigail dans son jardin, couverte de sang. Il ne savait pas encore que toute la famille de la petite fille avait été anéantie, il l'avait laissée avec les siens pour aller secourir ses voisins de Kfar Aza. Lorsqu'il était revenu chez lui, il n'y avait plus personne.

Ou encore Yoni Katz Asher, qui devait retrouver sa femme Doron et leurs deux petites filles de 2 et 4 ans à Nir Oz, et qui a découvert les vidéos de leur enlèvement à la télé.

Hadas Kalderon. Sa mère et sa nièce ont été assassinées le 7 octobre 2023, et ses deux enfants ont été kidnappés avec leur père.

Des centaines d'histoires similaires, toutes aussi difficiles. Toutes illustrant la détresse impossible de ces familles. Nous attendons avec eux. Nous sommes bien conscients qu'aucun mot de notre part ne peut alléger leur peine et leur détresse, mais nous nous sentons liés d'une manière

indicible. Tout le pays retient sa respiration et attend.

La journée passe. Pas d'annonce.

Le shabbat débute, et pour beaucoup, cela signifie plus aucun accès aux infos jusqu'au lendemain soir. Mais on s'en fout. On met la télé en fond sonore, et le repas familial se déroule à proximité. Mais toujours rien.

Après le repas, chacun rentre chez soi. A nouveau, impossible de ne pas remettre la télé en marche.

Vers minuit, on sent l'agitation à travers nos écrans. Les équipes égyptiennes sont au garde à vous, les gyrophares des ambulances allumés. Les équipes médicales israéliennes sont en attente.

Une première info... les otages seraient entre les mains de la Croix rouge. Rien d'autre.

Et puis une image, deux femmes âgées et une autre femme plus jeune qui se penche en avant. Mais la vidéo est floue, et il est difficile d'identifier les personnes à bord du véhicule.

Les news passent et repassent en boucle. Les journalistes essaient d'identifier ces premières femmes libérées, mais aucune certitude.

Finalement, vers une heure du matin, on reçoit des images de la base médicale en Egypte, et la liste des 13 otages israéliens, ainsi qu'une douzaine d'otages thaïlandais et népalais, essentiellement des travailleurs agricoles.

Les otages libérés ont entre 2 et 85 ans !

Ils sont vivants, et semblent tenir sur leurs jambes.

Après un rapide premier examen médical, les otages sont ensuite conduits en Israël, pour être dispatchés vers plusieurs hôpitaux qui les attendent de pied ferme. Toutes les spécialisations ont été coordonnées afin de fournir des soins immédiats, quels qu'ils soient. Tout le pays montre son impatience de les voir enfin chez nous, chez eux. Sur la route du sud, des israéliens sont rassemblés pour les accueillir, applaudir et chanter à leur passage. On voit des sourires sur leurs visages, mais on sent aussi une forme de détachement, et la difficulté de vivre et de comprendre le moment présent.

Dès la confirmation de leur identité, les familles ont été prévenues et les attendent dans des espaces dédiés organisés dans chacun des hôpitaux. Des jouets pour les enfants, toutes ces petites choses qui peuvent les rassurer et leur apporter un soutien immédiat, sont étalés sur les tables.

Quelques journalistes ont eu accès aux entrées des établissements médicaux, mais on voit bien qu'un gros travail a été fait pour protéger l'intimité des familles. Et tout le monde s'y prête.

Ça y est, ils sont à la maison.

Le pays entier voudrait les prendre dans ses bras, mais chacun comprend qu'il faut les laisser tranquilles. Surtout qu'il en reste encore 230 autres de l'autre côté, la route est longue. A la joie immense de savoir ces premiers otages libérés, vivants, et sur leurs deux jambes, reste l'angoisse pour tous les autres. Reste la douleur de leurs prochains jours et la découverte des terribles nouvelles qui les attendent. Reste le combat des prochains jours. Reste la tristesse des noms manquants sur la liste.

Il doit être deux heures du matin lorsque j'éteins la télé pour aller me coucher. Je traîne avec moi un sentiment ambigu. C'est un immense soulagement de savoir que treize otages israéliens viennent d'être libérés. Mais la douleur des dernières semaines est trop présente dans mon cœur et dans mon corps pour que je puisse réellement m'en réjouir. Comme si un ressort s'était rompu le 7 octobre 2023. Il m'est encore impossible de sourire ni d'être heureuse. Je n'y arrive tout simplement pas. Et je ne suis pas non plus certaine d'y avoir le droit.

Et puis il y a ce malaise lié au Hamas qui vient de tenir parole. Ce n'est pas dans l'ordre des choses, et je ne peux m'empêcher de me demander quelle va être la prochaine catastrophe qui va rétablir l'équilibre, celui qui coordonne les forces du monde.

Samedi 25 novembre 2023

ON S'Y ATTENDAIT

Les premières vidéos des retrouvailles inondent les réseaux. Nous sommes tous à la recherche de la moindre image qui nous permette de partager la joie des familles, de découvrir leur émotion et le bonheur d'être ensemble. Nous sommes tous extrêmement émus. Ce que l'on vit est hors normes, et nous n'avons aucune honte de notre trop plein de sentimentalité.

Les otages ont perdu jusqu'à 15 kilos, ce qui est beaucoup. Ils ont été sous-alimentés et ils nous expliquent comment ils se partageaient une pita pour tenir toute la journée. Ils doivent rester encore quelques jours à l'hôpital, pour qu'on leur fournisse tous les examens médicaux complémentaires.

Nous apprenons que certains ont été retenus par des familles gazaouies, d'autres dans les tunnels

du Hamas, souvent dans le noir absolu. Mais peu de témoignages sur les conditions de leur captivité et ce qu'ils ont enduré. La consigne a été de ne pas leur poser de question et de les laisser aborder le sujet à leur rythme, et seulement s'ils en éprouvent le désir.

De leur côté, les népalais nous confirment que les hommes israéliens sont régulièrement battus, et à leur regard plein de sous-entendus, nous avons le sentiment que ce sont des paroles édulcorées qui prennent la place d'une réalité bien plus douloureuse.

Malgré la difficulté de ces nouvelles, nous restons concentrés sur le prochain groupe d'otages.

Comme la veille, la libération qui doit avoir lieu dans la journée se fait attendre. Nous n'avons toujours pas la liste des prochains libérés, et la joie de la veille malgré les vidéos des retrouvailles s'évapore doucement.

En fin de journée, les autorités semblent s'agiter, ce qui n'augure rien de bon, d'autant plus lorsque

nous apprenons que le Hamas a de nouvelles exigences. La “facilité” de la libération des otages la veille leur laisse penser qu’ils peuvent réclamer plus, et leurs nouvelles demandes, outre le fait qu’elles dépassent le cadre de l’accord, s’avèrent outrancières. Nous sommes bien conscients qu’ils font monter les enchères, mais surtout, ils veulent faire porter à Israël la responsabilité d’un possible échec du cessez-le-feu.

Le gouvernement israélien est inflexible, et pour une fois, le peuple semble uni derrière son premier ministre. La mauvaise nouvelle tombe en fin de journée, le Hamas refuse de libérer les prochains otages. Nul n’est étonné en Israël. Si nous avons été surpris par la brutalité et le sadisme des attaques du 7 octobre 2023, nous avons tout de même une large expérience de la manipulation et de la perversité du mouvement terroriste. Toutefois, les israéliens ne sont pas prêts à abandonner l’idée des nouvelles libérations, et un immense rassemblement instantané s’organise près de la place des otages. Des dizaines de milliers de participants, les rues en amont et en aval sont noires de monde. Les manifestants savent parfaitement que leur action

ne peut rien contre la malfaisance du Hamas, mais les gens ont eu besoin de sortir de chez eux et de se sentir unis dans leur détermination.

Dans les coulisses de la diplomatie internationale, tout va très vite. Le Qatar, semble-t-il, frappe du point sur la table et exige que le Hamas tienne ses engagements vis-à-vis du traité qu'ils ont eu tant de mal à mettre en place. Si j'avais l'esprit tordu, je dirais que certains ont un sérieux besoin de redorer leur blason et de faire bonne figure auprès d'une opinion internationale qui commence à pointer du doigt des financements du Hamas qui ne viendrait pas que de l'Iran. Bref... contre toute attente un nouveau groupe d'otages est libéré tard dans la nuit. Une fois de plus, nous restons tous accrochés à nos écrans de télévision, au moins jusqu'à ce que l'on apprenne que les otages sont enfin entre les mains des israéliens, en route vers les différents hôpitaux.

Le lendemain matin, nous avons la liste des 13 nouveaux otages qui ont été libérés durant la nuit. 9 enfants, et 4 femmes.

Cette fois-ci, nous commençons à avoir plus de détails sur leur captivité. Emily Hand par exemple, dont le père pleurait sa douleur sur les médias internationaux, pensait être restée en captivité pendant une année. Après 7 semaines d'enfermement, la fillette de 9 ans a perdu tous ses repères.

Ses proches se rendent vite compte qu'elle murmure à peine et qu'elle semble timide et craintive de tout. Elle leur raconte que tous, les enfants y compris, avaient été menacés de mort s'ils faisaient le moindre bruit. Ils étaient reclus et enfermés, avec la peur constante pour seul compagnon. Pour d'autres, comme Noam Or, 17 ans et sa jeune sœur Alma, 13 ans, nous comprenons juste "qu'ils ont vécu des choses difficiles". En sortant de leur captivité, ils apprennent que leur mère est morte le 7 octobre 2023.

Nous sommes au deuxième jour de l'accord. Le traité en prévoit 4, avec la libération de 50 otages. C'est trop peu. C'est trop court. Chaque jour se mélangent la joie de découvrir les nouveaux noms, à la déception de ceux qui manquent, ceux qui sont encore retenus à Gaza. Ceux pour lesquels nous n'avons aucune certitude. C'est compliqué de vivre avec cette idée en tête, tout en tentant de reprendre le cours normal de sa vie. Le pays est tiraillé, le souffle court. C'est bien plus qu'un cas de conscience, parce qu'on ne se pose pas la question. Leur présence est dans nos esprits en permanence.

Jeudi 30 novembre 2023

LE VILLAGE EN GALILEE

Je connais peu la communauté druze, mais elle m'interpelle. J'ai souvent entendu parler de leur engagement dans la vie israélienne, et tout particulièrement dans les forces de sécurité et Tsahal, mais je ne connais pas grand-chose de leur histoire, ni ce qui a permis une telle intégration. Je sais juste qu'ils parlent arabe à la maison, et qu'ils font du bon café. Si c'est un bon début, ça ne me mène pas très loin sur la compréhension de cette minorité au cœur d'Israël.

Dans le cadre de ses recherches, et aussi un peu comme prétexte, je propose à Raphaël d'aller rencontrer cette communauté pour en apprendre davantage. Néanmoins, il ne s'agit de taper 'Village druze' sur Waze pour arriver à bonne destination, nous avons besoin d'un contact

susceptible de nous présenter les bonnes personnes et de nous indiquer la bonne direction. Je reprends alors contact avec Amir, un ancien collègue. Avant une carrière comme analyste dans la high-tech, je me souviens qu'il a fait partie d'une unité d'élite dans l'armée israélienne, mais surtout que sa famille est issue d'un village druze du nord d'Israël. Il me répond immédiatement, et promet de m'aider.

Une fois le premier contact enclenché, je lance des recherches afin d'arriver un peu mieux informée. Ce que je découvre est ultra intéressant. Depuis la création de l'Etat d'Israël, les druzes ont un statut bien à part. C'est une communauté musulmane qui possède des coutumes différentes de celles de l'Islam traditionnel. Ils n'ont pas de mosquée, ne font pas d'appel à la prière et possèdent leur propre cour pour tout ce qui implique leur statut privé et matrimonial.

Les druzes étaient déjà présents dans la région avant la création de l'Etat d'Israël, et même bien avant le mandat britannique, leur point d'origine se trouvant près du Mont Liban. Toutefois, leur éthique impliquant une certaine forme de neutralité ainsi que le respect des lois établies

dans leur pays d'adoption, dès la guerre de 1948, une grosse majorité se range aux côtés des combattants israéliens, alléguant ainsi de la légitimité d'Israël et de son existence.

Aujourd'hui, au sein de Tsahal où beaucoup occupent des postes d'officiers, ils servent très souvent d'interprètes quand il s'agit de communiquer avec des terroristes, et sont d'une grande aide dans la compréhension et l'appréhension de leurs intentions.

Depuis le 7 octobre 2023, à l'instar du reste de la population israélienne et dans des proportions quasi similaires, les druzes paient un lourd tribut dans les combats qui opposent le pays aux terroristes du Hamas. C'est probablement ce qui a motivé Yaacov Margi, député du Shas - l'un des partis juifs orthodoxes les plus à droite sur l'échiquier politique israélien - de proposer un projet de loi le 19 novembre 2023, accordant aux druzes une reconnaissance particulière au sein de l'Etat juif. On se souvient de la loi de juillet 2018 définissant Israël comme l'Etat-nation du peuple juif. Cette dernière avait fait grincer des dents certaines minorités, dont la communauté druze

qui avait pris cette loi comme un refus de reconnaissance de leur attachement à Israël. Ce nouveau projet de loi apparaît donc comme une reconnaissance de leur présence, de leur implication et de leur identité en tant que citoyens israéliens.

Nous avons rendez-vous avec A.W., officier de réserve de Tsahal au grade de lieutenant-colonel, avec qui nous avons convenu de nous retrouver au Centre culturel druze qui se situe dans un village dans les hauteurs de la Galilée.

Lorsque nous arrivons en voiture, nous sommes surpris par la taille du village, qui ressemble plutôt à une petite ville. Rien de très bucolique, mais plutôt un enchaînement de petites rues étroites. Il semblerait que tout le monde se connaisse, parce qu'à peine sommes-nous descendus du véhicule, que nous sentons quelques regards interrogateurs. Une femme sort de la boucherie qui se situe un peu plus bas. Elle nous observe un moment, et puis n'y tenant plus,

elle vient nous aborder. Nous comprenons rapidement que c'est surtout de la curiosité, et nous lui expliquons les raisons de notre visite. Elle a l'air enchantée que des gens de l'extérieur s'intéressent à la vie dans leur village. Elle nous explique que celui-ci se partage entre les différentes communautés. Une grande majorité arabe et chrétienne, suivie des druzes et des juifs. Tout le monde semble cohabiter parfaitement et avec respect. Elle voudrait nous offrir un café pour nous raconter un peu plus son village et sa famille, mais notre rendez-vous approchant, nous la laissons avec la promesse de revenir plus tard.

Nous faisons le tour du p^{ât}é de maisons pour entrer dans la cour du centre druze. Les bâtiments semblent neufs, d'un blanc immaculé. De grands espaces verts en contrebas. On ressent une immense sérénité dès que nous passons le portail. Tout est calme, posé, élégant. L'homme qui nous accueille à l'entrée semble sorti d'un autre temps. En grande robe blanche, un large calot sur la tête, il ressemble aux photos des arabes du début du siècle dernier, avec ce même regard plein de bonté et de bienveillance. Il nous indique le

bureau central où A.W. nous accueille en haut des marches.

Après des présentations brèves, celui-ci nous emmène directement dans la salle de réunion, où une carafe de café nous attend au centre de la table. Je vais enfin découvrir le café druze. Je ne suis pas déçue, il est extrêmement fort.

En leader de sa communauté, A.W. nous donne un rapide aperçu. Environ 150 000 âmes en Israël. Les druzes sont aussi localisés en Syrie, au Liban, et un peu en Jordanie. Depuis quelques années, alors que les familles étaient surtout regroupées dans des villages au nord, les nouvelles générations ont plutôt tendance à bouger vers les grandes métropoles, telles que Haïfa et le centre du pays, où se situent les principales zones professionnelles et d'activité.

Cette première introduction faite, nous abordons très vite la question sécuritaire en Israël. Nous ne saurons pas qu'elles ont été ses activités depuis le 7 octobre 2023, ce n'est pas le propos. Cependant, en homme érudit, il a une vision bien plus large et historique de la situation, qui, pour intéressante qu'elle soit, sort un peu du cadre de cette guerre

qui nous déchire depuis plusieurs semaines, remontant aux prémices de 1948 lorsque les musulmans s'en prenaient alors aux chrétiens, soulignant d'ailleurs que tous les palestiniens chrétiens ont, depuis le retrait d'Israël en 2005, quitté la bande de Gaza. Et pour poursuivre dans cette même ligne de pensée, selon lui, ce qu'il se passe actuellement est beaucoup plus qu'une guerre entre Israël et le Hamas. Le groupe terroriste n'est pas là pour créer un Etat Palestinien. Le Hamas et ceux qui le financent ont à l'esprit un plus grand projet, celui de reconstruire l'Empire arabo musulman, qui dépasse largement les frontières du Moyen-Orient.

Néanmoins, malgré cette vision noire et lourde de sens, il reste optimiste. Un gros travail d'éducation est nécessaire, et il attend des leaders religieux, quels qu'ils soient, d'être plus investis afin de mettre en place un dialogue qui nous mènerait vers la paix. C'est probablement la première fois que j'entends quelqu'un parler d'une solution hors des sentiers diplomatiques, et je dois bien avouer que l'idée me séduit et résonne

avec un peu d'espoir. Utopique... très certainement. Mais j'ai dit "un peu d'espoir".

Après cette rencontre qui ne ressemble en rien à ce que nous avions prévu, A.W. nous propose de nous promener dans les jardins du centre culturel. Ce que nous acceptons avec grand plaisir. Malheureusement, nous croisons très peu de monde. Mais nous tombons littéralement sous le charme des lieux.

Alors que nous nous apprêtons à partir, l'un des gardes de l'entrée nous suggère d'aller visiter une école orthodoxe qui se situe tout près. Nous sommes un peu sceptiques sur nos chances de rentrer dans un établissement scolaire, mais il propose de nous accompagner, et nous acceptons, reconnaissants de son aide.

En bas d'une rue en pente, nous nous retrouvons devant un étroit portail. Un vigile fait le guet depuis une petite guérite, et nous voyons au loin de jeunes enfants ainsi que des ados crier et courir dans tous les sens. Contre toute attente, le garde reçoit l'accord de nous laisser rentrer. Raphaël et moi nous regardons surpris, trop heureux de notre aubaine.

Une fois passé le long préau d'entrée, nous débouchons sur la cour de l'école où s'agitent les enfants. C'est une immense surprise.

Les enfants n'ont pas l'air très étonnés de notre présence, et continuent de courir en passant près de nous. Ils ont tous un t-shirt couleur prune et un pantalon noir. Les âges varient de sept-huit ans à une quinzaine d'années. Mais c'est surtout le décor qui attire immédiatement notre regard. Tout y est. A gauche, un sapin de Noël fait de planches de bois, au plafond, des fresques orthodoxes mélangeant des scènes bibliques à des écritures hébraïques et arabes. Tout se mélange, tout se côtoie, créant une immense harmonie.

Au bout de quelques minutes, un homme s'approche de nous. Il est grand, fort, et vêtu d'une longue robe noire. C'est le père Mihaël, le directeur de l'école. Il nous demande les raisons de notre visite, et nous lui disons notre curiosité et notre surprise de découvrir une telle mixité. Il n'en faut pas plus pour qu'il nous fasse faire le tour des lieux. Il nous ouvre les portes d'une minuscule chapelle qui se trouve au fond de la cour. C'est un rite russe orthodoxe, et nous y retrouvons les icônes peintes en or sur les murs en

pierre et sur les pans en bois sculptés qui se situent à l'avant de l'office. C'est sublime. J'ai l'impression de me retrouver dans les films de mon enfance qui illustraient les fastes de l'époque tsarine.

Le père Mihaël nous emmène ensuite dans son bureau, et accepte de répondre à nos questions, qui sont avant tout motivées par notre curiosité, et notre enchantement d'avoir découvert un tel lieu. Il nous apprend que c'est une école mixte garçons et filles, qui rassemble des enfants chrétiens, juifs et musulmans, sans aucune forme de discrimination. Selon lui, c'est ainsi que commence l'éducation et le vivre ensemble. Sur ses étagères on distingue des ouvrages en hébreu, en arabe, en cyrillique, en lettres latines, et on réalise très vite qu'il parle parfaitement toutes ces langues, en plus de l'anglais, et probablement quelques autres en plus. Sans en faire des tonnes, on sent qu'il est très fier de son école et qu'il est parfaitement conscient de ce qui se joue entre ses murs, en termes d'intégration et d'acceptation de l'autre. C'est certainement la raison pour laquelle il a accepté de nous ouvrir les portes de son établissement, et de nous laisser constater par

nous-mêmes ce que l'ouverture d'esprit des enseignants et des parents qui acceptent (ou réclament) de scolariser leurs enfants ici peuvent produire.

Notre visite touche à sa fin. Elle n'était absolument pas prévue. Pourtant, nous y avons découvert quelque chose de fondamental, un espoir immense, et la concrétisation de ce qu'est la coexistence vécue au quotidien.

Après cette pause dans le temps, je comprends que ça va être compliqué de quitter ce village de Galilée. Pendant quelques heures, j'ai totalement oublié les otages, les morts, le massacre. Et puis soudain, dans la voiture sur le chemin du retour, je reprends mon téléphone et le cours des dernières infos apparaît sur mon écran.



(en haut) A.W. au Centre culturel druze

(en bas) Le père Mihaël, dans la chapelle de son école



“

Des femmes, des
hommes, des
enfants ont été
violés

288

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Vendredi 1er décembre 2023

IL EN RESTE TELLEMENT

Après une semaine et une prolongation du traité initial, ce sont en tout 105 otages qui ont été libérés des mains du Hamas, dont 80 israéliens, essentiellement des femmes et des enfants.

Chaque jour, on en apprend davantage sur leurs conditions de détention, et sur ce que continuent de vivre ceux qui sont toujours retenus par les terroristes. Une douleur toute particulière pour la famille Bibas et les deux petits, Kfir et Ariel qui eux, sont toujours en captivité.

Tous les jours, malgré le bonheur des nouvelles libérations, on ne peut complètement se réjouir. Ils sont encore tellement nombreux là-bas. Et nous savons parfaitement pourquoi ils refusent de libérer les jeunes filles. Impossible de fermer les yeux, parce que lorsqu'on les ferme, on imagine ce qu'elles subissent. Et c'est insupportable.

Parmi tous les otages, certains nous touchent plus que d'autres, et concentrent notre peine et notre rage. Pour moi, c'est Eitan Yahalomi, franco-israélien de 12 ans. Très vite, on apprend l'horreur de sa captivité. Ce jeune garçon a été forcé à regarder les images du 7 octobre 2023. Ces fameuses images que les journalistes les plus aguerris ont eu parfois du mal à regarder jusqu'au bout, les terroristes l'ont forcé à tout regarder. Ce jeune garçon a été battu par des civiles gazaouis lorsqu'il est arrivé à Gaza. Ils lui ont brûlé la jambe pour le marquer, soi-disant pour éviter tout risque d'évasion. Ses geôliers lui ont fait croire qu'Israël avait été détruit, et que plus rien ni personne ne l'attendait. La plupart du temps, il devait rester silencieux, sans bouger, sous la menace d'une arme.

Ce qui est le plus marquant est le regard de ce gamin. L'avant-après est terrifiant. L'avant-après est le résultat de ce que ces monstres sont capables de faire à la psyché d'un enfant. L'avant-après laisse comprendre que ce garçon ne deviendra plus jamais l'adulte qu'il aurait dû devenir. L'avant-après laisse présager une vie

douloureuse... et ça, ça me troue le bide. D'autant que son père Ohad est toujours là-bas, et qu'on ne sait même pas s'il est seulement vivant. Les sourires que l'on voit sur leurs photos de famille, sur leurs photos d'avant... n'existent plus !

La veille, la vidéo de Keren Schem apprenant la libération de sa fille Mia, a fait le tour des médias et des réseaux sociaux. On imagine le calvaire de cette famille de savoir la jeune fille encore là-bas, alors que le traité arrivait à son terme. Pourtant, contre toute attente, Mia va être libérée. Sa mère est en sanglots au téléphone alors qu'elle apprend la nouvelle et le pays tout entier essuie ses larmes en partageant leur joie et leurs espoirs.

Une nouvelle fois, nous sommes collés à nos écrans pour suivre la libération en direct de Mia Schem et Amit Soussana, deux jeunes femmes. Dès les premières images nous découvrons des gazaouis hurlants et menaçants rassemblés autour de la voiture de la Croix rouge. Non seulement

nous sommes impressionnés par la violence de la scène, mais nous savons aussi, suite aux précédents témoignages, que les otages ne savent pas ce qu'il se passe jusqu'à ce qu'ils soient en Israël. Nous imaginons donc la terreur de ces femmes au milieu de cette foule déchaînée, d'autant que nous craignons aussi que la situation dégénère et qu'elles se fassent massacrer en direct.

Finalement, à la nuit tombée nous les voyons arriver en Israël. Mia est accueillie par sa mère et l'un de ses frères. Elle est enfin à la maison. Nous pouvons éteindre nos télévisions et aller nous coucher. L'une et l'autre sont auprès des leurs.

Encore deux !

Mais il en reste encore tellement...

Quelques semaines plus tard, nous en savons plus sur les conditions de détention des otages. Nous savons qu'au moins 10 d'entre eux ont subi des violences sexuelles. Nous savons que certains ont parlé avec les jeunes filles qui sont toujours aux

mains du Hamas, et que ces dernières subissent des viols à répétition. Nous savons que les hommes, comme les femmes, comme les enfants, sont battus. Nous savons que le simple fait de se reconforter entre eux leur était défendu sous risque de se faire exécuter. D'ailleurs, nombreux confirment que les terroristes les pointaient régulièrement avec une arme, uniquement pour se divertir, les maintenant dans une angoisse et une peur permanentes. Nous savons qu'ils ont été affamés et tenus dans des conditions d'hygiène déplorables.

Dans l'optique d'une prochaine libération, nous nous attendons à ce que certaines des femmes retenues reviennent enceinte. Il n'y a pas de mots pour décrire la violence de cette pensée, mais il faut la prendre en compte pour pouvoir leur apporter tout le soutien possible le jour de leur libération... en espérant que ce jour arrive vite ! Les anciens otages sont les premiers porte-paroles dans la lutte pour la libération de ceux qui restent. Ils ont vécu les mêmes horreurs, et ils savent l'enfer que traversent ceux qu'ils ont laissés derrière eux. Ils connaissent cette torture psychologique de s'entendre dire en permanence

qu'Israël n'existe plus, que leur famille, quand elle n'est pas morte, s'est détournée d'eux et qu'ils vont finir leur vie ainsi.

Pour ajouter au cauchemar, le Hamas envoie régulièrement des photos des otages. Celles de trois jeunes femmes, le visage tuméfié et ensanglanté, les mains ligotées. Dont on sait qu'elles ont été violées.

D'autres où l'on découvre des visages qui ont perdu toute âme, les yeux vides, sans vie, et profondément marqués.

Des vidéos sont aussi régulièrement envoyées aux médias locaux, qui refusent de les diffuser, pour éviter de faire le jeu des terroristes.

Nous avons appris la mort de certains, parfois lors d'un jeu quiz envoyé par le Hamas qui demandait de taper sur le 1, le 2 ou le 3 pour deviner qui était mort, qui vivant, dans quelle proportion... le résultat étant dévoilé le jour suivant. Non, il ne s'agit pas d'une série Sud-Coréenne à grand succès. Ces monstres ont réellement envoyé ce quiz, confirmant l'assassinat des hommes dès le lendemain.

Chaque jour est un pas supplémentaire dans le monde de l'horreur. Chaque jour nous en apprend un peu plus sur l'imaginaire de ces détraqués et sur leur sadisme. Nous ne sommes jamais déçus, nous demandant encore et encore... quand allons-nous enfin toucher le fond ? Quand est-ce que ça va s'arrêter ? Ça y est, on a compris que notre vie ne sera plus jamais la même. Mais faites que ce cauchemar s'arrête. Quel autre pays pourrait supporter ce qu'endure Israël depuis le 7 octobre 2023 ? Sûrement pas ceux qui appellent au cessez-le-feu immédiat, sans aucune considération du sacrifice réclamé ? Celui de risquer de revivre un 7 octobre 2023, comme le Hamas et les autres groupuscules terroristes nous le promettent. Celui de risquer de ne jamais revoir nos otages. Celui d'un anéantissement de notre pays. Purement et simplement.

Samedi 2 décembre 2023

LE TUNNEL

Ce matin je dois retrouver Gaël, un journaliste qui arrive tout juste de Paris. Je suis surprise d'apprendre qu'il a entendu "du bien" de moi, mais lors de nos premiers échanges je découvre un homme respectueux et renseigné. Ça me suffit pour accepter cette nouvelle mission.

Le samedi est toujours une journée difficile pour aborder de nouveaux sujets. Les bureaux sont fermés, les gens sont en famille, et nombreux sont ceux qui ne prennent même pas le téléphone. Et puis, après plusieurs semaines durant lesquelles nous avons traversé des moments difficiles et bossé non-stop, je me rends compte que, religieux ou non, nous avons tous besoin de cette pause du shabbat pour nous reposer et nous ressourcer, avant d'affronter une nouvelle semaine et ses méchantes surprises. C'est la raison pour laquelle,

le shabbat, j'essaie toujours d'orienter les journalistes vers des sujets en plein air, qui nous permettent d'aborder les gens où ils se trouvent.

Après un premier café à qui je fais les yeux doux (il est 8h00 du mat'), Gaël me présente à Francis, le technicien de la bande qui sera avec nous toute la semaine. Celui-ci connaît bien la région, il y est venu pour couvrir les précédents conflits, d'un côté ou de l'autre de la frontière nord.

Dès les premières heures passées avec mes nouveaux compagnons, je me fais à l'idée que nous ne sommes pas d'accord sur tout, mais nous arrivons à discuter. Et de manière tacite, nous évitons les jugements de valeur et les discours politiques.

Cela fait un mois que je n'ai pas travaillé avec des journalistes, et je me rends compte que les lignes éditoriales ont un peu bougé. Nous sommes moins sur la recherche du scoop et de la news à sensation, plus sur des sujets de fond et sur les conséquences que le conflit a sur la société. Ce qui laisse une plus grande marge de manœuvre et

nous permet de mieux potasser nos recherches ainsi que les profils des personnes que Gaël souhaite interroger.

Après avoir passé quelques heures à planifier des interviews pour la semaine à venir, nous cherchons le reportage du jour. C'est à ce moment que je me souviens d'une œuvre que nous avons découverte quelques jours plus tôt avec Raphaël, et qui se trouve au centre Suzanne Dellal, dans le sud de Tel Aviv. Il s'agit d'un grand tunnel qui traverse tout le hall de l'entrée du centre de danse, et qui représente les tunnels de la bande de Gaza. Gaël accepte. Je crois surtout par curiosité.

Nous arrivons devant le centre Suzanne Dellal, et le tunnel est toujours là. Je craignais qu'entre-temps il ait été démonté, mais non. Nous voyons des gens, souvent avec de jeunes enfants, entrer et sortir de cette énorme bouche grise. Je lis l'incrédulité dans le regard des journalistes. Est-ce un tunnel qui a été ramené de Gaza ? C'est quand même très dérangeant comme vision.

La première fois que je m'étais retrouvée devant, j'avais refusé d'y entrer. J'estimais que j'avais

déjà expérimenté assez de choses douloureuses, pour ne pas m'en rajouter encore sur la tête. Ma position n'a pas changé, je ne désire pas faire "l'expérience du tunnel".

Gaël souhaite interroger les passants, et comprendre les motivations de leur visite. En discutant un peu avec tous ces gens, nous découvrons des profils très différents. Il y a des familles qui souhaitent comprendre par l'expérience de l'enfermement. Nous rencontrons cette grand-mère qui habite à Otef Aza*, et qui sait toute la chance qu'elle et sa famille ont eu que leur kibboutz n'ait pas été choisi par les terroristes, et qui se dit "ça aurait pu être nous". Ou encore ces mères de famille qui prennent de jeunes enfants par la main et qui leur explique qu'elles sont là et qu'ils n'ont pas à avoir peur. Qu'ils ont vu ces tunnels à la télé, mais que eux sont en sécurité.

On ressent le besoin de ces gens de s'identifier aux otages et à leur calvaire. Cette volonté de découvrir, par le vécu. Cette expérience de quelques secondes qui leur donne une fenêtre de compréhension sur ce que les otages ont vécu pendant plus de 50 jours, et que d'autres

continuent de vivre. C'est leur façon de leur dire "Nous ne vous oublions pas."

Entre-temps, le timer qui se situe à l'entrée du tunnel continue d'égrener les secondes, les heures et les jours pour ceux qui sont encore captifs.

Sur la pancarte descriptive près du tunnel, nous découvrons le nom de l'artiste, Roni Levavi.

Après quelques recherches, je finis par découvrir son numéro de téléphone, et je tente ma chance.

Je tombe sur un homme très accessible, heureux que les médias français s'intéressent à son œuvre.

Contre toute attente, il propose de nous rejoindre un peu plus tard dans la journée, afin de répondre à nos questions.

Roni Levavi nous rejoint au centre de danse à l'heure dite. Il est venu avec son épouse et leur gros chien. En faisant les présentations, nous apprenons qu'ils habitent dans un moshav à quelques kilomètres au nord de Tel Aviv. Le moshav où justement les victimes de Nova se rassemblent depuis quelques semaines, pour y

trouver de l'aide et diverses formes de thérapies qui pourraient leur permettre de surmonter ce qu'ils ont ou sont en train de vivre. Décidément... tout est proche dans ce petit pays.

Mais revenons-en au tunnel.

Avant de nous décrire son œuvre, Roni nous cite une phrase en hébreu - - יש אור בקצה המנהרה - Il y a une lumière au bout du tunnel.

L'artiste nous explique ensuite qu'il souhaitait créer une œuvre suffisamment forte qui puisse choquer les gens. Il est très conscient du malaise ressenti lorsqu'on la traverse. C'est exactement ce qu'il souhaitait provoquer, il voulait créer une expérience et un questionnement !

Il s'est directement inspiré des photos des tunnels prises à Gaza. Il a tenté de reproduire à l'identique sa forme, l'arrondi sur le haut, un plafond bas et des murs étroits, le tout en gris béton. L'éclairage est très parcimonieux, et le sol est recouvert de sable. Il voulait que les gens reconnaissent instantanément le tunnel, pour renforcer l'idée de claustrophobie, et provoquer une gêne avant qu'ils y pénètrent. D'ailleurs, sa disposition dans le hall d'entrée du centre de danse lui permettait une certaine longueur, 25 mètres. On est loin des

kilomètres de tunnels existant à Gaza, mais c'est déjà suffisamment long pour ceux qui choisissent de faire l'expérience de se retrouver coincés quelques dizaines de secondes... avant de retrouver la lumière au bout du tunnel.

A la fin de la visite, Gaël décide d'interroger des gens depuis l'intérieur. Il veut les prendre sur le vif, et comprendre leur ressenti pendant qu'ils sont dedans. Je me décide donc à l'accompagner, afin de l'assister dans ses échanges avec ceux qui ne parlent qu'hébreux. Je me mets rapidement en condition. Aucune envie que cette expérience ne me flingue encore un peu plus, aucune envie de me retrouver 'en état de', d'autant qu'en temps normal, j'ai déjà quelques tendances à la claustrophobie. Je ferme tout, et j'avance en automate. Je me concentre uniquement sur les questions à poser, et les traductions à fournir. En sortant du tunnel, je réalise que l'expérience n'a pas été aussi douloureuse que je ne l'avais craint. Cependant, je ne suis pas certaine que ce soit très rassurant sur mon état mental.

Nous avons quelques heures avant de nous rendre à la manifestation qui a lieu chaque samedi soir au kikar hahatufim - la place des otages.

Avant de remonter dans sa chambre pour rédiger son sujet, Gaël me fait part d'un article qu'il a trouvé sur 972 Magazine. Jamais entendu parler de ce site, qu'il m'assure pourtant être une référence chez les journalistes francophones. L'article dont il me parle décrit Tsahal à charge, et j'avoue que j'ai les antennes qui pointent. Mais si je veux pouvoir argumenter avec Gaël, j'ai besoin d'aller chercher plus d'informations sur ce site Internet qui se dit indépendant et objectif. Ça tombe bien, j'ai quelques heures devant moi pendant qu'il met en forme les interviews du jour. Mon téléphone en main, je pars à la recherche du site Internet. En ouvrant leur page d'accueil, je vois qu'ils se présentent comme média de référence "From Israel-Palestine". J'imagine que c'est la raison pour laquelle ils utilisent 972 comme nom... c'est l'indicatif du pays.

Je vais directement sur la liste des journalistes qui pigent pour le magazine, afin de savoir à qui j'ai

affaire. Très rapidement, je me rends compte qu'ils sont nombreux à ne pas vivre en Israël, étant très souvent localisés aux Etats-Unis ou à Londres. Surprenant pour un canard qui se présente comme un observateur local. Beaucoup sont dépeints comme 'activistes', sans que leurs combats ne soient clairement exposés, mais j'ai dans l'idée (je me trompe peut-être), que ce n'est pas au sein du Congrès sioniste international. Quoi qu'il en soit, nous avons ici une belle brochette de personnalités politiquement engagées, ce qui n'augure en rien d'une objectivité journalistique que nous serions en droit de réclamer.

Je réalise que je n'aurai pas plus d'informations sur le profil des journalistes, et j'en choisis au hasard, pour les googler et en apprendre davantage sur leurs parcours professionnels.

Je tombe en premier sur Samer Badawi, dont les articles sont régulièrement repris, entre autres... par Al Jazeera. Tiens donc ! Les titres sont édifiants, mais j'accepte que nous puissions avoir des avis différents. Quoi qu'on y dépeint beaucoup le Hamas comme une victime, ou encore l'UNRWA comme un otage politique.

Soit. Néanmoins, lorsqu'on apprend quelques jours plus tard que des représentants de l'organisation onusienne ont pris part aux massacres du 7 octobre 2023 et qu'environ 12% de ses employés sont directement affiliés aux Hamas, qu'on a trouvé sous ses bureaux des accès aux tunnels et que l'électricité pour les alimenter venait directement des compteurs de l'UNRWA, on est en droit de mettre en doute l'objectivité de ces articles.

Je continue ma quête, et choisis de sélectionner une femme. Je tape sur le nom de Henriette Chacar. Je google son nom, et je ne suis pas déçue. Henriette Chacar s'est faite remarquer dès ses années universitaires à Columbia, où ses articles et podcasts reflétaient un militantisme pro-palestinien décomplexé, contraire selon certains au Code d'Ethique de la Société des journalistes professionnels. Par la suite, dans le Washington Post, elle dénie carrément la légitimité de l'Etat d'Israël, condamnant la solution à deux états (1).

[(...) all it offers is the two-state solution — an outdated, irrelevant vision (...)] (fr) tout ce qu'elle

propose est une solution à deux états - une vision dépassée et hors de propos] (2).

La liste est longue de ses prises de positions, articles et podcasts dénonçant “l’injustice du sionisme”. A tel point que l’un de ses employeurs, l’agence Reuters, finit par lui remonter les bretelles en février 2023, suite à un email “outrageant” qu’elle aurait envoyé à son éditeur, et lié à ses prises de positions politiques (3).

J’éteins l’écran de mon téléphone. Je crois que j’en ai assez appris sur la rédaction du magazine 972 pour me faire une idée précise de leur ligne éditoriale et de leurs prises de positions clairement ‘activistes’, comme ils le décrivent si bien. Et je sais que si je continue de chercher, je vais trouver. Mais à quoi bon. En dix minutes j’en ai appris plus que tous ceux qui consomment leurs news comme valeurs sûres et avérées, sans jamais remettre en question l’intégrité de leurs articles et de leurs motivations.

Non mais sérieux les journalistes français. C’est ça qui vous sert de référence pour chopper des

infos sur ce qu'il se passe en Israël ?!! Vous devriez carrément aller sur Al Jazeera**. Vous perdriez moins de temps... et c'est le Qatar qui régale.

*Otef Aza est la zone frontalière avec Gaza, qui longe la route 232. C'est sur cette ligne que le Hamas a défini ses cibles. Nova et les kibboutzim qui ont été attaqués font partie de cette zone.

**D'ailleurs, j'apprendrai de la bouche de Gaël que certains magazines culturels français très populaires s'en inspirent régulièrement, considérant Al Jazeera comme 'une source très convenable'.

(1)

<https://www.camera.org/article/one-huge-embrace-of-hyperadvocacy-on-henriette-chacar-reuters-was-warned/>

(2)

<https://www.washingtonpost.com/outlook/2019/09/20/no-matter-how-many-palestinians-vote-israeli-elections-we-still-cant-win/>

(3) <https://honestreporting.com/revealed-reuters-journalist-rebuked-by-editor-after-sending-outrageous-email-about-israel/>

“

Des seins coupés,
des organes génitaux
mutilés aux ciseaux,
des blessures par
balles aux organes
génitaux, abdomen,
jambes, fesses.

313

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Mardi 5 décembre 2023

LA MER MORTE

Suite au massacre du 7 octobre 2023, les populations frontalières ont été déplacées. Certaines, en particulier celles originaires des kibboutzim qui ont violemment été attaqués, n'ont plus de maison, n'ont plus rien. D'autres, font partie des zones jugées à risques, parce que trop proches des frontières, et sous le feu constant des missiles envoyés par le Hamas et le Hezbollah, qui les mettent en danger à toute heure du jour et de la nuit. Et puis il y a aussi ceux qui ont pris peur, et qui n'osent plus retourner chez eux, parce qu'ils ont vu les incursions des terroristes d'un peu trop près.

Pour toutes ces familles, il a fallu trouver des réponses immédiates, pour les mettre en sécurité. Puis leur apporter un peu de réconfort, malgré la

situation dramatique. En tout, ce sont 200 000 personnes, hommes - femmes - enfants - personnes âgées, qui ont été déplacées. Lorsqu'ils avaient des animaux domestiques, ils ont, pour nombre d'entre eux, été autorisés à les emmener. Pour les cas plus tragiques, ceux qui ont vu des familles entièrement décimées le 7 octobre 2023, des associations ont été récupérer tous les animaux qu'ils ont pu trouver sur les lieux du massacre, afin de les accueillir dans des refuges. Parfois aussi pour les soigner, lorsqu'ils avaient, eux aussi, essuyé le feu des terroristes, quand ils n'avaient pas été abattus par les terroristes.

Parfois, ces évacués ont d'abord été dans leurs familles, au centre du pays. Mais le plus souvent, des hôtels ont été mis à leur disposition, parfois à la demande du gouvernement, parfois du fait des établissements. Des particuliers, résidant en Israël ou depuis l'étranger, ont cédé leurs résidences secondaires à ceux qui en avaient besoin. Les chaînes de solidarité que l'on a vues dès les tout premiers jours étaient aussi à destination de toutes ces personnes, qui souvent n'avaient plus rien. Les principales villes balnéaires, telles que Eilat

et la Mer Morte, sont devenus les principaux lieux d'accueil, permettant à ces populations de s'organiser en fonction de leurs communautés d'origine.

200 000 déplacés depuis le 7 octobre 2023

A l'échelle de la France, cela correspond
à 1 413 043 déplacés

A celle des Etats-Unis, 7 391 304 déplacés

Gaël aimerait rencontrer les familles des kibboutzim, et les interroger sur leurs conditions de vie depuis bientôt deux mois. Sa rédaction propose d'aller à Eilat, parce que toute la ville semble s'être transformée en kibboutz géant, mais aussi parce que certaines familles des otages français qui ont été libérés il y a deux semaines se

trouvent actuellement là-bas. Je ne connais pas bien la répartition des villes, mais je propose plutôt de nous rendre à Ein Bokek, une petite ville faite exclusivement d'hôtels donnant sur la Mer Morte, ce qui semble un bon compromis géographique, et où je pense, nous pourrions trouver des personnes intéressées de partager leur histoire avec nous.

A moins 400 mètres sous le niveau de la mer, la Mer Morte est le point le plus bas au monde, offrant un paysage unique, somptueux et à perte de vue. A mi-chemin entre le désert et un décor lunaire, surtout lorsqu'on se trouve près du rivage salé, avec son sable couleur safran. En période estivale, la ville est pleine de touristes qui partagent leur temps entre massages et bains de boue.

Nous arrivons dans une ville silencieuse. J'en viens à me demander si les déplacés sont encore à Ein Bokek. Nous circulons quelques minutes en voiture pour repérer des groupes de personnes qui pourraient nous renseigner. Peut-être près du centre commercial. Mais lorsque nous nous arrêtons pour y acheter de l'eau, nous constatons

que nous sommes les seuls clients du centre. En sortant, nous rencontrons deux jeunes filles. Je les interroge pour comprendre ce qu'il se passe dans la ville, et aussi pour en savoir un peu plus sur qui elles sont et ce qu'elles font là. Ce sont deux jeunes bénévoles, qui sont venues s'occuper des enfants, et leur apporter un soutien psychologique. Elles nous expliquent comment chacun des hôtels sont répartis en fonction des villes et des lieux. Beaucoup sont réservés à la ville de Sderot, qui a quasiment été entièrement évacuée. Là, les habitants de Sa'ad. Un peu plus loin ceux de Holit. Et là-haut, elle nous indique un établissement un peu à l'écart, les habitants du kibboutz Be'eri. Nous levons les yeux, et découvrons la façade de cet immense hôtel qui protège dorénavant cette communauté si durement éprouvée. Immense pincement au cœur. L'image de leurs maisons brûlées, des jouets détruits jonchant le sol, de ce qui était et qui n'est plus... me rappelle tout ce qu'ils ont perdu, pour se retrouver dans cet endroit, victimes errantes au milieu du désert.

Quelques jours plus tôt, j'avais vu ce reportage sur la chaîne 12. Les jeunes ados du kibboutz

racontaient leur journée du 7 octobre 2023, leur terreur, leurs amis qui avaient été assassinés, le manque, leur tristesse. Surtout, le sentiment qu'on leur avait arraché leur raison de vivre et tout ce qui constituait leur équilibre. J'avais été extrêmement émue par leur témoignage, mais surtout par leur force de caractère, qu'ils puisent dans leur unité et l'amour qu'ils se portent les uns aux autres. En plus de l'horreur de cette journée, c'est tout leur mode de vie qui avait reçu un sacré coup. L'un manquait, tout l'équilibre était remis en question. Alors après le 7 octobre 2023....

Nous décidons de nous concentrer d'abord sur les autres communautés.

Dans un parking près du centre commercial, nous croisons Nofar et sa fille. Elle semble un peu effrayée, mais finalement elle accepte de répondre à nos questions. Elle vient de Sderot. Le jour du 7 octobre 2023, elle passait shabbat chez sa mère, avec le reste de sa famille. Très tôt, des proches inquiets lui ont envoyé les vidéos des incursions du Hamas dans Sderot. Comme tout le monde, elle a d'abord été incroyablement, refusant de penser que ces hordes déchaînées circulaient près

de chez elle. Mais très vite, dans le flot d'informations qu'elle recevait, elle découvrit les vidéos de l'assaut contre le commissariat de Sderot. C'est là qu'elle a compris. Ce shabbat, elle était à quelques rues de là, mais son appartement se situe juste en face du centre de police. Qui mieux qu'elle pour reconnaître le décor et comprendre que les terroristes étaient dans sa ville et qu'ils y semaient la terreur. Après le premier choc passé d'avoir évité d'être si proche du désastre, Nofar et ses sœurs ont très vite compris que toute la ville était menacée, et qu'ils devaient se barricader. Ils ont éteint toutes les lumières, fermé les volets et la porte à clef, et sont partis se réfugier dans la chambre forte. A certains moments, ils ont entendu les terroristes frapper aux portes des appartements de leur immeuble, à la recherche de leurs nouvelles victimes. Impossible de faire le moindre bruit ni de bouger, de peur d'alerter de leur présence. Comme tout le monde à Sderot et dans la région, ceux qui ont eu la chance de ne pas se faire massacrer, ont passé des heures terrassés par la peur et l'incompréhension. Sans savoir non plus comment ils allaient en réchapper. Plus tard dans

la nuit, lorsque Tsahal commença à gagner du terrain et à passer de maison en maison pour sécuriser la zone, ils ont enfin pu sortir de leurs abris.

Ils n'ont eu que quelques minutes pour quitter leurs domiciles et partir loin de la zone de conflit. Nofar nous explique qu'elle n'avait pas le moindre papier sur elle, pas de vêtements, rien. Elle, sa fille, et son téléphone. Elle nous montre les vêtements qu'elles portent et nous explique qu'elles ont dû tout racheter. Cela fait bientôt deux mois qu'elles sont loin de chez elles, et d'autres soucis sont venus interférer. Nofar ne travaille pas. Elle n'a pas de papiers pour justifier de son identité auprès de sa banque, et s'est retrouvée totalement démunie, sans pouvoir confirmer son identité pour avancer dans les démarches administratives devenues cruciales.

Pendant qu'elle nous raconte son histoire, je me sens attendrie par cette femme. Elle est touchante. Elle vient de nous apprendre qu'elle est perdue au milieu de nulle part, qu'elle ne sait pas quand elle va pouvoir retourner chez elle, qu'elle ne sait même pas si elle a encore un chez elle, et pourtant elle nous regarde avec ses grands yeux et un

immense sourire, nous demandant timidement à la fin de l'interview si elle a bien répondu à toutes nos questions, s'excusant presque de devoir nous laisser parce qu'on l'attend ailleurs.

Nous faisons le tour de quelques hôtels, mais à chaque fois la même réponse. Impossible de rentrer. Tous ces gens ont été harcelés par des journalistes du monde entier, et ont commencé à s'organiser, de façon à protéger leurs communautés d'un regard extérieur un peu trop intrusif. Alors que nous allions passer à autre chose, nous rencontrons une femme et un jeune garçon, Liel. Elle est pressée, mais accepte que nous les accompagnions un bout de chemin. Elle nous apprend que le jeune garçon est l'ami de son fils, qu'elle va chercher à l'école. Je suis surprise, je ne savais pas qu'il y avait un établissement scolaire à Ein Bokek. En fait, celui-ci vient d'être construit pour les enfants déplacés.

Nous arrivons devant une longue barricade en bois. A l'entrée, nous nous présentons aux hommes qui font la garde, et leur demandons de rencontrer un responsable qui pourrait nous en apprendre plus sur cette école et son histoire. Un homme d'une quarantaine d'années nous rejoint très vite à l'entrée. Il s'appelle Ilan. Il n'est pas enseignant, mais il fait partie du groupe à l'initiative de cet établissement.

Les premiers jours, les enfants et les adultes ont reçu un soutien psychologique immédiat. Mais rien n'était en place pour assurer la reprise de l'année scolaire. Tous ces gens avaient fui des zones meurtries, y compris les enseignants. Les parents étaient aussi perdus que leurs enfants, et il a rapidement fallu trouver une solution. Au départ, des classes se sont organisées dans chacun des hôtels, mais ce système a très vite montré ses limites. C'est alors qu'ils ont décidé de créer un espace scolaire pour tous les enfants déplacés qui se trouvaient dans la région. Ils ont investi un ancien centre dédié aux problèmes de peaux, et qui avait l'avantage d'être isolé par des murs en bois. Ils ont construit quelques baraques qu'ils ont organisées en salles de classes, fait venir des

enseignants des villes voisines, et ont mis en place un système éducatif qui pouvait prendre en charge l'ensemble des enfants en âge d'être scolarisés. Le tout... en deux semaines !

La mâchoire m'en tombe.

Ilan est conscient de ce qu'ils ont réalisé en si peu de temps, mais il n'en tire aucune gloire. Sa préoccupation principale reste les enfants et l'importance de leur offrir un peu de stabilité dans leur vie qui en manque cruellement. Il nous raconte les difficultés des uns, le manque de concentration des autres. Certains avaient leurs amis de toujours retenus en captivité à Gaza. Beaucoup sont revenus lors du traité de fin novembre, ce qui a permis un certain réconfort. Mais il y en a tant qui sont morts le 7 octobre 2023. Ces gamins se traînent cette culpabilité, et le souvenir des derniers messages de détresse qu'ils ont échangés avec leurs amis, avant que ceux-ci ne se fassent massacrer.

Personne ne sait comment tous ces enfants vont réussir à se reconstruire. La mission première de cette école n'est pas tant de leur apporter un enseignement, même si celui-ci est crucial. Elle

est là avant tout pour leur permettre de renouer avec leur nouvelle normalité.

Après la visite de l'école, qui nous laisse silencieux, nous nous dirigeons vers l'hôtel qui abrite les habitants de Be'eri. Suite à nos précédentes tentatives, nous n'avons pas de grands espoirs de pouvoir parler à quiconque, mais nous avons roulé trop de kilomètres pour simplement abandonner.

Dans la montée, je remarque les nombreuses voitures. En d'autres circonstances, nous pourrions croire que le lieu est plein de touristes et de vacanciers venus passer quelques jours en famille. En face de la porte principale, j'aperçois des activités en plein air qui semblent récentes, autour desquelles s'agitent les enfants, et je suis touchée de constater tous les efforts qui ont été mis en place afin de leur procurer un peu de joie. Et leur offrir des outils de résilience.

Dès notre arrivée, nous nous dirigeons directement au bureau d'accueil. Sans surprise,

nous apprenons qu'il nous est impossible d'entrer ou d'interroger qui que ce soit sans autorisation. Les journalistes n'ont pas bonne presse dans le coin, surtout lorsqu'ils viennent de l'étranger. Nous comprenons que ces gens ont été pourchassés par de nombreux médias, et qu'ils ont trop souvent vu leurs propos déformés, et leur souffrance foulée au pied. Ils sont devenus méfiants, et se sont organisés pour que cela ne se reproduise plus.

La procédure est simple. Il faut appeler M.M., qui fera sa petite enquête et qui décidera du 'si', du 'quand' et du 'avec qui'. Bref, nous pouvons reprendre notre voiture et retourner chez nous, nous ne rentrerons pas aujourd'hui.

Nous nous mettons sur le côté pour passer quelques coups de fil, mais il est tard, et rien ne se débloque. A l'entrée, Mario me fait un signe. Le fait que je parle hébreu et que je paraisse vraiment concernée par tous ces gens semble jouer en ma faveur. Je m'approche. Je m'amuse de voir tous ces enfants lui tourner autour et réclamer son attention. Il m'apprend que ce sont tous des enfants du kibboutz, et qu'il fait office de grand-père. C'est vrai qu'il affiche en

permanence un immense sourire, les bras grands ouverts. Il accepte de me parler parce qu'il a bien compris que nous n'obtiendrons rien d'autre aujourd'hui. J'appelle mes deux compères, qui s'approchent, ravis du tournant que prend la situation.

Mario nous apprend qu'il était à l'étranger avec son petit-fils lors du 7 octobre 2023. Le reste de sa famille était sur place, et pendant des heures il a tenté de les joindre. Il ne s'appesantit pas trop sur sa propre souffrance. Il nous parle surtout de ce qu'il a découvert à son retour. Des maisons brûlées, détruites. Les familles qui habitaient à 5 mètres de chez lui... entièrement décimées. Il ne reste plus personne. Sa maison est "juste" criblée de balles, mais il ne sait pas quand elle pourra être remise en état. Pas d'ici un an, c'est certain. En revanche, si les quatre murs de sa maison sont encore en place, alors que les maisons adjacentes à la sienne ont toutes été détruites, il ne reste plus rien. Plus une seule chaussure. Ils ont tout volé, tout pris.

Parfois, en l'écoutant parler on sent une cassure dans sa voix. Mais il se reprend très vite. Cet homme a une joie de vivre que j'ai rarement

rencontrée. Tout en étant parfaitement conscient des horreurs qu'il nous raconte, de la douleur de tous ceux qui l'entourent, il est là devant nous, et il nous sourit. C'est presque s'il ne nous prendrait pas dans ses bras pour nous consoler d'avoir eu à nous raconter toutes ces horreurs. Comme beaucoup d'autres, il a tout perdu, et pourtant il a le sentiment d'avoir toute la richesse du monde, entouré des siens et de tous ces enfants.

J'ai du mal à le quitter. J'ai presque envie de réclamer mon câlin moi aussi, tellement le regard de cet homme est réconfortant. Mais nous devons y aller. La route est longue, et la nuit pointe le bout de ses étoiles.

Je regarde le paysage défiler à travers la vitre de la voiture. Le désert laisse lentement place à l'autoroute. Contrairement à d'habitude, je ne ressens pas ce poids immense qui m'accompagne lorsque nous allons à la rencontre des victimes. Je m'attendais à trouver des gens effondrés, paralysés par la douleur. Et j'ai rencontré des

personnes d'une humanité et d'une force incroyables. On dit souvent des israéliens qu'ils sont résilients. Mais là c'est autre chose. Ils puisent une force dans leur communauté. Ils puisent une force dans les enfants. Ils puisent une force... en fait, j'en sais rien d'où exactement ils puisent toute cette force. Mais je suis sincèrement, profondément, immensément admirative de tous ces gens que nous avons rencontrés aujourd'hui. Et ça me donne un espoir que je n'avais plus ressenti depuis le 7 octobre 2023. Ça me donne la certitude que nous allons nous en sortir !

“

Je dois vivre avec
ce qu'ils ont fait
(Une enquêtrice,
sur les viols du
7 octobre 2023)

332

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

Jeudi 7 décembre 2023
LES MACCABÉES

Gaël m'a demandé de les accompagner à Jérusalem, pour une manifestation qui doit avoir lieu en soirée. La Marche des Maccabées a été organisée pour nous rappeler le combat historique des maccabées contre les grecques au deuxième siècle avant Jésus-Christ, qui ensuite, et via le miracle de la fiole d'huile, a mené à la célébration de la fête de Hanoucca. Ce soir nous devons allumer la première bougie, et un mouvement ultra nationaliste israélien a choisi cette date pour marquer les esprits, pour le plus grand plaisir des médias qui s'attendent à un débordement à quelques mètres de la vieille ville.

Nous arrivons à Jérusalem en fin d'après-midi. Ce soir est le premier soir de Hanoucca. Je suis extrêmement triste de ne pas être en famille pour l'allumage. Mais j'ai tout de même emmené ma hanoukia avec moi. Seulement, en installant mon attirail, je me rends compte que j'ai oublié de prendre du feu. Je pars dans la rue pour aller chercher ce dont j'ai besoin, et j'en profite pour plonger un peu plus loin dans les rues qui bordent l'hôtel.

Après ma courte visite, je remonte dans ma chambre. Et pendant que les garçons finissent de se préparer, j'allume mes bougies avant que nous nous lancions à nouveau dans le froid de la ville.

Nous nous retrouvons dans le lobby vers 18h30. La manifestation étant prévue une heure plus tard, ça nous laisse largement le temps de nous y rendre

335

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

et de nous installer. Nous faisons le chemin en sens inverse de la voiture quelques heures plus tôt. Dès que nous arrivons à la porte de Damas, nous sentons de l'électricité dans l'air. Le décor n'a plus rien à voir avec celui quelques heures plus tôt. Des policiers de diverses unités dans tous les coins. Des véhicules blindés, des chevaux. Un char à eau garé dans une petite rue transversale, celui qui déversé de l'eau puante. Nous sommes impressionnés par le déploiement de toutes ces forces de sécurité, et comprenons que la ville est bien décidée à éviter tout débordement, qu'il vienne des juifs ou des arabes. Nous nous présentons comme journalistes pour être autorisés à entrer dans le périmètre, mais sommes renvoyés un peu plus haut vers le kikar Tsahal, où doit se dérouler l'allumage et le départ du rassemblement qui a prévu de remonter sur la porte de Damas, traverser le quartier arabe de la vieille ville et terminer en direction du Kotel. En effet, entre autres revendications, le mouvement réclame la souveraineté sur l'esplanade du Temple. Sans m'appesantir, je me fais la réflexion que cette manifestation n'est pas très contextuelle par rapport au conflit actuel dans la défense duquel

tout le pays est embarqué, mais chacun ses combats.

Arrivés au point de rencontre, nous constatons qu'ici aussi, les forces de polices sont présentes en masse, et déterminées. Gaël reconnaît des collègues français avec qui il échange des informations, mais rien de très croustillant. J'apprends que ces gamins qui font office de manifestants sont appelés 'les enfants des collines'. En observant les alentours, je les soupçonne surtout d'être les contingents de dirigeants qui restent en retrait, et qui surveillent de loin. Bref, rien de très maccabéen.

Très rapidement, nous nous rendons compte que la soirée est un flop. L'allumage inexistant. Une centaine de manifestants tout au plus, et autant de journalistes qui s'attendaient à du pur jus. La police s'empare des pancartes, et les détruit. Les jeunes les traitent de traîtres et de fachos. Pas d'une grande imagination tout ça, mais ils n'auront pas le dernier mot, et seront vite dispersés.

Pendant ce court temps que nous passons sur place, j'aurais quand même été surprise par le déploiement des mesures de sécurité, quelle que

soit l'origine des manifestants. Je n'aurais jamais imaginé que la police se montrerait à ce point déterminée et menaçante, surtout envers de jeunes juifs. Même si j'habite dans ce pays, je reste abreuvée des images opposant la police aux manifestations le plus souvent arabes et palestiniens, qui s'avèrent souvent très violentes. Rarement celles les opposant aux juifs politisés de droite. Non seulement ça me rassure quant à l'état de notre démocratie, mais d'une certaine façon, je suis aussi heureuse que les médias présents aient pu le constater de visu. Non que je m'attende à ce type de conclusion dans leurs canards respectifs, mais c'est bien qu'ils en aient été témoins.

Enfin, après une soirée et une manifestation hors sujet, tout le monde retourne à la préoccupation première qui est celle du 7 octobre 2023 et ses conséquences. Depuis deux mois, c'est la seule chose qui compte dans le pays, et je ne comprends pas bien pourquoi ni comment nous nous sommes laissé détourner de notre raison première.

Nous tentons un dernier détour vers la vieille ville. Mais là encore, rien à mettre sous la dent de nos journalistes. Nous décidons alors de retourner à notre hôtel. Il fait froid, il est tard, et le matos commence à être lourd. Nous tombons sur un taxi solitaire dans une ruelle peu éclairée, et même s'il nous demande une fortune, je crois que nous sommes capables de la lui accorder.

Vendredi 8 décembre 2023

LE NORD

Nous nous retrouvons au petit déjeuner, comme prévu la veille au soir. Sauf que Francis s'est embrouillé avec son réveil, arrivant tout penaud une heure plus tard, les yeux encore plein de sommeil.

L'occasion de le chamailler gentiment est trop bonne. Ça détend l'atmosphère avant que nous ne commençons notre nouvelle journée.

Cela fait quelque temps que le Hezbollah intensifie ses tirs de missiles sur le nord d'Israël, et malgré la protection du dôme de fer les victimes se multiplient. La veille, un civil est mort dans les champs proches de Mattat, une communauté qui se trouve à moins de 2 kilomètres de la frontière avec le Liban, et Gaël

décide d'aller interroger les populations qui se trouvent à proximité.

Depuis Jérusalem, en cette veille de shabbat, il faut compter près de 3 heures de route. Aux deux-tiers du trajet, le décor se transforme en paysage montagneux et verdoyant, et je souris lorsque Francis souligne la différence avec les montagnes désertiques de la Mer Morte, que nous avons traversées à peine 3 jours plus tôt.

Une fois que nous passons Meron, nous tentons de nous arrêter dans les kibboutzim qui se situent sur notre route vers Mattat, afin de recueillir le maximum de témoignages.

Cela fait deux mois que je me concentre sur la région sud du pays près de la bande de Gaza, et je suis très surprise par ce que je découvre dans le nord. Tous les villages et les kibboutzim dans lesquels nous entrons ont été désertés. On a l'impression de se retrouver dans de vieux décors hollywoodiens qui auraient été abandonnés après leurs années de gloire.

Nous apprenons que les habitants ont quitté leurs maisons pour aller se réfugier dans des zones plus sûres, principalement dans les villes du centre. Je

sais que la menace venant du Hezbollah est à prendre au sérieux, et que les années précédentes nous ont appris leur force de destruction, mais je n'avais pas du tout envisagé que les populations, ici aussi, avaient été déplacées comme ont pu l'être celles du sud. Seuls les militaires sont présents, montant la garde et protégeant les lieux. Quelques civiles viennent leur porter à manger, et ce sont les seuls que nous croisons.

Nous décidons alors de pousser directement vers Mattat, afin d'interroger ses habitants à propos du drame de la veille. Suite au peu de succès que nous avons rencontré jusque-là, et à la longue route que nous venons d'effectuer, Gaël est déterminé à récolter des informations auprès de cette communauté perchée dans les hauteurs.

Notre destination se situe au bout d'une petite route de montagne. Nous passons quelques blocs de béton posés en quinconce auxquels nous prêtons peu d'attention, et nous retrouvons devant une grille fermée, gardée par 2 militaires qui ne semblent pas très portés sur la causette. J'ai beau insister, plaider... rien n'y fait. Nous ne pourrions pas entrer.

Devant la grille, nous croisons des locaux dans leur voiture. Ils sont pressés, mais ils nous promettent de vérifier à l'intérieur et de trouver un moyen de nous aider. Entretemps, les militaires reviennent à la charge. Ils font de grands gestes avec leurs mains, montrant la colline en face de nous. Ils semblent très agacés par notre comportement. C'est à ce moment que je percute... les blocs de béton... leur insistance. Je suis du regard la direction qu'ils m'indiquent, et me rends compte que l'entrée du kfar se trouve dans la ligne de mire depuis les plaines du sud Liban. Le Hezbollah observe la zone et tire sur tout ce qui bouge et est susceptible de faire un carton. A la distance à laquelle nous nous situons, nous sommes à portée d'un RPG un peu élaboré, et donc, directement en danger si nous nous entêtons à laisser notre voiture au milieu de la route.

Nous sommes dans un décor absolument merveilleux, le genre de décor dans lequel on aimerait faire une balade dès qu'une occasion se présente... mais en fait non. Dans le nord d'Israël, ce genre de promenade n'est plus possible, sous peine de se faire tirer à bout portant. Nous

sommes à 250 kilomètres de la bande de Gaza, nous venons de traverser le pays du sud au nord. Et là encore, nos populations et l'intégrité de notre pays sont directement menacées, alors que nous sommes toujours à l'intérieur de nos frontières.

Nous rangeons la voiture dans les fourrées sur le bas-côté, et nous protégeons derrière les blocs de béton. Nous n'attendons pas longtemps. Après un court moment, un homme d'une trentaine d'années sort en voiture. Nous l'accostons. Il accepte de nous parler, mais nous devons rester à couvert. Il sort de son véhicule, et en profite pour se rouler une cigarette, adossé à la portière. Son arme automatique se trouve sur le siège passager. Il nous apprend qu'il rentre à peine d'une période de réserves, et qu'il doit y retourner dans quelques jours. Grand bonhomme, fort et costaud, avec une barbe bien fournie. Et en même temps une immense douceur émane de lui. Cela fait à peine quelques minutes que nous parlons avec lui, que ses parents sortent à leur tour. Il nous présente, et ceux-ci se joignent volontiers à la discussion. Ce n'est pas si souvent que des

journalistes s'intéressent à eux, habitants du nord, alors que le sud est sans cesse, et à juste titre, sous le feu des projecteurs internationaux.

En discutant avec cette famille, j'apprends que les populations de la frontière nord ont pris le choc du 7 octobre 2023 comme une détonation. Si depuis toutes ces années ils ont appris à vivre à proximité de leurs voisins directs, ils savent parfaitement ce dont ils sont capables, et ont réalisé à posteriori que le massacre du shabbat noir aurait très bien pu avoir lieu chez eux, plutôt qu'à Otef Aza, la zone frontalière de Gaza. C'est un peu comme une roulette russe. Soit tu tires à blanc, soit tu reçois une balle dans la tête. Et dans ce cas, c'est au sens propre du terme. Alors que personne ne sait réellement ce que prépare le Hezbollah, les autorités ont préféré prendre les devants, et c'est la raison pour laquelle elles ont évacué toute cette région, proche du Liban. De toutes les façons, les habitants du nord sont terrorisés, et auraient, même sans l'injonction de l'Etat, pris leurs valises pour s'installer ailleurs. En fait, ce que ces gens réclament est tout simple. Ils demandent l'application de la résolution 1701 de l'ONU, décrétée en 2006 et stipulant

l'existence d'une zone démilitarisée au sud du Liban, qui permettrait à la FINUL de faire son taff de pacificateur. Pourtant, malgré la présence de 10 000 casques bleus, le Hezbollah grignote chaque fois un peu plus la distance qui devrait séparer le Liban d'Israël, s'offrant parfois quelques incursions. L'une des plus récentes, le 9 juillet 2023, des soldats libanais accompagnés de terroristes du Hezbollah se sont offert une vingtaine de minutes du côté Israélien. On imagine aisément que ce n'était certainement pas pour une balade champêtre.

Comme ils parlent parfaitement anglais, je suis restée en retrait pour les écouter et les observer, alors que Gaël poursuit son interview.

Je crois que nous passons un long moment à parler avec ces gens. Mais j'ai totalement perdu la notion du temps. Encore une fois, je me sens très privilégiée de rencontrer toutes ces personnes et de les entendre nous raconter leur histoire.

Au bout d'une heure peut-être, nous les laissons repartir vers leur maison de rechange. Sans qu'ils sachent, eux non plus, dans combien de temps ils vont pouvoir réintégrer la vraie. J'allais rajouter

“en toute sécurité”, mais en fait non. La définition appropriée serait... “dans une relative sécurité”.

Comme nous sommes dans le nord, les garçons souhaitent rester dans la région pour nos sujets du lendemain. J’ai une immense boule au ventre. Nous sommes vendredi après-midi, tout est fermé, et je n’ai aucun moyen de rentrer chez moi. Je suis obligée de rester avec eux, et de passer ce shabbat, deuxième jour de Hanoucca, loin de ma famille. Ce sont les premières fêtes depuis le 7 octobre 2023, et elles résonnent tout particulièrement.

Je me résous à les appeler pour les prévenir que je ne rentrerai pas ce soir. Pendant que je suis au téléphone, j’imagine que Gaël et Francis se mettent d’accord, parce qu’ils viennent à ma rencontre, m’annoncer qu’ils ne trouvent pas d’hôtel, et que finalement ils ont décidé de rentrer à Tel Aviv. Je me sens comme une enfant. J’en ai les larmes aux yeux, et je pourrais me jeter à leur coup tellement je leur suis reconnaissante. Tout

est totalement disproportionné, mais l'attention de ces deux hommes que j'accompagne depuis maintenant une semaine me touche profondément.

Samedi 9 décembre 2023

LES VIOLS

Deux mois et deux jours ont passé. Neuf semaines exactement. Les samedis matin ne seront plus jamais les mêmes. Et chaque fois que nous nous réveillons, nous prions le ciel que 'ÇA' n'arrive pas à nouveau.

Les témoignages sur les viols commencent à émerger. Pourtant, les institutions féministes à travers le monde demeurent muettes dans le meilleur des cas, négationnistes parfois. Ancrées dans un dédain nauséabond, à chaque fois. Laissant la population israélienne meurtrie, dans son intégralité.

Il n'y a pas de témoignages directs des victimes des viols. Pour deux raisons. Soit parce qu'elles

ont été exécutées pendant ou après leur viol (elles ont parfois été violées post mortem). Soit, parce que les uniques victimes encore en vie sont dans un tel état de choc, présentant des blessures et des mutilations épouvantables, qu'elles sont totalement déconnectées de la réalité, de leur corps, dans l'incapacité de communiquer avec l'extérieur.

Ce matin, le JPost a publié une longue interview de Yael Shearer, cheffe du groupe israélien de défense des survivants de violences sexuelles, qui a été mandatée par le gouvernement israélien pour enquêter et rassembler les preuves médico-légales concernant les exactions sexuelles qui se sont déroulées le 7 octobre 2023.

Cette femme fait ce travail depuis neuf ans, et a été amenée à visiter et à étudier de nombreuses zones de conflits à travers le monde, dans lesquelles des viols ont été commis. Elle n'a jamais !... jamais rencontré de cas similaires à ceux qu'elle étudie depuis deux mois.

Elle explique le tabou lié au viol. Et puis c'est la première fois que le pays se retrouve confronté à une violence d'une telle ampleur, étant par conséquent dans l'obligation de rassembler assez d'informations pour signaler de manière officielle l'étendue et les caractéristiques des viols commis sur notre sol.

Elle ajoute aussi le devoir moral de toutes les personnes concernées par ce travail d'investigation, vis-à-vis des victimes et des familles, les empêchant de communiquer tous les détails et de jeter en pâture les photos de ces corps violentés, uniquement pour contenter les voleurs de cadavres, ou pour justifier les faits au regard international, qui de toutes les façons trouve un malin plaisir à détourner le regard, laissant un vide abyssal entre eux et nous, l'Etat nation.

Après ce premier travail des enquêteurs, nous savons que lorsque les terroristes sont entrés en Israël, les viols étaient parfaitement planifiés et orchestrés par le Hamas. On a retrouvé dans les affaires des terroristes des listes imprimées, avec des ordres traduits tels que “déchabille-toi”, “enlève ton pantalon”, “mains en l'air, et écarte

les jambes”, “ne fais pas de bruit”, “je vais te tuer”, “ne fais pas d’histoire”.

En fonction des zones de viols, des patterns ont été clairement définis, avec des comportements et des caractéristiques selon les lieux, laissant présumer qu’en chaque lieu, il y avait probablement un leader dont la tâche était d’orchestrer et de guider les viols.

A Nova, les viols et les violeurs se sont succédé à une vitesse effrénée, alors que dans les kibboutzim ils ont pris tout leur temps. Ceux qui ont réussi à en réchapper ont raconté les cris épouvantables qu’ils ont entendus chez leurs voisins... toute la journée.

Les premiers secours et les hommes de Zaka décrivent les corps qu’ils ont découverts. L’un d’eux parle des victimes qu’il a trouvées dans une chambre à coucher. Cette femme, et probablement sa fille, les deux faces contre terre, nues jusqu’à la taille, le bas du dos maculé de liquide séminale. Et du sang. Beaucoup de sang. L’ensemble des témoignages des volontaires qui ont les premiers été sur place précisent que la plupart du temps, lorsque les corps n’ont pas été brûlés, ils ont retrouvé un mari, un parent, un

proche, face aux femmes violées, à genoux, dans la position de celui qu'on oblige à regarder.

Toutefois, les hommes n'ont pas été réduits au simple rôle de spectateurs de l'horreur. Comme les femmes et les enfants, eux aussi ont été violés.

Les témoins de Nova ont raconté le calvaire des jeunes filles qui hurlaient, qui suppliaient qu'on les tue parce qu'elles ne pouvaient plus endurer les viols à répétition. Ils ont raconté ces femmes échangées d'un terroriste à un autre, traînées par leurs cheveux. Ils ont raconté la mutilation de leurs seins, dont les terroristes se sont ensuite servi comme ballon de football. Ils ont raconté comment les terroristes continuaient de les violer alors qu'ils les avaient poignardées. Ils ont raconté la découverte d'une multitude de corps avec les jambes écartées, nus jusqu'au bassin, lorsqu'ils ont été libérés de leur cachette. Ils ont raconté les parties génitales coupées et gisant à côté des corps. Ils ont raconté les membres des victimes qui gisaient à angle droit sur le sol. Ils ont raconté le sang sur le bas du dos des victimes. Ils ont raconté les corps nus à genoux, attachés aux troncs d'arbres.

Quant aux otages, nous savons qu'au moins 10 d'entre ceux qui sont rentrés en novembre ont subi des violences sexuelles. Des jeunes filles ont été mariées de force.

Les viols commis lors du 7 octobre 2023 ne sont qu'une partie du massacre. Nous les avons découverts plus tard.

Comme pour tout le reste, nous avons d'abord été incrédules. Il était impossible d'imaginer que des femmes israéliennes puissent être violées sur le sol israélien, par des terroristes du Hamas.

Aujourd'hui, nous commençons à réaliser l'ampleur du massacre, et la tâche qui nous incombe pour établir (rétablir) l'entière vérité. Des personnes comme Yael Shearer savent que leurs 50 prochaines années seront dédiées à ce combat.

L'une des difficultés que rencontrent nos enquêteurs, est la rareté de preuves médico-légales. Les premiers jours, submergés par le

nombre des victimes et la pression des familles qui voulaient récupérer les corps de leurs proches, les autorités ont été au plus rapide. Il fallait identifier les corps, qui pour la plupart étaient dans un état épouvantable. Les professionnels qui auraient dû établir les rapports complets et documentés sur les viols ont littéralement été dépassés. Non seulement, personne à ce moment-là n'avait encore évalué l'étendue et l'abomination des viols perpétrés, mais le temps, les moyens et le personnel manquaient terriblement.

Et puis, même s'il ne s'était agi que des viols, il aurait été impossible d'établir un rapport formel pour toutes les victimes, établissant le nombre de viols qu'elles ont chacune subis, faisant les prélèvements nécessaires, et établissant la liste précise des violences et des mutilations. Pourtant, ils auraient tous et toutes mérité un tel rapport, pour qu'on se souvienne. Mais sur le moment, il fallait aussi préserver les familles. Comment leur dire avec précision ce que leurs filles, leurs fils avaient subi avant de mourir ? Des centaines de parents, de conjoints.

Le lendemain du massacre, une jeune femme est allée sur les lieux de Nova pour tenter de retrouver son amie portée disparue. Parmi les corps, elle a découvert celui d'une femme habillée d'une robe noire qu'elle a prise en photo, pour tenter d'aider les proches qui la reconnaîtraient. Elle a en effet été identifiée, il s'agit de Gal Abdush. Son mari a été retrouvé près d'elle, une balle dans la tête. On suppose qu'il a d'abord assisté au calvaire de sa femme avant d'être exécuté. Ils laissent derrière eux des parents et des frères et sœurs brisés à jamais, parce qu'ils connaissent les détails. Ils laissent derrière eux une petite fille, qui saura à tout jamais dans quelles circonstances elle est devenue orpheline.

Les viols ont laissé une plaie béante dans l'esprit collectif des israéliens. A chaque fois que nous découvrons la photo d'une victime de Nova, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, il est impossible de ne pas se demander dans quelles circonstances elle est morte. Est-ce qu'elle a été violée ? Combien de fois ? Dans quelles souffrances ? C'est une épreuve à chaque photo.

Et le pays, les rues, les journaux sont pleins des visages de ces jeunes de Nova. De ces familles des kibboutzim. Impossible de se faire d'illusions. Impossible de se voiler la face.

Le pays est dorénavant marqué du signe des viols monstrueux qui ont eu lieu le 7 octobre 2023. Nous ne serons plus jamais les mêmes. Nous vivrons avec cette immense douleur, jusqu'à notre dernier jour. Les viols font désormais partie de notre réflexion collective.

A l'échelle nationale, la jauge indiquant l'horreur éprouvée est montée de quelques crans. Nous ne pourrons plus jamais revenir en arrière.

*Fin février 2024, l'ARCCI - The Association of Rape Crisis Centers in Israel - publiera un rapport sur les Crimes sexuels de la Guerre du 7 octobre.**

Les conclusions de ce rapport font état de

- *Recours systématique à une violence brutale pour commettre un viol :*

357

*Les témoignages font état de graves blessures suite aux viols - de viols malgré les blessures des victimes - de victimes poignardées dans le dos lorsqu'elles résistaient.
Puis de l'exécution des victimes.*

- *Multiples agresseurs et viols collectifs*
- *Viols en présence de membres de la famille ou de la communauté :*

Dans les kibboutzim, les hommes de la famille ont souvent été retrouvés à genoux face aux scènes de viol, laissant présumer qu'ils ont été forcés à regarder les viols des membres de leurs familles, avant qu'ils ne soient tous exécutés. A Nova, les viols ont eu lieu en plein air. Des témoignages confirment que les hommes ont été forcés à regarder leurs femmes ou leurs compagnes se faire violer à répétition, avant d'être égorgés à leur tour.

- *Abus sexuels sur les hommes*

Des hommes ont été violés. Mais pour beaucoup, il est surtout fait état de l'ablation et de la mutilation des organes génitaux. Et de tirs visant les organes sexuels.

- *Exécution durant ou après le viol*

Une exécution quasi systématique des victimes. En les poignardant ou d'une balle dans la tête. Parfois en brûlant le corps après le viol.

- *Pratiques sadiques*

Des corps ont été reliés à d'autres corps. On a retrouvé les victimes attachées - bâillonnées - ligotées, parfois à des arbres.

Les organes génitaux, hommes ou femmes, ont été affreusement mutilés. Les seins coupés. Les terroristes ont de façon quasi systématique tiré sur les parties génitales des victimes.

Dans le corps des femmes, les équipes médicales ont retrouvé des clous, des grenades ou des couteaux. Parfois, les services en charge ont dû évacuer la base où étaient rassemblés les corps,

*parce que certaines victimes étaient arrivées
“booby-trapped” - piégées.*

**Le rapport complet est disponible sur le site du
Ministère des affaires étrangères d’Israël
[https://www.gov.il/en/departments/news/arcci-
submits-first-report-to-un-21-feb-2024](https://www.gov.il/en/departments/news/arcci-submits-first-report-to-un-21-feb-2024)*

ET MAINTENANT . . .

362

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

*“J’AI TELLEMENT PEUR DE
L’AVENIR. CECI SERA
DÉSORMAIS LA NORME.”*

Yael Shearer

Un jour j’écoutais une conférence de Frédéric Encel. (J’aime bien écouter les conférences de Frédéric Encel). Celle-ci s’intitulait ‘Génocide, le mal absolu’. Jusque-là, le titre ne pose pas trop de problèmes de compréhension. Ce qui était intéressant, c’était de découvrir comment le mal génocidaire avait pris ses racines et sa signification première dans le génocide des juifs lors de la seconde guerre mondiale. C’était la première fois dans l’histoire de l’humanité que l’exécution pure et simple, l’annihilation globale d’une partie distincte et définie de la population - parce que dans ce cas très précis, le plan était de supprimer tous les juifs de la surface du globe, et non pas seulement de l’Allemagne - a été si bien orchestrée, préparée, réfléchi. Que des plans

complexes alliant logistique, entraînements, moyens à long terme, ont été si parfaitement planifiés, dans ce seul but, celui de supprimer la présence des juifs de la surface de la terre.

Il est sans contexte que les roms, les handicapés, et les homosexuels n'ont pas été épargnés dans ce massacre. Toutefois le consensus veut que les juifs incarnaient la motivation première et ultime du génocide perpétré durant la seconde guerre mondiale.

C'est ensuite que le genre s'est développé, et le schéma s'est reproduit oh bien trop souvent durant le XXe siècle. La méthode existait, rendant possible intellectuellement et factuellement le génocide d'autres populations, à travers d'autres conflits.

Pour le 7 octobre 2023, c'est la même chose. Certes, les juifs n'ont pas le monopole de la souffrance et des terreurs. Toutefois, l'horreur et l'impudeur du 7 octobre 2023 restent uniques. La noirceur des actes commis, l'organisation du moindre détail, la répartition des tâches, dont

celle de galvaniser les viols selon des méthodes précises et définies, au point qu'on a pu en établir des patterns selon qu'ils aient été commis dans les kibboutzim ou à Nova, la mutilation des corps, le sadisme, l'humiliation... puis l'enregistrement et l'envoi récurrent aux familles des victimes, tout cela est nouveau dans le spectre de l'horreur.

Et ce qui fait une nouvelle particularité du 7 octobre 2023, c'est que dorénavant, on sait, et on tremble d'effroi à l'idée qu'un nouveau schéma vient d'être tracé. Ce qui s'est passé le 7 octobre 2023 sera pris en exemple et sera de nouveau appliqué dans les conflits à venir. Une nouvelle fois, moins d'un siècle après la shoah, moins d'un siècle après le premier génocide, cette haine irraisonnée du juif vient d'écrire un nouveau chapitre dans le livre sans fin de l'abjection, montant encore un peu plus les enchères du prochain massacre.

Une fois que l'on comprend cette dynamique de la violence, on comprend deux choses.

Comment s'est construit Israël, et quelles sont ses motivations dans son auto-défense.

Il y a d'abord une compréhension sans équivoque du danger auquel nous faisons face. Il est tranchant comme une lame de rasoir qui se trouverait en permanence à proximité de notre gorge. On peut avoir des velléités de paix, on peut la désirer, on peut la toucher du doigt, on peut parfois même la signer. Mais en aucun cas on ne peut lui faire confiance. Elle est bien trop fragile. Elle n'autorise aucun repos.

Elle requiert sans cesse de nouvelles stratégies, elle nécessite une force hors du commun. Et probablement aussi l'absence de compromis. C'est d'ailleurs un trait de caractère que l'on retrouve souvent chez les israéliens, et qui parfois peut devenir un handicap dans leurs négociations internationales, c'est cette incapacité totale au compromis. L'israélien n'est pas programmé pour cela. Il en va de sa survie.

Dans le cadre du conflit actuel, c'est exactement la même chose. Et malgré la distorsion que l'on observe souvent dans les médias qui souhaitent montrer un peuple désuni, le pays a bien compris la dimension de cette guerre qui implique sa propre survie, celle de ses habitants, et dans une

certaine mesure, des juifs dans le monde entier. On a bien compris que ce qui était en jeu depuis le 7 octobre 2023, c'est ce que nous tentons de construire et de protéger depuis 76 ans, depuis le 14 mai 1948.

SIMCHAT TORAH

Le 7 octobre 2023 s'est déroulé le jour de Simchat Torah. Sa traduction littérale signifie 'la joie de la Torah'. Dernière fête du mois de Tichri - le premier mois du calendrier hébraïque - elle ponctue les célébrations du nouvel an juif. C'est l'un des moments les plus joyeux de l'année, durant lequel on fait honneur à notre livre saint, en dansant avec, en le célébrant. Les hommes boivent un peu trop, les enfants courent partout et se goinfrent de bonbons. Bref, c'est le dernier coup d'envoi pour démarrer une nouvelle année

368

Propriété exclusive de Sophie Chemla
- Reproduction/diffusion interdites

dans la joie et la sérénité. Seulement voilà... Simchat Torah ne sera plus jamais sereine. Simchat Torah ne sera plus jamais dans la joie. A l'échelle du peuple juif, le massacre du 7 octobre 2023, outre son horreur intrinsèque, représente l'annihilation d'une fête ancestrale. Cette date résonne avec les catastrophes bibliques, en ce sens qu'elle aura une incidence indélébile sur la célébration de nos fêtes religieuses, qui ont des origines millénaires. On ne pourra plus jamais fêter Simchat Torah. En tout cas, plus jamais avec l'insouciance des siècles précédents, puisque cette fête est définitivement tachée du sang des victimes du massacre du 7 octobre 2023.

Désormais pour Simchat Torah, on se souviendra de Adir Tahar, ce jeune homme de 19 ans, dont les gazaouis sont partis avec la tête pour la revendre 10 000 dollars. Après plusieurs mois, après que ses parents se soient résolus de l'enterrer sans sa tête, celle-ci a été retrouvée dans un congélateur à Gaza.

A l'époque de la seconde guerre mondiale, certains fonctionnaires français avaient exprimé le 'devoir de désobéissance', et avaient risqué leur liberté, et probablement leur vie, pour le mettre en application.

Désormais, nous savons que les célébrités du monde entier sont passées à côté du 'devoir de courage'.

Désormais, on se souviendra que l'Afrique du Sud, après avoir refusé en 2015 d'arrêter sur son sol Omar el-Béchar, président soudanais poursuivi par la CPI pour crime contre l'humanité au Darfour - environ 300 000 morts - a déposé une plainte à la CIJ contre Israël... et a été déboutée.

Désormais on saura que la Croix Rouge reste fidèle à ses positions de la seconde guerre mondiale, lorsqu'elle s'était rendue dans les camps d'extermination, et n'avait alors rien remarqué de particulier.

Cette fois-ci, la Croix Rouge affirme qu'il n'avait 'aucun' moyen de rencontrer les plus de 250 otages retenus à Gaza. Qu'il n'avait aucun moyen

de leur faire parvenir le moindre médicament. Qu'il n'avait aucun moyen d'obtenir de preuves de vie d'aucun des otages. Etonnant... pour une organisation qui vient de se faire épingler par l'ONG Palestinian Media Watch* qui affirme que cette même Croix Rouge fournit depuis des années les papiers nécessaires qui permettent aux terroristes palestiniens retenus en Israël de percevoir leur salaire du sang, celui reversé par l'Autorité palestinienne à tout terroriste qui a fait couler le sang des israéliens. Tâche d'autant plus complexe que ces papiers doivent être renouvelés tous les 3 mois.

Désormais on devra s'habituer aux personnes amputées que l'on croise dans la rue. Un bras. Une jambe. Ils sont tellement nombreux. Et puis ce couple, Gali et Ben, les deux amputés de la même jambe, parce qu'ils s'étaient réfugiés dans un abri, dans lequel les terroristes ont jeté une grenade.

Désormais, Mor Bayder se souviendra des dernières images de sa grand-mère, celles qu'elle

a découvertes sur Facebook après qu'un terroriste du Hamas l'ait assassinée, prise en photos, qu'il a ensuite postées sur le mur Facebook de la défunte.

Désormais, 84% des enfants israéliens, âgés de 2 à 12 ans, présentent des signes de détresse émotionnelle.

Et puis désormais, nous savons qui sont nos amis.
Et qui sont les autres.
Alors aux autres, je vous propose cet exercice...

Imaginez un samedi matin. Vous êtes en famille, tout le monde dort encore, il est 6h00 du matin.

Imaginez que des terroristes entrent violemment dans votre maison.

Imaginez les hurlements.

Imaginez les tirs dans tous les sens, votre maison à sac.

Imaginez qu'ils prennent votre femme et votre fille dans une chambre.

Imaginez qu'ils leur arrachent violemment leurs vêtements.

Imaginez qu'ils les violent. Chacun leur tour. Qu'ils sont trop nombreux pour que vous puissiez les compter.

Imaginez qu'ils vous obligent à regarder, encore et encore, avec une arme sur la tempe.

Imaginez les cris de votre femme. Ceux de votre fille.

Imaginez le regard de votre femme. Celui de votre fille.

Imaginez le moment où ils leur coupent bras et jambes. Et vous, qui continuez à regarder.

Imaginez le sang. Tellement de sang. Partout.

Imaginez l'odeur de corps brûlés, parce que d'autres sont en train de faire cramer le quartier.

Imaginez la dernière image que vous emportez avant de mourir, celle de vos proches, mortes et martyrisées, gisant sur le sol. C'est la dernière image avant que les terroristes ne tirent une balle dans votre tête.

Ça y est ?... c'est plus clair ?

Et bien maintenant vous multipliez par 1 200.

[*https://www.jpost.com/international/article-792583?utm_source=jpost.app.apple&utm_medium=share](https://www.jpost.com/international/article-792583?utm_source=jpost.app.apple&utm_medium=share)

REMERCIEMENTS

L'écriture d'un livre est une aventure solitaire. Néanmoins, elle est impossible sans la présence et le soutien des compagnons de route que l'on se choisit.

Les miens m'ont inspirée, accompagnée, lue, relue. Ils m'ont soutenue d'un bout à l'autre, et pour tout cela je leur en suis infiniment reconnaissante.

